LES
VOYAGES
DE

LIONNEL WAFFER

CONTENANT

UNE DESCRIPTION
très-exacte de l'Isthme de l'A-
merique & de toute la nouvelle
Espagne.

Traduits de l'Anglois par Monsieur
DE MONTIRAT *Interprete*
des Langues.

Avec des Cartes Geographiques très-exactes
& très-curieuses.

A PARIS,

Chez CLAUDE CELLIER, rue S. Jacques,
à la Toison d'or.

M. D. C C V I.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

1871-1872

1872-1873

1873-1874

1874-1875

1875-1876

1876-1877

1877-1878

1878-1879

1879-1880

1880-1881

1881-1882

AVERTISSEMENT.

E croi que les François me ſçauront quelque gré d'avoir traduit en leur Langue les Voyages de Lionnel Vvaſſer natif de Londres, & compagnon de Monſieur Dampier, ce voyageur celebre. M. Vvaſſer les a écrits lui-même & les a publiez en Angleterre où l'on en a fait pluſieurs éditions, & je ne m'étonne point que les Anglois les ayent reçûs favorablement. De fameux Geographes après avoir bien examiné la deſcription qu'il y fait de l'Iſthme de l'Amérique, l'ont trouvée ſi exacte, que cela ſeul doit donner du prix à cet ouvrage. Mais ce

AVERTISSEMENT.

qui le rend encore plus digne de la curiosité du Lecteur, c'est ce qu'il contient de la nouvelle Espagne ; c'est ce nombre presque infini de Villes qui y sont nommées ; ce détail des charges & des emplois que le Viceroy a droit de donner ou de faire remplir par *interim*, & de ceux dont la Cour d'Espagne s'est réservée la distribution. Enfin il me paroît que notre Auteur nous fait mieux connoître ce Royaume que les autres Auteurs qui en ont parlé. Ce que j'en dis n'est pas pour faire valoir son Livre, je n'aurois pas pris la peine de le traduire, si je ne l'avois pas crû utile au public.

TABLE

DES MATIERES.

- I. **C**OMMENT les Indiens sauvages de l'Isle de Darien guerirent M. Waffer de sa blessure page 7
- II. Pourquoi Waffer & ses camarades penserent être brûlez tout vifs, & comment ils furent délivrez de ce peril. p. 12
- III. De quelle maniere ils faillirent à être noyez sur une petite montagne où ils avoient établi leur logement. p. 18
- IV. Description du Château de Lacenta Chef des Indiens de l'Isle de Darien. p. 27
- V. Comment ils furent reçus chez Lacenta. p. 29

T A B L E

- VI. *Maniere de saigner de ces Indiens.* p. 30
- VII. *Des suites qu'eut la saignée que Waffer fit à une des femmes de Lacenta.* p. 31
- VIII. *De quelle maniere les Espagnols tirent de l'or d'une riviere qui est dans l'Isle vers la partie du país du Midi.* p. 35
- IX. *Chasse de ces Indiens.* p. 36
- X. *De la ceremonie que font leurs devins quand ils veulent sçavoir l'avenir.* p. 43
- XI. *Description de l'Isthme de l'Amerique.* p. 53
- XII. *Description de Portobelo.* p. 76
- XIII. *Description de Panama.* p. 87
- XIV. *Des Arbres, des Fruits & des Plantes qui sont dans l'Isthme de l'Amerique.* p. 95
- XV. *Des Reptiles, & de tous les Animaux qu'on voit dans*

DES MATIERES.

- l'Isthme de l'Amerique.* p. 119
- XVI. *Des Oiseaux & des Insectes*
volans. p. 130
- XVII. *Des Poissons.* p. 142
- XVIII. *Des Mœurs & des Cou-*
tumes des Indiens habitans de
l'Isthme. p. 151
- XIX. *Etrange effet d'un tremble-*
ment de terre. p. 236
- XX. *Naufrage.* p. 278
- XXI. *Description de la nouvelle*
Espagne. p. 315
- XXII. *La Province de Nicara-*
gua. p. 319
- XXIII. *La Province de Tegusi-*
galpa. p. 322
- XXIV. *L'Audiance de Guati-*
mala. p. 323
- XXV. *La Province de Chiapa.*
p. 324
- XXVI. *La Province de Tabasco.*
p. 325
- XXVII. *La Province de Yucatan.*
p. 325

TABLE DES MATIERES.

XXVIII. *La Province de Te-
guantepeque.* p. 326

XXIX. *Xicayan & la Ville-
haute.* p. 327

XXX. *Guaxaca.* p. 328

XXXI. *Le Theguacan.* p. 328

XXXII. *Le Mechoacan.* p. 330

XXXIII. *Xalisco.* p. 331

XXXIV. *La Province de Cina-
loa & l'Isle de Californie.*

335

XXXV. *Le nouveau Mexique.*

p. 336

XXXVI. *Description de la Ville
de Mexique.* p. 367

Fin de la Table des Matieres.

LES

LES
VOYAGES
DE
LIONNEL WAFFER.

E sortis pour la première fois d'Angleterre en 1677. dans le Vaisseau appelé la grande Anne de Londres. Il étoit commandé par le Capitaine Zacarie Bronwne freté pour Bantam dans l'Isle de Java aux Indes Orientales. Après un mois de séjour à Bantam, nous prîmes la route d'Iambi, dans l'Isle de Sumatra. La Ville d'Iambi est à cent mille au

A

deffus de l'embouchure de la riviere qui porte son nom, & à quatre ou cinq de la mer. On voit fur cette riviere un Port de Ville qui confifte en quinze ou vingt maisons feulemment , bâties fur des piliers à la façon du païs. Ce Port s'appelle *Quolla* ; mais je croi que c'est plutôt un nom appellatif qu'un nom propre , car nos Anglois marins, en ces endroits, pour dire qu'ils ont pris terre , difent qu'ils ont été à *Quolla* ; de même que les Portugais pour dire qu'ils ont débarqué , difent qu'ils ont été à *Barcadero*. Si-tôt que nous eûmes pris notre charge de Poivre à Iambi , nous retournerâmes à Bantam pour y achever notre cargaison. Ainfi quelque defir que j'euffe de faire des observations dans les Indes , je n'en eus pas le tems , & je m'en retournai en Angleterre fort peu

content de mon voyage.

L'efperance de mieux fatisfaire ma curiosité m'en fit entreprendre un fecond en l'année 1679. Je m'embarquai , comme la première fois en qualité de Chirurgien , dans un Vaiſſeau commandé par le Capitaine Bukenhams, freté pour les Indes Occidentales. Lors que nous fûmes arrivez à la Jamaïque , la faifon n'étant pas encore propre pour les ſucres , le Capitaine pendant ce tems-là voulut faire un petit voyage à la Baye de Campeſche pour y prendre du bois. Je refuſai d'être de cette expedition , je reſtai à la Jamaïque , & je n'eus pas lieu de m'en repentir ; car le malheureux Bukenhams fut pris par les Eſpagnols & conduit à Mexique où on l'a vû depuis , une piece de bois attachée à ſes jambes & un panier

sur son dos , crier du pain dans les ruës pour un boulanger dont il étoit esclave. Les Espagnols n'ont jamais voulu consentir à sa rançon , quoiqu'il fût Gentilhomme , & que sa famille eût pû donner une grosse somme d'argent pour le racheter.

Je demeurai quelque tems dans la Jamaïque , & j'exerçai la Chirurgie au Port Royal jusqu'à ce que je rencontraï les Capitaines Cook & Link , deux Armateurs qui en sortoient pour aller vers la côte de Cartagene. Je m'embarquai avec eux. Nous trouvâmes à Bastimentos plusieurs autres Armateurs qui avoient été à la prise de Portobello , & qui s'étoient donné rendez-vous en cet endroit. Ce fut là que je vis pour la premiere fois Monsieur Dampier. Nous allâmes ensemble en l'Isle dorée passer, montre de nos

forces ; nous prîmes terre à l'Isthme, & j'étois avec lui à l'expédition de Sainte Marie comme à ces irruptions dans la mer du Midi que Monsieur Ringrosse rapporte dans la quatrième partie de son Histoire des Boucaniers.

Histoire
des Bou-
caniers.

Monsieur Dampier dans l'Introduction de son voyage autour du monde dit de quelle maniere la compagnie se sépara. Je fus en cette occasion du sentiment de Monsieur Dampier & du nombre de ceux qui aimèrent mieux retourner à l'Isthme dans des bateaux & revenir encore avec des peines horribles, que de demeurer sous la conduite du Capitaine Scharp en qui nous ne trouvions ni courage, ni capacité. Après quelques jours de marche il m'arriva un accident. C'étoit le 5. Mai 1687. J'étois assis sur la terre auprès d'un de nos hommes

qui faisoit sécher de la poudre à canon sur une assiette d'argent ; comme il ne sçavoit pas manier la poudre , le feu y prit & me brûla un genoüil , de sorte que l'on voyoit l'os à découvert. J'y appliquai tout aussi-tôt des remedes ; & ne voulant pas demeurer derriere mes compagnons , je les suivis durant deux jours malgré les douleurs que je souffrois. Mais nos esclaves s'enfuirent après nous avoir volez ; & un Negre qui me servoit ayant emporté mes drogues avec mes hardes , je me vis par là privé des choses dont j'avois besoin pour panser ma playe. Ainsi mon mal augmenta & me mit bien-tôt hors d'état de suivre les autres. Nous avions déjà perdu deux personnes , Robert Spratlin & Guillaume Bowman : Ils nous avoient quittez à la riviere de Congo , &

toute la compagnie étoit si fatiguée du chemin qu'elle avoit fait, que pour s'encourager les uns les autres , on fit une ordonnance , qu'à la premiere descente à terre on tuëroit ceux qui ne pourroient pas marcher , de peur que les Espagnols , s'ils venoient à les prendre , n'arrachassent par les supplices le secret de notre marche ; mais cette rigoureuse ordonnance ne fut point executée, & la compagnie se contenta de m'abandonner dans l'Isle de Darien à la merci des Indiens sauvages avec M. Gobson & un matelot appelé Jean Hingson qui avoient succombé à la fatigue du chemin.

Cependant les Indiens de l'Isle à qui nous fûmes obligez d'avoir recours entreprirent de me guerir. Ils mâcherent quelques herbes , en firent une espece de pâte qu'ils étendirent sur une feuille

de plantain, & ils appliquèrent ce cataplasme sur la partie affligée. Au bout de deux jours je m'en trouvai fort foulagé. Mais si j'eus sujet de me loïier en cela de ces Indiens, nous étions d'ailleurs mal satisfaits des alimens qu'ils nous donnoient. Ils ne nous faisoient manger que des platanes verts, & encore ne nous les prodiguoient-ils pas. Il est vrai que pour nous dédommager de cette defagreable nourriture, un jeune Indien chez qui nous étions logez, nous apportoit quelquefois, à l'insçû de ses voisins, des platanes murs; nous en mangions avec plaisir; car ce fruit est aussi excellent dans sa maturité, qu'il est mauvais quand il est verd. Ce charitable Indien dans son enfance avoit été pris par les Espagnols, & avoit demeuré long-tems parmi eux. Il avoit appris

passablement leur Langue chez l'Evêque de Panama qu'il avoit servi, & il étoit revenu dans son païs après avoir trouvé moyen de se sauver. Comme nous scävions un peu d'Espagnol & quelques mots de la Langue des Indiens, pour avoir déjà passé par leur païs, nous n'avions pas de peine à entendre notre hôte. Il nous fit fort bien comprendre que ses compatriotes n'étoient pas si méchans que nous nous l'imaginions : qu'ils étoient bons naturellement, & que s'ils nous traitoient avec tant de rigueur, c'étoit à cause que nos camarades en passant avoient pris par force des Indiens pour leur servir de guides, & qu'ils les avoient fait marcher dans un temps où les pluies avoient rendu les chemins impraticables.

Quoiqu'ils fussent fort mal-

intentionnez pour nous, ils ne cesserent pas toutefois de panser ma playe tous les jours avec les mêmes herbes & de la maniere dont j'ai parlé, & ce remede me guérissoit à veüe d'œil. J'étois déjà en état de me promener, lors que Spratlin & Bowman que nous avions laissez à la riviere de Congo, arriverent dans l'Isle de Darien.

Ils nous dirent que fatiguez de traverser sans guides des bois & des rivieres, & de ne subsister que de quelques platanes que le hazard leur faisoit rencontrer, ils avoient pris le parti de venir demeurer en cette plantation, malgré l'inquietude du traitement que leur feroient les Indiens. Messieurs, leur dis-je, vous ne devez pas vous sçavoir trop bon gré de vous être venu refugier ici : vous n'y aurez pour tout aliment que des platanes verds,

& je vous apprens que votre vie non plus que la nôtre n'y est pas enfeureté, parce qu'on n'y a point encore eu de nouvelles des guides que nos camarades en passant par cette Isle ont emmenez par force.

En effet les Indiens ne voyant pas revenir leurs amis dans le tems qu'ils attendoient leur retour, perdirent patience, & tinrent plusieurs fois conseil pour délibérer de quelle sorte ils se vengeroient sur nous de la violence qui leur avoit été faite. Les uns opinoient à nous faire mourir, les autres à nous garder parmi eux, & d'autres enfin à nous livrer aux Espagnols pour acquérir par là leur amitié ; comme la pluspart de ces Indiens haïssotent mortellement les Espagnols, ce dernier avis fut rejeté, & le resultat de leurs délibérations fut :

qu'on nous accorderoit encore dix jours ; mais que si dans ce tems-là leurs compatriotes n'étoient pas de retour, ils nous brûlerent tous cinq. Peu s'en fallut que cela n'arrivât ; car neuf jours s'étant écoulés sans qu'ils eussent ouï parler d'eux, ils ne douterent pas que notre compagnie ne les eût assassinés ; & le dixième jour ils préparèrent un bucher. Ils devoient l'allumer après le coucher du Soleil & nous jeter dedans ; mais par bonheur pour nous Lacenta leur Chef passa par le lieu du supplice & les détourna de cette cruauté. Il leur représenta qu'il valloit mieux nous faire descendre vers la côte du Nord avec deux Indiens qui s'informeront de ceux de la côte ce qu'étoient devenus les guides. Ce sentiment fut approuvé ; on nous donna deux hommes pour

Lacenta
Chef de
ces In-
diens.

nous conduire , & dès le lendemain nous nous mîmes en chemin avec joye , parce que nous étions bien persuadés que nos compagnons n'avoient fait aucun mal à leurs guides.

Nous ne fîmes pendant trois jours que traverser des marécages , & il plut continuellement ; nous passâmes les deux premières nuits sous des arbres qui degouttoient sur nous , & le troisième , sur une petite montagne qui nous parut une Île le lendemain par la grande quantité d'eau qui étoit tombée dans tout le pais-bas des environs. Nous nous serions consolés de nos peines si nous avions eu des vivres ; mais nous n'avions pas d'autre provision qu'une poignée de mays que nos guides nous avoient donnée le premier jour. Cela étant consumé dès le troisième , ils s'en retournerent chez

eux & nous abandonnerent à la Providence, sans se soucier d'apprendre le destin de leurs compatriotes.

Nous demeurâmes sur la montagne le quatriéme jour ; il cessa de pleuvoir, & le lendemain les eaux s'étant écoulées, nous marchâmes vers le Nord jusqu'à six heures du soir que nous arrivâmes à une riviere très - profonde & large d'environ quarante pieds. Nous aperçûmes en un endroit un gros & long arbre qui paroissoit avoir été abbatu à coups de haches, & qui s'étendant sur la riviere de l'un à l'autre bord formoit une espece de pont pour la traverser. Nous jugeâmes que c'étoit un ouvrage de nos camarades, ou que du moins ils avoient passé par là. C'est pourquoi nous nous assîmes à terre pour nous consulter sur la route que nous

prendrions & après avoir long-tems délibéré fur cela , il fut arrêté que nous traverserions la riviere , & que pour marcher fur les pas de nos compagnons, nous en chercherions la trace. Nous passâmes donc la riviere sur l'arbre que les pluyes avoient rendu si glissant , que nous eûmes bien de la peine à nous soutenir dessus ; mais nous cherchâmes vainement quelques vestiges de la marche de notre compagnie ; car nous trouvâmes le país rempli de bouë & tout inondé du dernier déluge. Nous demeurâmes en cet endroit jusqu'au lendemain matin. Alors nous repassâmes la riviere & nous en suivîmes le cours en la côtoyant, persuadé qu'elle alloit se décharger dans la mer du Nord. Nous marchâmes par des bocages de bambos creux & de ronccs , & sur la fin de la jour-

née nous nous trouvâmes tellement accablez de lassitude & de faim, que nous y aurions indubitablement succombé, si le Ciel qui ne vouloit pas que nous perissions, ne nous eût pas fait rencontrer un arbre de Macaw chargé de fruits. Nous en mangeâmes avec avidité; & quand nous nous en fûmes rassasiés, nous en fîmes un paquet que nous emportâmes le jour suivant.

Nous arrivâmes sur les quatre heures après midi à une autre rivière qui recevoit les eaux de celle que nous avions côtoyée, & qui étoit encore plus large & plus profonde. Comme elle couloit aussi vers le Nord nous résolûmes de faire deux radeaux pour la descendre. Nous avions autour de nous des Bambos creux très-propres pour notre dessein; nous en coupâmes, & les laissant dans
leur

leur propre longueur, nous les attachâmes avec une grande quantité de branchés d'arbrisseaux semblables à la vigne. Nous n'avions pas encore fini nos rabeaux lors que la nuit vint. Nous établîmes notre logement sur une petite montagne couverte d'arbres à cotton d'une grosseur & d'une hauteur prodigieuse. Nous amassâmes environ une charretée de bois & fîmes du feu ; mais il survint un orage si terrible, qu'il sembloit que le ciel & la terre voulussent se confondre. Il tomba une pluie épaisse accompagnée de coups de tonnerre & d'éclairs d'une odeur si sulfureuse, que nous en fûmes presque étouffez.

Il y avoit déjà long-tems que cela duroit, lors que nous entendîmes de tous côtez un bruit effroyable comme de rivières qui

rouloient leurs eaux avec impetuosit ; & ce qui acheva de nous remplir de crainte , nous dcouvrmes la faveur des clairs que ces eaux s'approchoient de nous & que nous en tions entourez. Effectivement en moins d'une demie heure elles emporterent le bois que nous avions allum. Chacun alors songe se sauver & cherche de petits arbres pour en gagner le haut ; mais comme il n'y avoit sur la montagne que de gros arbres cotton sans aucune branche , l'esperance d'y monter nous toit interdite. Pour moi j'eus le bonheur d'en rencontrer un qui par hazard ou par le tems toit creux d'un ct. Il y avoit une ouverture quatre pieds de terre ou environ. J'entrai dedans & m'assis sur un nud qui s'y trouva. L je fis mille reflexions toutes plus tristes les unes que les

autres. Je me repentis cent fois d'être sorti de Londres & d'avoir quitté le repos dont j'y jouïffois. pour faire un voyage si perilleux, & il me parut que c'étoit une grande folie aux hommes de s'éloigner de leur païs pour satisfaire leur avarice ou leur curiosité. J'attendois le jour avec impatience, & j'avois de tems en tems des frayeurs mortelles, parce que j'entendois le bruit que faisoient en tombant de grands arbres qui ne pouvoient résister à la fureur de l'eau qui les emportoit & qui venoit donner avec tant de violence contre celui où j'étois, qu'elle le faisoit trembler.

J'implorois le secours du Ciel par les plus ardentes prieres que ma peur me pouvoit suggerer, lors que j'apperçûs l'étoile du matin. J'en eus beaucoup de joye, & je commençai à concevoir quelque

esperance que je ne periroy pas. En effet, dès que le jour parut, la pluye & les éclairs cessèrent, les eaux s'écoulerent assez viste, & le Soleil se leva. Je fortis alors de mon arbre, & cherchai l'endroit où nous avions fait du feu, dans la pensée que j'y pourrois trouver quelqu'un de nos camarades, mais je ne vis personne, & j'eus beau les appeller de toute ma force, les échos seuls répondirent à ma voix. Il n'est pas possible de sentir une plus vive douleur que celle que j'eus en ce moment. J'enviay le sort de mes compagnons que je croyois noyez, & possédé de mon desespoir, je me laissay tomber par terre comme un homme mort. Cependant Gobson & les autres qui avoient aussi-bien que moi trouvé leur salut dans des arbres creux, & qui en avoient été quit-tes pour les mêmes allarmes, vin-

rent me joindre & me rappeler à la vie. Nous nous faluâmes les larmes aux yeux ; nous rendîmes grâces au Ciel de nous avoir conſervez ; & après avoir raifonné ſur la cauſe de cette inondation furieufe, nous conclûmes que c'étoit la pente des montagnes voisines qui faiſoit tout à coup enfler les rivières après de groſſes pluies , & que les eaux s'écouloient en peu de tems par la même raiſon.

Nous allâmes chercher nos radeaux que nous avions laiſſé attacher à un arbre. Nous les trouvâmes enfoncez ; l'eau étoit entrée dans les Bambos creux & avoit rempli les veſſies. Nous vîmes bien que nous les avions mal conſtruits : car il eſt certain que les radeaux faits de Bambos creux ſe ſouſtiennent ordinairement ſur l'eau. Cela nous cauſa un nou-

veau chagrin , & au-lieu de songer à faire d'autres radeaux pour descendre , comme nous l'avions projeté , cette riviere que nous nous imaginions être celle qui alloit se décharger dans la riviere de Cheapo vers la Baye de Panama dans la mer du Midi ; nous resolûmes de retourner chez les Indiens. Ce fut sans doute le Ciel qui nous inspira cette resolution ; car si nous eussions executé l'autre , nous aurions été nous jetter au milieu des Espagnols qui ne nous auroient fait aucun quartier.

Nous reprîmes donc le chemin par où nous étions venus ; & comme il y avoit sept jours que nous ne vivions que de ces fruits de Macaw dont j'ai parlé , & de la moïelle d'un arbre appelé Bibby, notre faim nous faisoit chercher des yeux tout ce qui pouvoit la soulager. Nous apperçûmes un

Dain qui dormoit d'un profond sommeil. Tout le monde s'en réjoüit, & se promettoit bien de le faire rôtir sur les charbons. Un de nos camarades fut détaché pour l'aller tuer. Il s'approcha fort près de la bête & la coucha en jouë ; mais il fit un faux pas en la tirant & la manqua. Elle se leva legerement au bruit du coup, gagna la riviere en deux faults, la passa à la nage & s'éloigna de nous. Dans le dessein qu'on avoit de chercher les habitations des Indiens, il falut s'écarter de la riviere, & cette nécessité nous mit en danger de nous perdre. Heureusement nous suivîmes la trace d'un Pécary ou Cochon sauvage, qui nous conduisit à une vieille plantation. Avant que de nous montrer aux Indiens de qui nous craignons d'être mal reçûs, nous nous ar-

rêtâmes pour tenir conseil sur cela. Après une longue délibération, il fut résolu qu'on enverroit un homme de la compagnie à leur habitation, & que le reste demeureroit là jusqu'à ce qu'on fût instruit de l'événement. On tira au sort, il tomba sur moi, & je m'en allay trouver les Indiens fort inquiet de la réception qu'ils me feroient. Mais ils dissipèrent bien-tôt mes allarmes par un accueil obligeant. Ils me donnerent de la viande, me firent mille questions, me demanderent ce qu'étoient devenus mes compagnons ; & si-tôt que j'eus satisfait leur curiosité, ils leur envoyèrent l'Indien qui parloit Espagnol. Il les amena tous à la plantation où ils furent parfaitement bien regalez. Il ne nous fut pas bien difficile de comprendre la raison d'un si grand changement :

ment. Les Guides étoient revenus de la côte du Nord, & se loüoient fort de notre compagnie, qui par des manieres honnêtes & genereuses leur avoit fait oublier la violence qu'elle leur avoit faite.

Nous demeurâmes six ou sept jours à nous reposer dans cette plantation, après quoi nous reprîmes notre marche; car nous avions beaucoup d'impatience de nous approcher de la mer du Nord. Les Indiens qui étoient alors remplis de bonne volonté pour nous, chargèrent quatre jeunes hommes des plus robustes de nous conduire le long de la rivière sur laquelle étoit étendu l'arbre dont j'ay parlé: Nos guides qui marchaient avec affection, nous menerent en un jour dans un endroit où nous en avions été trois à nous rendre la pre-

miere fois. Nous trouvâmes la seconde journée sur le bord de la riviere un canot dans lequel nous nous embarquâmes. Les guides ramerent contre le courant jusqu'à la nuit. Alors ils nous mirent à terre & nous firent loger dans une maison où nous entendîmes donner de grandes loüanges à nos compagnons qui y avoient passé. Le Maître du logis sur tout ne cessoit d'en parler, & il nous traita d'une maniere qui nous persuada que tous les hommes sont sensibles à l'honnêteté. Nous partîmes le lendemain avec deux nouveaux rameurs qu'il nous donna pour soulager ceux que nous avions. De sorte qu'à force de ramer contre le courant ils nous rendirent en six jours au pied du Château de Lacenta à qui nous avions tant d'obligation.

Descri.

Ce Château est situé sur une

montagne fur laquelle il croît des arbres dont les tronc's ont fix, fept, neuf & jufqu'à onze pieds de diametre. On y voit auffi une grande allée de Platanes & un bocage de petits arbres, & l'on peut dire que ce lieu feroit le plus agreable du monde, fi l'art y avoit perfectionné l'ouvrage de la nature. La circonference de la montagne contient environ cent arpens de terre ; c'eft une peninfule d'une forme ovale , prefqu'environnée de deux grandes rivieres , dont l'une vient de l'Orient & l'autre de l'Occident , & il n'y a entr'elles que quarante pieds de diftance. On ne peut aller au Château que par ce terrain qui divife ces deux rivieres , & qui eft tellement embaraffé de Bambos creux , d'arbriffeaux appelez par les Indiens Têtes de Papes , & d'autres plantes épaiffes, qu'il eft

ptien du
Château
de La-
centa.

inaccessible à l'ennemi.

Il demeure sur cette montagne cinquante des principaux du païs, ils vivent sous le commandement de Lacenta; & tous les Indiens de la côte du Nord aussi bien que ceux qui sont au Midi de l'Isthme de Darien, lui obéissent comme à leur Souverain.

C'est donc sur cette montagne que Lacenta a établi son séjour ordinaire, & il n'y a qu'un seul canot pour le passer lui & tous ceux qui habitent le même lieu. Dès que nous y fûmes arrivez, il renvoya nos guides chez eux, & nous pria de nous arrêter dans son Château & d'y vouloir attendre une saison plus propre à continuer notre voyage; parce que les pluies, disoit-il, avoient rendu les chemins si mauvais, qu'il n'étoit pas possible alors de gagner la côte du Nord. Il ajouta

que si nous acceptions l'offre qu'il nous faisoit de nous loger en son Château jusqu'à ce tems-là, il ne negligeroit rien de tout ce qui pourroit nous amuser. Veritablement il chercha tous les moyens de nous divertir, & nous éprouvâmes avec plaisir qu'il sçavoit parfaitement observer les loix de l'hospitalité.

Peu de jours après notre arrivée, il arriva une aventure qui augmenta la bonne opinion que les Indiens avoient conçûe de nous, & qui me mit en grande réputation parmi eux. Une des femmes de Lacenta ayant la fièvre devoit être saignée. Cette operation ne se fait point là comme en Europe. C'est une ceremonie mysterieuse & qui demande beaucoup de préparatifs. Elle se fait en public. Premièrement le malade s'affied tout nud sur une

Manie-
re de sai-
gner des
Indiens.

pierre dans la riviere devant un homme armé d'un petit arc , qui tire de petites flèches sur son corps , & qui les tire le plus promptement qu'il lui est possible sur toutes les parties , sans en oublier une seule ; mais les flèches sont arrêtées, afin qu'elles ne puissent pas penetrer fort avant , & si par hazard elles viennent à percer une veine & que le sang sorte goutte à goutte , tous les Indiens applaudissent à un si beau coup , & sautent pour marquer leur joye. Comme j'étois témoin de ces ridicules apprêts qu'on faisoit pour saigner la malheureuse femme de Lacenta , qui me parut moins accablée de son mal, qu'effrayée de la saignée qu'on lui alloit faire, je fus choqué de l'ignorance de ce peuple , & m'approchant de Lacenta : Voulez-vous, lui dis-je, que je vous fasse voir

une meilleure maniere de saigner qui est en usage parmi nous, qui sera moins dangereuse, & qui fera moins souffrir la malade ? J'y consens, répondit Lacenta ; voyons comme l'on saigne en vôtre país. A ces mots, je tirai de ma poche une boëte d'instrumens qui étoit la seule chose que mon Negre ne m'eût point emportée ; je fis une bande d'écorce d'arbre, j'en bandai le bras de la femme & lui ouvris la veine avec ma lancette. Je croyois que Lacenta seroit charmé d'une maniere de saigner si prompte & si differente de la sienne ; mais au-lieu de m'en feliciter, voyant que le sang sortoit avec violence, il jugea que j'avois blessé sa femme, il se mit à jurer entre ses dents, il prit sa lance & fut tenté de me la passer au travers du corps. Comme je ne lui parus pas fort emeu de ses menaces, que je

lui disois de prendre patience, & que je répondois de l'événement, il s'appaisa enfin & me laissa achever mon ouvrage. Je tirai à la malade environ douze onces de sang, & après lui avoir encore bandé le bras, je la priai de se tenir en repos jusqu'au lendemain. Elle fit exactement ce que je lui avois recommandé & la fièvre la quitta sans retour.

Le succès d'une operation si nouvelle pour les Indiens me fit passer dans leur esprit pour un homme qu'on ne pouvoit assez honorer. Lacenta vint à leur tête; s'abaiſſa devant moi & me baiſa la main avant que je pusſe l'en empêcher. Les autres à son exemple m'environnerent & m'embrasserent à l'envi les genoux. Ils me mirent ensuite dans un Hamok, & quelques-uns me porterent en triomphe sur leurs

épaules. Lacenta même pour m'en donner de toutes les façons, fit une harangue dans laquelle il m'élevoit au-dessus de tous leurs Docteurs. Je parus fort confus de cette loüange qui ne flatoit pourtant guere ma vanité. Enfin ils me promenerent de plantation en plantation, me montrant à tout le monde comme un Medecin admirable.

Nous nous divertissions en particulier mes camarades & moi de la simplicité de ces Indiens, qui, pour ainsi dire, m'adornoient. Cependant pour ne pas trop abuser de leur amitié & en meriter au moins une partie, j'exerçai la chirurgie & prêtai mon secours à tous ceux qui en eurent besoin. Quelques-uns de ces Indiens avoient été esclaves au Mexique & s'étoient échapez des fers des Espagnols. Ce que je regardai

comme la cause de l'envie qu'ils ont d'avoir le Baptême ; en effet je croi que c'est plutôt pour porter un nom Européen que pour aucune connoissance qu'ils aient du Christianisme.

J'allois souvent à la chasse avec Lacenta. C'étoit une de ses plus fortes passions. Je l'accompagnai une fois au commencement de la belle saison vers la partie du païs du Midi. Nous passâmes près d'une riviere d'où les Espagnols tirent de l'or. Je la pris pour une de celles qui viennent du Sud-Est & qui vont se décharger dans le Golfe de S. Michel. Quand nous fûmes auprès de la riviere , nous aperçûmes quelques Espagnols qui travailloient. Nous nous glissâmes aussi-tôt dans le bois & nous cachâmes derriere de gros arbres pour les observer. Nous les regardâmes long-tems sans qu'ils nous

puffent voir, & voici de quelle maniere ils amassent l'or. Ils ont de petits plats de bois creux, qu'ils enfoncent dans l'eau & qu'ils retirent pleins d'or, d'eau & de sable. Ils secoïent le plat. Le sable comme plus leger, s'éleve de lui-même au-dessus de l'eau & l'or demeure au fond. Cela étant fait, ils font sécher l'or au Soleil, & puis le broyent dans un mortier. Ensuite ils l'étendent sur du papier, & après avoir passé dessus une pierre d'aimant pour en attirer tout le fer & le nettoyer, ils le mettent dans une bouteille ou calebasse. Ils ne travaillent que l'Esté, & encore ne travaillent-ils que trois mois; car dès que le tems est humide, la riviere devient très-profonde, au-lieu qu'en une autre saison, elle n'a pas plus d'un pied de profondeur. Enfin après qu'ils ont employé les plus

beaux jours de l'année à tirer de l'or, ils l'embarquent sur de petits Vaisseaux pour la Ville de Sainte Marie. Quand nous prîmes cette Ville sous le Capitaine Scharp, nous en emportâmes dix-huit ou vingt mille livres pesant.

Après que nous eûmes vû travailler les Espagnols, nous continuâmes notre chasse & passâmes la plus grande partie du jour à poursuivre un Pecary que nous ne pûmes prendre. Les Indiens & leurs chiens fatiguez d'avoir couru sans relâche furent obligez de s'arrêter pour prendre haleine, tandis que Lacenta piqué du mauvais succez de sa chasse, la maudissoit en jurant. Comme je m'étois aperçeu qu'il avoit dessein de me retenir auprès de lui pour toujours, je pris ce tems-là pour essayer si je ne pourrois pas obtenir la permission de m'en re-

tourner en Angleterre. Je lui vantai fort la vitesse de nos chiens Anglois, & l'assurai qu'il n'y avoit point de Pecary qui leur pût échaper ; que s'il vouloit consentir que je fisse un tour en mon païs, je lui en amenerois des meilleurs. Il demeura quelques momens incertain de ce qu'il me répondroit. Enfin il jura par ses dents en mettant ses doigts dessus qu'il me donnoit la liberté & à mes compagnons pour l'amour de moi , pourveu que je lui promisse & jurasse de la même maniere qu'il avoit juré, que je reviendrois & me marierois avec sa sœur qu'il m'accordoit. Je fis sans balancer le serment qu'il exigeoit de moi, & alors pour mieux m'engager à le garder , il me dit qu'à mon retour il se proposoit de faire des choses en ma faveur qui surpasseroient mon attente.

Je ne manquai pas de le remercier de toutes ses promesses , & dès le lendemain il commença d'exécuter nos conventions. Il me congédia sous l'escorte de sept jeunes hommes qu'il choisit , & me donna quatre femmes pour porter nos provisions & mes hardes, qui consistoient en un simple habit & un haut-de-chausse de toile que je voulois conserver pour paroître avec plus de décence aux yeux des Chrétiens, si jamais je les revoiois : car j'étois alors tout nud comme les Sauvages , & j'avois été obligé de me laisser peindre le corps par leurs femmes. Il est vrai que je n'avois pû me résoudre à souffrir qu'elles me piquassent la peau pour faire entrer plus avant leur peinture , comme elles en avoient envie. Je leur permis seulement de me couvrir de petites taches , ainsi que

les gens du païs. Je partis donc du voisinage de la mer du Sud, où je laissai Lacenta achever sa chasse, & quinze jours après j'arrivai à son Château, où j'appris à mes camarades comment & à quelles conditions j'avois obtenu de lui leur liberté & la mienne. Ils furent transportez de joye à cette heureuse nouvelle. Ils me louèrent de n'avoir fait nulle difficulté de lui promettre de revenir en ce païs sauvage, & me dirent en riant, que quand je violerois le serment que j'avois fait, le Ciel me pardonneroit aisément ce parjure, sans qu'il m'en coûtât une dent.

Je me reposai quelques jours avec mes compagnons dans le Château de Lacenta. Nous marchâmes ensuite vers la mer du Nord escortez par un assez grand nombre d'Indiens armez qui nous

menerent par des chemins très-rudes. Ils nous firent monter plusieurs montagnes fort élevées, & une entr'autres si haute & si escarpée, que nous fûmes quatre jours à en gagner le sommet. Dès que j'y fus arrivé, je sentis tout à coup un étourdissement dont les Indiens m'assurèrent qu'il ne falloit imputer la cause qu'à la hauteur de la montagne & qu'à la subtilité de l'air. Je regardai cette partie comme la plus haute de celles que nous avions passées avec le Capitaine Scharp, & par où Monsieur Dampier & le reste de notre compagnie passerent en s'en retournant. La cime des autres montagnes nous paroissoit bien au-dessous de celle-là, qui étoit tellement élevée; que quoique nous regardassions d'un côté de la montagne qui étoit perpendiculaire, nous n'en pouvions voir le
pied

piéd à cause des nuées qui étoient entre nous & la terre. Nous eûmes assez de peine à descendre cette montagne, tant elle étoit roide. Mais à mesure que nous descendions, je sentoís que mon cerveau se dégageoit des vapeurs qui l'avoient étourdi.

Nous trouvâmes en bas une riviere qui couloit dans la mer du Nord, & nous aperceûmes quelques maisons d'Indiens. Nous y allâmes, & ils nous firent un très-bon accüeil. Nous y passâmes la nuit plus commodément que nous n'avions fait depuis six jours, parce que nous avions été obligez de coucher chacun dans un hamok attaché à deux arbres & n'ayant pour toute couverture qu'une feuille de platane. Le jour suivant nous nous remîmes en marche, & la troisiéme nous arrivâmes sur la côte de la mer, où nous

rencontrâmes quarante des principaux Indiens du païs qui nous feliciterent sur notre arrivée. Ils avoient tous de belles robes blanches qui leur descendoient jusqu'à la cheville du pied avec de la frange au bas, & ils portoient à la main des demi-piques. Mais je parlerai plus amplement de ces Indiens dans la description que je me propose de faire de leur païs dans la suite de cet ouvrage.

Nous leur demandâmes d'abord s'ils ne sçavoient pas quand il arriveroit là quelque Vaisseau. Ils répondirent que non ; mais que si nous souhaitions d'en être instruits , il n'y avoit rien de plus aisé que de nous satisfaire. Ils envoyèrent aussi-tôt chercher quelques-uns de leurs devins ; car il y en a parmi eux un grand nombre qui s'attachent à la magie noire & qui se piquent de sçavoir forcer le

Diabie à obeïr à leurs conjurations & à répondre à leurs demandes. Il en arriva trois ou quatre, & on ne leur eut pas plûtôt dit qu'on fouhaitoit d'apprendre par leur miniftere dans quel tems il viendroit quelque Vailfeâu, qu'ils fe préparèrent à conjurer le démon. Ils commencerent par s'enfermer dans un endroit du logis où nous étions, afin de pouvoir faire en liberté leur ceremonie magique. Si nous n'eûmes pas le plaifir de les voir, nous eûmes du moins celui de les entendre. Tantôt ils pouffoient de grands cris en contrefaifant les voix de tous leurs animaux, & tantôt ils choquoient des pierres, & des coquilles l'une contre l'autre. Ils joignoient à cela le fon d'une mauvaife efpece de tambour fait de bambos creux qu'ils accompagnoient d'un bruit horrible de

gros os de bêtes attachez avec des cordes. Des cris effroyables succedoient à ce bruit par reprises, & de tems en tems un profond silence interrompoit tout à coup ces cris. Ce sabat dura plus d'une heure ; mais les Pawawers, c'est ainsi que se nomment ces devins, voyant qu'ils conjuroient vainement le Diable & qu'ils n'en pouvoient tirer aucune réponse, s'en prirent à nous, & conclurent que c'étoit à cause que nous étions dans la même maison. C'est pourquoy ils vinrent nous en faire sortir comme des profanes ; après cela, étant retournez au même endroit, ils recommencerent la ceremonie. Le succez n'en fut pas plus heureux que la premiere fois ; l'esprit malin ne daigna pas leur parler encore. Ce qui les obligea de faire une nouvelle recherche dans le logis. Ils jugerent qu'il

faloit que quelqu'un de notre compagnie y fût demeuré caché, & que cela caufoit fans doute l'obftination du Diable dont ils avoient tant de fois éprouvé la docilité. Ils ne trouverent néanmoins perfonne, mais ayant aperçu quelques-unes de nos hardes pendües contre la muraille, ils les jêterent brufquement dehors, ne doutant pas qu'elles n'euffent empêché l'effet de leur operation. Alors rien ne s'oppofant plus au charme, le Diable leur donna contentement, car nous les vîmes bien-tôt fortir tous en fueur & fort agitez. Ils allerent d'abord fe laver dans la riviere & enfuite ils vinrent à nous. Ils nous dirent que le Démon leur avoit répondu: que dans dix jours il arriveroit deux Vaiſſeaux: que nous entendrions tirer deux coups de canon, & qu'un de nos

camarades perdrait la vie. Effectivement le dixième jour, nous entendîmes tirer deux coups de canon & nous découvrîmes deux Vaisseaux qui s'arrêterent au quai de la sonde. Nous nous mîmes aussi-tôt dans un canot pour aller à eux, & comme nous traversions la barre de la riviere, le canot se renversa, & M. Gobson tomba dans l'eau. Nous l'en tirâmes, quoi qu'avec beaucoup de peine, & nous esperâmes qu'à son égard la prédiction de l'esprit malin ne s'accompliroit pas.

Nous gagnâmes enfin le quai de la Sonde; les deux Vaisseaux étoient une chaloupe Angloise & une Tartane Espagnole, que les Anglois avoient prise depuis deux ou trois jours: avant que de les aborder, nous jugeâmes bien à la maniere dont la Tartane étoit construite, que c'étoit un Vaisseau

Eſpagnol. Ce qui effraya fort un Indien qui étoit dans notre canot; car comme je l'ai déjà dit, les Eſpagnols ſont les plus grands ennemis des Indiens; mais quoi qu'ils ne fuſſent pas moins les nôtres, & que nous euſſions ſujet de craindre que la chaloupe Angloiſe ne fût ſoumiſe à la Tartane Eſpagnole, nous ne laiſſâmes pas d'avoir l'assurance d'aller au Vaiſſeau Anglois avec notre ami l'Indien. On nous y reçut avec de grandes démonſtrations de joye. Mes compagnons furent reconnus dans le moment, & on leur fit toutes fortes de careſſes. Pour moi, je m'aſſis ſur mes jarets, à la façon des Indiens, peint & tout nud comme eux, excepté que j'avois mon haut-de-chauſſe, & ſur le nez certaine piece dont je parlerai ci après. Je voulus me donner le plaſir de voir ſi mes

compatriotes pourroient me reconnoître sous ce déguisement. Ils n'en pûrent venir à bout, & il y avoit près d'une heure qu'ils me confideroient fans me remettre, lors qu'un d'entre eux qui me regardoit avec plus d'attention que les autres, s'écria : Eh c'est notre Docteur Lionnel ! c'est lui-même. A ces mots, je me relevai, & me découvris à tout l'Equipage dont je fus amplement embrassé. Je me lavai & fis tout mon possible pour effacer les taches de peinture que j'avois sur le corps ; mais il y avoit si longtemps que le Soleil les avoit séchées, que je perdis ma lessive, & je ne pus les ôter entierement qu'avec une partie de ma peau. Pour M. Gobson, quoique nous l'eussions empêché de se noyer, il avoit avalé une si grande quantité d'eau, & nous l'avions tant

tour-

tourmenté en lui donnant du secours, que nous ne pûmes lui sauver la vie. Après avoir languï trois ou quatre jours, il mourut au quay de la Sonde, comme si le Diable n'eût pas voulu en avoir le démenti.

Cependant les Indiens vinrent plusieurs fois à bord où ils furent bien reçûs & bien regalez. Laccanta même étant revenu de la chasse, nous visita tous les jours pendant trois semaines. Enfin nous prîmes congé d'eux en nous faisant de part & d'autre mille protestations de service. Il n'est pas concevable combien ces Indiens nous marquerent d'amitié. Il y en eut même deux ou trois qui ne pouvant se résoudre à nous quitter voulurent à toute force nous accompagner. Nous mîmes à la voile avec la Tartane Espagnole vers l'Orient des Isles de

Sambaloés sur la côte de Cartagene.

Comme M. Dampier étoit dans notre Vaisseau , & qu'il a fait le détail de notre voyage, je me contenterai de dire que j'allai croiser avec lui sur les côtes des Indes d'Occident & sur une partie des Isles sous le Capitaine wright , & sur l'autre partie sous le Capitaine Yanky jusqu'au temps que ce dernier laissa M. Dampier sous le Capitaine wright à l'Isle de Sal-tortuga , ainsi que le rapporte M. Dampier dans le troisième Chapitre de son Voyage autour du monde , page 58.

J'allai donc avec le Capitaine Yanky à l'Isle des Cendres. Nous y fûmes pris par un François nommé le Capitaine Tristian qui nous mena presque jusqu'à l'Isle de Petit Guaves ; mais pendant qu'il étoit à Terre , nous nous empa-

de Lionnel Waffer. 51

râmes du Vaisseau & le ramenâmes deriere l'Isle des Cendres , où nous prîmes le reste de notre troupe & fîmes voile vers la Virginie avec le Vaisseau François qui étoit chargé de Vins, & avec celui du Capitaine Cook qui se joignit à nous.

Il y avoit déjà huit ou neuf mois que nous étions à la Virginie, quand M. Dampier y arriva. Je partis avec lui pour cette nouvelle expedition de la mer du Midi sous le Capitaine Cook dont il fait un détail, dans lequel il n'a rien oublié que de faire mention de moi. Nous tournâmes autour de la terre du feu, nous allâmes sur la côte de la mer du Midi, le long du Chili, du Perou, & du Mexique, ainsi qu'il le raconte dans son 4. 5. 6. 7. & huitième Chapitres. Il y explique aussi de quelle sorte le Capitaine Da-

vis qui avoit succédé au Capitaine Cook après sa mort, rompit sa société avec le Capitaine Swan que nous avions rencontré dans la mer du Sud. Et il dit que lui-même étant bien aise de s'arrêter aux Indes Orientales, il s'embarqua avec ce dernier Capitaine. Pour moi, je demeurai dans le Vaisseau du Capitaine Davis avec lequel je m'en retournai par le même chemin que j'étois venu. Je fis dans ce retour quelques observations assez curieuses, mais je n'en parlerai qu'à la fin de ce Livre, & lors que je reprendrai la suite de mes Voyages que je vais interrompre pour faire une Description particuliere de l'Isthme de l'Amerique, qui est le principal objet que j'aye envisagé dans la relation que je donne aujourd'hui au Public.

de Naos

les Isles Bastie

10

ou
est

L'ISTME ET GOLFS DE PANAMA ET DE DARIEN

*Preses pour l'Intelligence des Voyages de Lionnel Waffer.
Par N. de MER, Geographe de sa Majesté Catholique et de Monseigneur le Dauphin.*

Echelle
de vingt cinq Lieues d'Espagne

5 10 15 20 25

DESCRIPTION
DE
L'ISTHME
DE L'AMERIQUE.

LE País que je vais décrire est la plus étroite partie de l'Isthme de l'Amerique, & s'appelle l'Isthme de Darien probablement à cause de la grande riviere qui porte ce nom. Il borne la côte du Nord jusqu'à l'Est; car au-delà de cette riviere la terre s'étend aussi à l'Est & Nord-Est, comme elle fait sur l'autre côte au Sud & Sud-Est, ce qui ne peut être appelé plus loin un Isthme. Il est compris entre la latitude de huit à dix degrez du

Nord, mais sa largeur dans la plus étroite partie est d'un degré ou environ. Pour ce qui est de sa longueur vers l'Occident sous le nom de l'Isthme de Darien, je ne puis assurer s'il va plus loin que Honduras ou Nicaragua, ou s'il ne passe pas la riviere de Chagre ou les Villes de Portobelo & de Panama. Cette derniere Ville sert de bornes à la partie dont j'entreprends de faire la description. Je serai plus exact quand je parlerai de la partie du milieu pareille à celle-ci, parce que j'y ay demeuré. On peut pourtant appliquer à la terre même au-delà de la Panama ce que j'aurai occasion de dire touchant cette étroite partie de l'Isthme de l'Amerique.

Pour en fixer precisément les limites, je marquerai pour son Occident une ligne depuis l'en-

bouchure de la riviere de Chagre où elle tombe dans la mer du Nord, jusqu'à la partie la plus proche de la mer du Sud; le Couchant de Panama renfermant par ce moyen cette Ville avec Portobelo & les rivieres de Cheapo & de Chagre. Pour les limites du Midi, je tirerai une autre ligne du point de Garachina, de la partie du Sud du Golfe de S. Michel directement à l'Est à la partie la plus voisine de la grande riviere de Darien. Ainsi, comme pour prendre la Baye de Caret dans l'Isthme sur le Nord & le Sud, il est suffisamment borné par ces deux vastes mers: Il faut donc considerer que ce pais est le terrain le plus étroit qui les sépare, & que la circonvallation est tellement grande, qu'elle ne peut être prise d'un rivage à l'autre par mer, puisqu'elle a pour extre-

mitez le Sud & le Nord de l'A-
merique. Sa situation est très-sin-
guliere & très-agreable. Ces mers
ne viennent pas tout droit sur le
rivage, elles sont arrêtées par une
grande quantité d'Isles qu'on voit
le long de chaque côte, comme les
Bastimentos & celles de Samba-
loés du côté du Nord, les Isles des
Rois ou des Perles, Perica & les
autres Isles qui sont dans la Baye
de Panama sur la côte de la mer
du Sud. Cette Baye est formée
par les replis de l'Isthme, & on
n'en peut pas trouver ailleurs
une plus belle pour sa gran-
deur.

La terre de ce Continent est
presque par tout d'une surface
inéegale. Il y a des montagnes
très-hautes & des vallées profon-
des & d'une grande étendue. Ces
vallées sont toutes arrosées par
des rivières, des ruisseaux, & par

des sources qui tombent des montagnes, ce qui rend le païs fort abondant. Quelques-unes de ces rivières se déchargent dans la mer du Nord, & les autres dans la mer du Sud, & il y en a plus de celles qui tirent leurs sources d'une chaîne de montagnes que des autres qui coulent le long de l'Isthme d'une manière parallèle au rivage. Pour distinguer cette chaîne, je l'appellerai le Haut sommet.

Ce sommet est d'une inégale largeur. Il a ses tours & ses replis de même que l'Isthme. Il est presque toujours près des bords de la mer du Nord, & ce n'est que rarement qu'il en est éloigné de dix ou quinze mille. Outre la mer du Nord que nous ne pouvions perdre de vûë, la diversité des rivages présentait à nos yeux un des plus charmans spectacles

de la nature. Il est vrai qu'il eût encore été plus beau, si nous eussions pû voir la mer du Sud ; mais il ne nous fut pas possible de la découvrir d'aucun endroit du sommet, tant à cause de la distance qu'il y a de là à la mer du Sud, qu'à cause des hautes montagnes couvertes de bois qui sont entre deux. Pour du côté du Nord, il n'y a point de montagnes ; ce sont seulement de douces décentes qui viennent plutôt de la hauteur du sommet, que de celle de quelques collines étrangères. En récompense il y a beaucoup de bois. Que dis-je ? C'est une forest continuelle, mais qui ne dérobe point à la vûë la beauté des rivages les moins éloignez du Nord.

Le sommet n'est pas d'une hauteur uniforme , ou pour parler plus juste, ce n'est pas la cime d'une seule montagne, mais une

chaîne de plusieurs jointes ensemble. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si d'une infinité d'éminences qui composent sa longueur, on apperçoit de grandes vallées séparées. Ces vallées rendent le sommet plus uni & plus habitable. Il y en a quelques-unes si profondes, qu'elles embarrassent le passage des rivières; & cela est si vrai, que la rivière de Chagre qui prend sa source de quelques montagnes près de la mer du Sud, est obligée de faire des détours au Nord-Ouest avant que de pouvoir se décharger dans la mer du Nord, quoique, si je ne me trompe pas, la chaîne des montagnes s'étende plus loin à l'Ouest & même jusqu'au lac de Nicaragua.

Les rivières qui arrosent le pays que je décris sont presque toutes assez larges, mais peu navigables,

parce qu'elles ont des barres & & les eaux basses à l'embouchure. Sur la côte de la mer du Nord les rivières sont pour la plupart fort petites ; car comme elles prennent leurs sources du Haut sommet qui est auprès de ce rivage, leur cours est fort borné. Celle de Darien est une des plus grandes ; mais la profondeur de son entrée ne répond pas à la largeur de son embouchure. Je conviens qu'elle est assez profonde à quelque distance de son entrée ; mais de là jusqu'à Chagre, tout le long de cette côte, les rivières ne sont que des ruisseaux, & je n'excepte pas même celle de la Conception qui sort vis-à-vis le quay de la Sonde dans les Sambaloés. La rivière de Chagre est à la vérité assez considérable, puisqu'elle fait un circuit le long de la côte, & qu'elle vient de la partie du

Sud & de l'Est de l'Isthme ; mais il est certain que la côte du Nord qui est si abondamment arrosée , l'est principalement par des sources & par des ruisseaux qui descendent des montagnes voisines. Le terrain sur cette côte est assez mêlé , mais en general la terre est bonne. Il s'élève en montagnes jusqu'auprès de la mer où l'on voit çà & là des marais qui n'ont qu'un demi mille de largeur.

Depuis la Baye de Caret , qui est le seul Port qu'ait la riviere de Darien , jusqu'au Cap près de l'Isle Dorée , le rivage de l'Isthme est assez fertile. Il y a une Baye sablonneuse , mais dont une partie est pleine de marécages , & la terre tellement remplie d'arbres de Mangroue , qu'on n'y peut aborder sans avoir de la bouë jusqu'à la ceinture. Le rivage de

cette côte est à cinq ou six mille du Haut sommet, & la Baye de Caret a deux ou trois ruisseaux d'eau douce qu'on y voit couler. Cette Baye est petite, à ce que j'ai ouï dire, car je n'y ay point été. Elle a deux Isles devant elle qui font un bon Port, & son terrain est propre à l'ancrage, parce qu'on n'y trouve aucun rocher. Ces Isles sont hautes & ombragées de plusieurs sortes d'arbres.

A l'Occident du Cap, à l'entrée de la riviere de Darien, il y a une autre belle Baye sablonneuse dans le cou de laquelle est une petite Isle marécageuse. Les eaux qui l'entourent sont basses & la terre si boïeuse, qu'elle n'est pas propre pour les Vaisseaux. Le rivage de l'Isthme, de quelque côté que vous le preniez, est un país marécageaux & couvert de Mangrouës pendant trois ou

quatre mille qu'il monte au plus haut sommet ; mais quoique le cou de la Baye soit comme je l'ai dit, néanmoins l'eau est profonde à l'entrée, & il y a au fond un sable ferme & bon pour l'encrage. Il y a trois Isles devant elle qui font un Port, & à l'Orient desquelles est l'Isle dorée qui est la plus petite. Elle a un beau canal profond entre elle & le Haut sommet, & elle est naturellement fortifiée, puisqu'elle est toute entourée de rochers à la reserve de son Port qui est une petite Baye sablonneuse sur le côté du Midi vers le Havre. La terre de l'Isthme qui lui est opposée au Sudest est un país très-fertile, sabloneux & assez uni jusqu'au pied des montagnes qui en sont éloignées de quatre ou cinq mille. Nous abordâmes en cet endroit lorsque

lorsque nous allâmes dans la mer du Sud avec le Capitaine Scharp. J'ai demeuré quinze jours dans cette Isle dorée ; il y a un petit ruisseau d'une eau très-bonne à boire.

On voit à son Occident la plus grande des trois Isles qui fait face à la Baye. C'est une Isle basse, marécageuse & si remplie de Mangrouës , qu'on n'y sçauroit aller descendre. Nous ne fûmes nullement tentez d'y aborder , aucun de nous n'ayant affaire dans un si mauvais endroit. Elle est fort près du point de l'Isthme, qui est aussi sablonneux pendant deux mille vers l'Occident. Elle a encore le même terrain de l'autre côté dans la Baye. Enfin cette Isle n'est presque séparée de l'Isthme que par la marée ; les Vaisseaux alors ont de la peine à passer entre-deux.

L'Isle des Pins est une petite
Isle

Isle au Nord des deux autres avec lesquelles elle fait une espece de triangle. Elle s'éleve en deux montagnes , & on la découvre sur la mer de fort loin. Elle est couverte de toutes sortes d'arbres & a un beau ruisseau d'eau douce. Du côté du Nord, elle est pleine de rochers ; & comme elle est opposée au rivage de l'Isthme vers le Sud , vous allez à terre sur une Isle de sable très-curieuse enfermée entre deux points en forme de croissant. On peut naviger autour de l'Isle des Pins , l'abord en est facile ; mais pour aller au Port de l'Isle Dorée , il faut entrer par l'extremité vers l'Est entre elle & le Continent ; car il n'y a pas d'autre passage.

De ces Isles & du bas Point marécageux qui leur est opposé , le rivage va du Nord & Occident jusqu'au Point Sambalos , & pen-

dant trois lieues il est défendu par des rochers escarpez, dont quelques-uns sont au-dessus, & les autres au-dessous de l'eau. Un petit bateau même n'y sçauroit aborder. A l'extrémité du Nord Occident il y a une jolie petite Baye sabloneuse propre à l'ancrage, comme il est rapporté par plusieurs Armateurs. De là jusqu'au Point Sambalos regnent les Isles de Sambaloés. Elles ne sont pas également éloignées les unes des autres ; mais avec le rivage voisin, les montagnes & les bois elles forment une agreable perspective. Ces Isles sont en si grande quantité, qu'il n'est presque pas possible qu'elles soient marquées sur la Carte, & il y en a de si petites, qu'elles ne meritent pas de porter le nom d'Isle. On va de l'un à l'autre par un canal navigable qui est entre elles, & l'on

peut naviger d'un bout à l'autre de l'Isthme qui fournit par tout une terre sabloneuse & ferme ; & si vous voulez vous mettre à l'abri des vents contraires, vous ne manquez jamais d'y trouver une bonne place pour tel nombre de Vaisseaux qu'il vous plaira. Voilà pourquoi cette côte est le rendez-vous des Armateurs, & principalement le quay de la Sonde ou celui de Springer, lors qu'ils souhaitent d'y demeurer quelque tems, parce que ces deux Isles leur offrent un abri commode pour carener, & leur fournissent des sources d'eau douce.

Les Sambaloés en general sont des Isles sabloneuses, basses, plates & couvertes de plusieurs sortes d'arbres, & sur tout de Mammées, de Sapadillos & de Manchinel. Outre cela les Armateurs sont assurez d'y prendre du pois-

son à coquille & d'autres rafraîchissemens. Les quais qui sont en dehors vers la grande mer sont remplis de rochers & sont appeliez les quais escarpez, quoique le côté opposé soit sabloneux comme la plupart des quais le sont en dedans.

Le long canal qui est entre les Sambaloës & l'Isthme a deux, trois & quatre mille de largeur, & le rivage de l'Isthme a des Bayes sabloneuses & des païs de Mangrouës jusqu'à la pointe de Sambalos. Les montagnes sont à la même distance, c'est-à-dire à six ou sept mille du rivage. Mais aux environs de la riviere de la Conception qui sort à un mille ou deux à l'Orient du quai de la Sonde, le Haut du sommet est un peu plus loin. Plusieurs petits ruisseaux tombent dans la mer de chaque côté de cette riviere &

les ruisseaux font les uns dans des Bayes sabloneuses & les autres parmi des terres de Mangrouës. Les marécages où sont les Mangrouës sur cette côte sont formez par des eaux salées, de sorte que les ruisseaux qui en sortent sont aigres, au-lieu que ceux de la Baye sabloneuse ont une eau fort douce. Nul de ces ruisseaux, ni même la riviere de la Conception n'est pas assez profonde pour qu'il y puisse entrer des Vaisseaux. Il n'y entre que des canots. La terre aux environs est excellente, elle s'éleve doucement jusqu'au plus haut sommet & est remplie de grands arbres propres pour la charpente.

La pointe de Sambalos est un roc pointu, bas, assez long & si gardé de rochers qui s'avancent un mille dans la mer, qu'il est dangereux de s'en aprocher de

trop près. Au-delà du rivage à l'Occident & un peu au Nord à 3. lieuës de cette pointe, on voit le Port de Scrivan; la côte qui est entre eux est toute pleine de rochers & la terre couverte de bois.

Le Port Scrivan est un bon Port, mais comme son entrée qui est à peine de cinquante pas se trouve entourée de rochers particulièrement à l'Est, on ne peut s'y presenter sans peril. Il ne paroît pas assez profond pour recevoir aucun Vaisseau chargé, n'ayant en plusieurs endroits que huit ou neuf pieds d'eau. C'est un país fertile & un lieu commode pour y descendre à l'Est & au Sud où le terrain est bas & très-ferme pendant deux ou trois mille. Mais du côté de l'Ouest c'est un marécage de Mangroües rouges. Ce fut dans ce desagreable endroit que le Capitaine Coxon,

la Sonde, & les autres Armateurs mirent pied à terre en l'année 1678. lors qu'ils allerent prendre Portobelo. Ainsi leur marche fut fatigante & ennuieuse. Mais ils aimerent mieux descendre loin de la Ville, qu'aux Bastimentos ou dans un autre lieu plus proche, afin de pouvoir éviter d'être découverts par les sentinelles que les Espagnols ont toujours dans leurs voisinage. Effectivement par ce moyen ils cachèrent leur marche durant cinq ou six jours qu'ils mirent à traverser tout le païs, & ils arriverent à une heure de chemin de Portobelo avant qu'on les eût aperçûs. Les Espagnols ne se servent plus du Port de Scrivan, & depuis plusieurs années on n'y voit aucun Vaisseau, excepté quelque Armateur qui s'y arrête par hazard en passant.

L'endroit où étoit autrefois
Nombré de Dios est environ à
sept ou huit lieuës plus loin vers
l'Occident. Le país d'entre-deux
est fort inégal, & l'on y voit de
petites montagnes qui penchent
vers la mer. Le terrain des coli-
nes est plein de rochers, il ne pro-
duit que des arbrisseaux, & les
vallées ne sont arrosées que par de
mauvaises petites rivières. Le
plus haut sommet paroît être à
une grande distance de la mer,
puisqu'il ne fut point aperçu
dans la marche des Armateurs le
long du rivage de Portobelo. La
place où étoit Nombré de Dios
est le fond d'une Baye fort près
de la mer toute remplie d'une es-
pece de cannes sauvages sembla-
bles à celles dont nos pêcheurs à
la ligne se servent en Angleterre.
Il ne semble pas qu'il y ait jamais
eu là de Ville. Il n'en reste aucun
vestige.

vestige. La situation n'est pas fort agreable. La Baye offre un petit abri aux Vaisseaux & est toute ouverte du côté de la mer. Ce qui joint au mauvais air du terrain qui est bas & marécageux, a été cause vrai-semblablement que les Espagnols ont abandonné cette place, qui n'est pas en seureté, quoiqu'il y ait au devant, deux ou trois petits quais ou rochers. Ils ont eu raison de la quitter pour aller s'établir à Portobelo dont le Port est beaucoup meilleur & plus aisé à défendre.

A un ou deux mille vers l'Occident de ces petites Isles à l'embouchure de la Baye de Nombré de Dios & à un demi mille du rivage, paroissent quelques Isles appellées les *Bastimentos*. Elles sont pour la pluspart assez hautes & couvertes de bois. Il y en a une dont une partie est une Baye

fabloneuse & d'un facile abord. On y trouve une source d'une eau excellente à boire. Elles font toutes ensemble entre elles & l'Isthme un fort bon Port dont la profondeur est propre pour l'ancrage. On y entre avec le vent de mer entre l'Isle du côté d'Orient & la plus voisine, & on en sort avec le vent de terre par le même endroit. Plus loin vers l'Occident, avant que vous arriviez à Portobelo, vous trouvez deux petites Isles plates, sans bois & sans eau douce, & qui ne sont presque pas séparées l'une de l'autre. J'y ay été. Le terrain en est sablonneux. Elles sont entourées de rochers vers la mer, & l'Isthme en est si proche, qu'il n'y a qu'un canal entre-deux, mais un canal trop étroit pour qu'il y puisse entrer des Vaisseaux.

Le rivage de l'Isthme aux en-

vîrons est composé de Bayes fa-
bloncuses après qu'on a passé
une chaîne de rochers qui sort de
la Baye de Nombé de Dios vers
les Bastimentos, & au-delà jus-
qu'à Portobelo la côte est gene-
ralement pleine de rochers, &
le Continent rempli de hautes
montagnes escarpées. C'est un
fort bon país. La plus grande par-
tie est couverte de bois, & l'autre
a été défrichée par les Indiens Es-
pagnols tributaires de Portobelo,
qui en ont fait des plantations.
Ce sont les premiers établisse-
mens qui soient sur cette côte
sous le gouvernement Espagnol.
Sur tout le reste de la côte du
Nord de l'Isthme, les Espagnols,
dans le tems que j'y étois, n'a-
voient aucun pouvoir sur les In-
diens, ny même aucun commer-
ce avec eux, quoiqu'il y ait des
Indiens par tout le Continent.

Toutefois on m'a dit depuis que les Espagnols avoient gagné leurs esprits & s'en étoient rendus maîtres.

De ce.
ption de
Portobelo.

Le Port de Portobelo est très-beau, grand, & commode pour les Vaisseaux. Son embouchure est étroite, mais elle s'élargit en dedans. Les Gallions d'Espagne y trouvent un bon abri quand ils viennent en cette Ville chercher les Trésors du Perou que l'on y apporte de Panama par terre. L'entrée du Port est défendue par un Fort à main gauche en entrant. Ce Fort est bien fortifié & le passage est plus facile par la droite où il y a un autre Fort à la vérité, mais beaucoup plus foible. La Ville est au bas du Port. Elle s'étend le long du rivage en forme de croissant. On voit au milieu un Fort assez bas & environné de maisons, excepté du côté de

la mer; & à l'Occident de la Ville environ à cinquante pas du rivage, il y a sur une petite élévation encore un autre Fort plus grand & plus fortifié que les autres, mais il est commandé par une montagne voisine, dont M. Morgan se servit pour le prendre. Il peut y avoir dans tous ces Forts deux ou trois cens Soldats Espagnols en garnison. La Ville est longue & étroite; les Eglises & les maisons paroissent assez belles & sont bâties à la maniere des Espagnols. Elle n'est défendue du côté de la campagne par aucune muraille ni même par aucun ouvrage; & du côté de l'Est, on est obligé de sortir par le chemin qui conduit à Panama, à cause des montagnes qui bouchent le passage vers le Midi. On rencontre de longues Ecuries qui vont du Nord au Sud de la Ville

à laquelle elles se joignent. Ce sont les Ecuries du Roy destinées pour les mules qu'on employe sur le grand chemin de Portobelo à Panama. La maison du Gouverneur communique au grand Fort à l'extrémité de la Ville vers l'Occident. On voit une petite Baye avec un pont dessus ; & du côté de l'Est près des Ecuries, il y a un ruisseau d'eau douce. C'est un endroit fort mal sain : Car outre qu'il est bas & marécageux, la mer en se retirant laisse dans le Port le rivage à sec ; & comme c'est une boüe noire & puante, dès qu'elle est échauffée par la chaleur du climat, elle exhale des vapeurs empoisonnées. Vers le Midi & l'Orient, le país s'élève en petites montagnes dont les unes sont pleines de bois, & les autres d'une terre nommée Savannach. On ne trouve pas une grande quantité

d'arbres fruitiers , non plus que de plantations auprès de la Ville.

Je tiens cette description que je viens de faire de Portobelo , de quelques Armateurs bien instruits. Pour moi, j'en n'y ay point été. J'ay bien vû étant en mer le país qui est au-delà à l'Occident de l'embouchure de la riviere de Chagre , mais je n'y ay jamais abordé ; & je n'en puis dire autre chose , sinon qu'il est plein de montagnes & de marécages près de la mer, comme je l'ay déjà dit , & plusieurs personnes m'ont assuré qu'il n'y a aucune communication entre Portobelo & cette riviere.

J'ay été encore plus loin vers l'Occident sur cette côte , avant que d'aller au-delà de l'Isthme avec le Capitaine Scharp. Nous courûmes çà & là & carenâmes à Bocca Toro & à Bocca Drago ;

mais comme cela est hors des bornes que je me suis prescrites , c'est un détail qu'il faut passer ici sous silence.

Après avoir ainsi parlé de la côte du Nord de l'Isthme, il faut que je parle aussi de la côte du Midi ; mais je m'étendrai moins , parce que M. Dampier en a fait en quelque maniere la description dans son Voyage autour du monde. Je commencerai par la pointe de Garachina , qui est à l'Occident de l'embouchure de la riviere de Sambo. Cette pointe est haute & sur une terre ferme, mais au dedans vers la riviere elle est basse & remplie de Mangrouës comme toutes les autres pointes du païs , jusqu'au Cap de S. Laurent. La riviere de Sambo est assez grande. Son embouchure est ouverte au Nord , & de là la côte va au Nord-Est vers le Golfe

de S. Michel. Ce Golfe est formé par une infinité de ruisseaux & de rivières, dont les deux principales sont les rivières de Sainte Marie & celle de Congo. Il y en a plusieurs autres jusqu'au Midi, & particulièrement une appelée la rivière d'Or, parce qu'elle fournit de la poudre d'or en quantité. Les Espagnols y envoient de Panama & de Sainte Marie leurs Esclaves pour en amasser.

La rivière la plus voisine de la rivière d'Or est celle de Sainte Marie, ainsi appelée à cause de la Ville qui porte ce nom. Elle est assez éloignée de la mer. Ce fut tout le long de cette rivière que nous vînmes, lors que nous entrâmes pour la première fois dans la mer du Sud avec le Capitaine Scharp. Nous prîmes chemin faisant Sainte Marie, qui avoit deux cens soldats de garnison, mais qui

n'étoit point fortifiée. Elle n'avoit point de muraille, & le Fort même n'étoit défendu que par des Palissades. C'est une nouvelle Ville que les Espagnols de Panama ont fait bâtir, tant pour y mettre une garnison & des magasins, que pour assurer une retraite à leurs travailleurs dans la riviere d'Or. Le país d'alentour est bas, plein de bois ; & la riviere est si remplie de bouë, que la puanteur en infecte l'air. Mais le petit Village de Schuchadero qu'on voit au côté droit de la riviere près de son embouchure, est situé sur une terre ferme, élevée, & ouverte au Golfe de S. Michel. Comme il reçoit des vents frais de la mer & qu'il est assez sain, il sert de place de rafraîchissement. Il a un beau ruisseau d'eau douce ; ce qui est d'autant plus extraordinaire que les rivières sont fort noires vers le Haut país.

Entre Schuchadero & le Cap de S. Laurent, qui fait le côté du Nord du Golfe de S. Michel, la riviere de Congo se décharge dans le Golfe. Elle est composée de plusieurs petits ruisseaux qui tombent des montagnes voisines & qui se joignent pour la former. Son embouchure est boüeuse & découverte en basse marée pendant plusieurs lieuës; il n'y a de l'eau que dans le fond du canal qui conduit à un endroit assez commode pour débarquer; mais plus loin en dedans la riviere est profonde. Desorte que si les Vaisseaux y viennent dans la haute marée, ils y trouvent un fort bon Port. Le Golfe même est fort navigable, car la plus grande partie est dans une terre fangeuse aussi-bien que les Isles dont il est environné; & il a assez d'étendue pour contenir un

bon nombre de Vaisseaux.

Au Nord de ce Golfe est une petite Baye où nous mêmes pied à terre en sortant de la mer. Le país d'entre-deux est partie de Mangrouës & partie de Bayes sabloneuses, & même toute cette côte jusqu'à la riviere de Cheapo n'a pas un autre terrain. Je ne connois qu'une riviere considerable entre Cheapo & Congo. A la verité il y a plusieurs petites Bayes & des ruisseaux; mais on m'a assuré que dans la saison sèche on n'y trouvoit de l'eau fraîche en aucun endroit. Pour dans la saison humide, la situation du terrain qui est penchant & les arbres qui degoutent n'y laissent point manquer d'eau.

Cheapo est une belle riviere qui prend sa source auprès de la mer du Nord. La Ville de ce nom est située du côté de l'Oüest à

quelque distance de la mer. C'est une très-petite Ville ; mais elle a d'excellens pâturages pour le gros bétail, car le país est rempli de Savanahs. Ces Savanahs sont sur de petites collines ou dans des vallées entremêlées de terre, & c'est de quelqu'une de ces collines que prend sa source la rivière de Chagre qui va tomber dans la mer du Nord, après avoir coulé quelque temps vers l'Occident. A côté de cette rivière assez près de Panama est Venta de Crusés. C'est un petit Village plein d'hôtelleries & de magasins où les marchandises qui descendent la rivière de Chagre sont portées de Panama sur des Mules, & là embarquées dans des canots. Pour l'argent, on le porte par terre à Portobelo.

Entre la rivière de Cheapo & Panama vers l'Oüest, il y a trois

rivieres peu considerables. La terre qui est entre-elles est basse, unie, presque toute sèche, & couverte de petits buissons. Auprès de celle qui est la plus exposée à l'Occident étoit située la vieille Ville de Panama. C'étoit autrefois une grande Ville, mais il n'en reste plus rien à l'heure qu'il est que quelques maisons ruinées & quelques chaumieres habitées par de pauvres gens. Avant que le Chevalier Henry Morgan l'eut brûlée, les Espagnols avoient résolu de l'abandonner à cause qu'elle n'avoit pas un Port commode pour débarquer. Ainsi au-lieu de la rebâtir, ils en firent une autre, qui est celle qu'on voit aujourd'hui. La riviere de la vieille coule entre-deux ; mais plus près de la nouvelle, où de petits bateaux peuvent entrer.

La nouvelle Panama a un grand

avantage sur la vieille : Elle a une rade aussi bonne qu'un Port pour les petits bateaux. Elle en est redevable aux trois Isles de Perica qui sont devant elle & qui lui servent d'abri. Il y a entre-deux un bon ancrage assez écarté de la Ville, entre laquelle & la rade est un morceau de terre où les eaux sont basses ; si bien que les Vaisseaux sont obligez de s'arrêter près de Perica, ne pouvant s'approcher de la Ville, qui par ce moyen est moins commandée.

Panama est sur un terrain uni, & elle est entourée de hautes murailles principalement du côté de la mer. Elle n'a point d'autres fortifications que ses murs. La mer les lave à chaque marée & les bat quelquefois si rudement, qu'elle en renverse une partie. Lorsqu'on la regarde de la mer, c'est une très-belle

Descri-
ption de
Panama.

perspective. Les Eglises & les maisons des personnes de qualité s'élevent au-dessus des autres bâtimens , & les logis étant bâtis de pierre & couverts de tuiles creuses , cela fait un mélange de blanc & de rouge qui réjoüit la vûë. Les tuiles sont fort en usage chez les Espagnols par toutes les Indes Occidentales. Dailleurs cette Ville est environnée de Savanahs , de montagnes plates & de bois taillis , ce qui ajoûte de grandes beautez à la perspective. Vous voyez aussi des fermes dispersées dans la campagne où se nourrit une prodigieuse quantité de Bœufs, de Chevaux & de Mules. Enfin , Panaima est le rendez-vous de toute cette partie de la côte de la mer du Sud : Elle est dépositaire des tresors de Lima & des autres Ports de mer du Perou , & commerce avec le Mexique,

que , mais fort peu au-delà du Golfe de Nicaragua. Le Roy d'Espagne y a un President qui agit de concert avec son Conseil. Le Gouverneur de Portobelo lui obeït , & sa Jurisdiction s'étend depuis Nata , l'Avelia , Leon , Realeja , &c. jusqu'au Gouvernement de Guatimala vers l'Orient ; il n'a pas moins d'autorité au-delà de l'Isthme sur les deux mers , comme étant soumises aux Espagnols. L'air de Panama n'est pas si mauvais que celui de Portobelo ; mais il ne laisse pas d'être mal-sain , & l'on a remarqué que les gens qui arrivent du Pérou où l'air est sec & pur , y tombent malades ordinairement & sont obligez de faire couper leurs cheveux.

Il y a une autre riviere à l'Oüest à une lieuë de Panama , appelée par quelques - uns Rio

grande. A l'entrée les eaux sont basses , & elle coule avec beaucoup de rapidité. Il y a sur son rivage à l'Occident des fermes & des plantations de sucre ; mais delà elle s'éloigne & reprend son cours vers le Midi. Je bornerai en cet endroit les côtes de la mer du Sud de l'Isthme & laisserai là cette riviere.

Entre elle & la pointe de Garachina le rivage forme une Baye en demi cercle qui est fort reguliere. On l'appelle la Baye de Panama. Il y a dedans plusieurs belles Isles & de bonnes rades pour les Vaisseaux ; mais comme Monsieur Dampier dans le septième Chapitre de son Voyage autour du monde en fait une ample description, j'en parlerai point, & je me contenterai de dire que ces Isles produisent en abondance du bois , de l'eau , des fruits & du

gibier pour rafraîchir ceux qui y vont descendre.

Le terrain de l'Isle & de la plus grande partie du païs est une terre noire très-fertile. Du Golfe de S. Michel jusqu'à la chaîne des montagnes, qui est dans la Baye de Caret, c'est un païs de vallées arrosées par des rivières qui tombent dans le Golfe, si marécageux & si rompu, qu'il est impossible de voyager le long du rivage & aux environs. A l'Occident de la rivière de Congo, le païs devient plus montagneux & plus sec. On y trouve d'agréables vallées jusqu'à ce qu'on ait passé la rivière de Cheapo, au-delà de laquelle on ne rencontre que des bois. Là commence le païs des Savanahs qui est sec, plein d'herbe & de petites montagnes entremêlées de bois; ces montagnes sont fertiles jusques à leurs sommets qui sont

Prez
Sainte
Marie.

couverts de très-beaux arbres fruitiers. Pour les montagnes d'où tombe la riviere d'Or, elles sont plus steriles vers le sommet ; elles ne produisent seulement que de petits arbrisseaux : mais je croi que ce n'est pas la faute du terrain qui paroît capable de produire tout ce qui croît dans la Jamaïque. Toutefois il faut observer que les bois de ce païs sur la cime ou sur les côtez des montagnes dans le dedans du païs ne ressemblent point à ceux qui sont près de la mer ; dans les lieux secs & élevez les bois sont grands, fort gros, & n'ont presque pas de branches, au-lieu que sur la côte de la mer où le terrain est d'ordinaire bas & marécageux, ce sont plutôt des arbrisseaux que des arbres, des Mangrouës, des ronces ou des Bambos.

Les saisons en cet endroit sont

de même que dans les autres de la Zone Torride en cette latitude, c'est-à-dire, approchant plus de l'humide que du sec. Le tems des pluyes commence en Avril ou en May, elles continuent les mois de Juin & de Juillet, & dans le mois d'Aoust elles sont très-violentes. Il fait aussi fort chaud alors par tout où le soleil perce la nuë. L'air est étouffant, car il n'y a point de vents pour le rafraîchir. Les pluyes commencent à cesser dans le mois de Septembre, mais elles durent souvent jusqu'au mois de Janvier. De manière que c'est un país fort humide, puisqu'il y pleut pendant les trois quarts de l'année; & les premières pluyes y tombent comme nos grandes pluyes d'Avril; ou comme des orages mêlez de tonnerre & d'éclairs. L'air y a souvent une odeur sulphureuse &

étouffante qui se répand dans les bois. Quand l'orage est passé, vous entendez le croassement des grenouïlles & des crapaux, le bourdonnement des mouches & des moucheron, les siflemens & les cris des serpens & des autres insectes qui font ensemble un concert fort desagréable. Les pluies en tombant dans les bois rendent un son creux ; mais elles sont quelquefois si grosses, qu'une plaine qu'elles inondent, devient semblable à un lac ; & les orages, ainsi que je l'ai marqué dans la relation de mon passage, déracinent souvent les arbres & les entraînent jusques dans les rivières.

*Des Arbres, des Fruits, & des
Plantes qui sont dans l'Isth-
me de l'Amerique.*

C O M M E tout ce païs est plein de bois, il contient une grande quantité d'arbres, de plantes & de fruits dont l'espece est inconnuë en Europe.

L'arbre qui porte le Coton est le plus gros de tous, & croît en abondance dans la plus grande partie de l'Isthme. Il n'y en a pas, ou du moins je ne me souviens pas d'en avoir vû dans les Sambaloës ni dans aucune autre des Isles voisines. Cet arbre porte une gouffe de la grosseur d'une noix Muscade pleine d'un duvet ou laine courte, laquelle étant meurée creve la gouffe & est emportée par le vent. Le plus grand

L'Ar-
bre à Co-
ton.

avantage qu'on tire de cette sorte d'arbre , c'est qu'on en fait des canots ou des pirogues. Les pirogues different autant des canots, que les bateaux de voitures & les petites barques different des bateaux legers. Les Indiens brûlent les arbres creux ; mais les Espagnols les coupent & les ouvragent ; le bois en étant fort tendre & aisé à travailler.

Les Cedres.

Les Cedres de ce país sont fort estimez pour leur hauteur & leur grosseur. Il y en a de très-beaux sur le Continent. Ils croissent sur toutes les côtes de la mer, particulièrement vers le Nord. Le bois en est fort rouge, a de belles veines, & est très-odorant. Mais ils ne sont pas d'un meilleur usage que l'arbre à Cotton, & on ne s'en sert guere non plus que pour faire des canots & des pirogues. Il y a une grande abondance

dance de ces deux espèces d'arbres.

On en voit sur le Continent plusieurs autres , & sur tout l'arbre de Macaw. Il n'est pas haut. Le tronc s'élève droit & a environ dix pieds. Il est entouré de guirlandes épaisses avec de longs piquans. Le milieu de l'arbre enferme une moëlle semblable à celle du Sureau. Le tronc est nud jusques vers le haut ; mais de là il sort des branches de douze à quatorze pieds de long & larges d'un pied & demi qui diminuent insensiblement jusqu'à l'extrémité. Ces branches sont par tout couvertes de pointes, entre lesquelles croît le fruit qui est une espèce de grappe, pas plus grande qu'une petite poire ; mais il y en a plusieurs ensemble. Ces grappes sont d'une figure ovale, leur couleur est jaune avant

L'Arbre
de Ma-
caw.

qu'elles soient meures , au-lieu qu'elles deviennent rougeâtres dans leur maturité. Le fruit a un noyau ; & quoiqu'il soit un peu aigre , il ne laisse pas d'être bon à manger. Les Indiens coupent l'arbre fort souvent pour avoir ce fruit. Le bois de l'arbre est fort dur , noir , pesant , & d'un grand usage. Il se fend fort aisément , & les Indiens s'en servent d'ordinaire pour bâtir leurs maisons. Les hommes en font des têtes de flèches , & les femmes des navettes pour travailler à leur cotton.

L'Arbre
de Bibby.

L'Arbre de Bibby , ainsi appelé d'une liqueur qui en distille , & que nos Anglois nomment Bibby , croît aussi sur le Continent. Cet arbre a le tronc droit & si menu , qu'il n'est pas plus gros que la cuisse , quoiqu'il s'élève jusqu'à soixante ou soixante-dix pieds. Il est nud & plein de pi-

quans comme celui du Macaw. Les branches sortent de même du haut de l'arbre, & portent abondamment des fruits ronds, d'une couleur blanchâtre, & pas plus gros que des noix. Ils sont remplis d'huile. Les Indiens les pilent dans un mortier ; après quoi ils les font boüillir & les pressent. A mesure que la liqueur se refroidit, ils l'écument & en tirent le dessus qui est une huile très-claire & d'une extrême amertume. Ils la mêlent avec les couleurs dont ils veulent se peindre. Quand l'arbre est jeune, ils le percent & mettent une feüille dans le trou par où le Bibby coule à grosses gouttes. C'est une liqueur pesante & d'un goût assez agreable, quoiqu'un peu aigre. Ils la boivent après l'avoir gardée un jour ou deux.

Il y a des arbres de Coco dans

les Isles, mais il n'y en a pas dans l'Isthme. On voit sur le Continent un certain arbre qui porte un fruit semblable à la cerise; mais il est plein de petits noyaux, & il n'est jamais mou.

Le Platan.

On y voit aussi des Platanes en abondance. Leur tronc a plusieurs longues & grosses feuilles qui croissent les unes sur les autres, & qui forment une espece de penache, en s'étendant autour du tronc. Les fruits s'élèvent en long vers le haut. Il ne croît point de Platanes sauvages, si ce n'est quand les rivières les entraînent dans le tems des pluies; car alors demeurant sur la terre, ils se fendent d'eux-mêmes. Les Indiens les plantent en allées; & quoique ces arbres n'aient point d'autres bois que leurs troncs, pourvu que leurs troncs soient verts & en seve, ils en font de très-beaux bocages.

Il y a des Bonanos en grande quantité. C'est une espece de Platanes. Le fruit est court & épais, doux & farineux ; mais on les mange crus, au-lieu qu'on fait bouïllir le Platane.

Les Bonanos.

J'ay vû dans les Isles des arbres appelez Mammées. Leur tronc est droit & sans branches, & a plus de soixante pieds de hauteur. Le fruit en est fort sain & délicieux. Sa forme est semblable à celle d'une poire ; mais il est beaucoup plus gros, & il a un petit noyau ou deux dans le milieu. La Mammée Sapota differe des autres en quelque chose. Son fruit est plus petit & plus ferme, & sa couleur plus belle. Elle est fort rare dans les Isles. Elle ne vient pas même sur le Continent. Les Sapadillos n'y croissent pas non plus, mais il y en a beaucoup dans les Isles. Les Sapadillos sont

Les Mammées.

des arbres faits à peu près comme les Chesnes. Le fruit en est agreable. Il est de la grandeur d'une poire de Bergamotte, & sa peau est semblable à celle de la pomme de Reinette.

Pommes
de Pin.

Il croît dans l'Isthme le meilleur fruit du monde, qu'on appelle la Pomme de Pin. Elle a toute la figure d'un Artichaut, elle est grosse comme la tête d'un homme & montée sur une tige d'un pied & demi de hauteur. Ce fruit pèse ordinairement près de six livres. Il est enfermé dans des feüilles courtes & piquantes de même que l'Artichaut; mais pour le trouver, il n'est pas besoin de le dépouïller, il ne faut seulement que peler les feüilles. Il n'a ni pierre ni noyau, & il semble qu'il ait tout ensemble le goût de tous les plus délicieux fruits qu'on puisse jamais goûter. Il y en a de

mûrs pendant toute l'année.

On trouve encore sur le Con-
tinent un fruit nommé la Poire La Poire
piquan-
te.
piquante. C'est une plante de
quatre pieds de haut ou environ,
pleine de piquans tout autour.
Elle a une feuille épaisse, à l'ex-
tremité de laquelle est la Poire,
qui est un bon fruit, dont les In-
diens & les autres mangent beau-
coup.

Il y a des arbrisseaux appelez Testes
de Papes.
Testes de Papes. Ils ont des pi-
quans pareils à des éperons, longs
d'un pied, aigus, épais & durs
avec une pointe noire qui leur
sert de défense.

On voit aussi des Cannes de Canes
de Sucre.
Sucre; mais les Indiens n'en font
point d'autre usage que de les mâ-
cher & d'en sucer le jus. Il croît
dans les Isles un arbre à qui l'on
a donné le nom de Manchinel,
& celui de Pomme de Manchi- Man-
chinel.

nel à son fruit. Elle a l'odeur & la couleur d'une belle Pomme odorante, mais c'est un poison. Cet arbre funeste croît dans des morceaux de terre pleins de verdure. Il est bas, rempli de feuilles, & son tronc est fort gros. J'ay ouï dire qu'on en employoit le bois à faire des piéces de rapport dans des ouvrages de marqueterie; car il est bien grainé. Mais on ne le peut couper sans peril, puisqu'il est si venimeux, qu'il se forme une vessie dans la partie coupée. Un François de notre compagnie s'étant mis pour prendre le frais sous un de ces arbres dans une des Isles de Sambaloës, comme il avoit fait de la pluye, l'arbre dégouta sur sa tête & sur son estomach, & ces gouttes d'eau y formerent des pustules si dangereuses, qu'on eut de la peine à lui sauver la vie. Il lui en est resté

des marques semblables à celles de la petite verole.

Il croît dans l'Isthme un arbre qu'on appelle Maho, qui est de la grosseur d'un Frefne. Il y a encore une autre sorte de Maho plus commun & plus petit qui vient dans des marécages & lieux humides auprès des rivières ou de la mer. Son écorce est claire comme le Canavas ; si vous en voulez prendre un morceau, il se déchirera en lanières jusqu'au haut de l'arbre. Ces lanières sont minces, mais si fortes, qu'on en fait des cables & des cordages pour les petits Vaisseaux. Voici de quelle maniere les Indiens en font des cordes : ils ôtent premièrement toute l'écorce de l'arbre & la mettent en pieces plus ou moins longues, selon qu'ils le jugent à propos. Il battent ces pieces, les nettoient, les tordent

L'Arbre
de Maho.

ensemble & les roulent ensuite entre leurs mains ou sur leurs cuisses, comme nos Cordoniers font leur fil, mais beaucoup plus vite. Ils en font aussi des filets pour pescher le gros poisson.

L'Arbre
qui porte
la Cale-
basse.

L'arbre qui porte la Calebasse est petit & fort épais. La Calebasse croît haut & bas parmi les branches de même que nos Pommes. Ce fruit est rond & entouré d'une coquille dure qui peut contenir depuis deux jusqu'à cinq pintes. Les Indiens s'en servent comme de vaisseaux à plus d'un usage. Mais il faut observer qu'il y a de deux fortes de Calebasses, des douces & des ameres; quoique les arbres qui les produisent, soient tout-à-fait semblables. La substance de l'un & de l'autre de ces fruits est spongieuse & pleine de jus. La Calebasse douce a le goût d'une tartre

aigre , les Indiens toute fois en mangent ordinairement quand ils voyagent , c'est-à-dire , qu'ils en succent seulement le jus & qu'ils crachent le reste : pour la Calebasse amere , il n'est pas possible d'en manger ; mais en récompense elle est fort medecinale. Elle est admirable sur tout pour les fievres tierces , & on en fait d'excellentes decoctions pour la colique. Les coquilles des Calebasses sont presque aussi dures que celles du Coco , mais elles ne sont pas à beaucoup près si épaisses. Les Calebasses de Darien sont peintes & fort estimées des Espagnols.

Il y a aussi des Gourdes qui Gourdes. rampent sur la terre comme la vigne , ou qui s'élevent jusqu'au haut des arbres. Il en est encore de deux sortes , d'ameres & de douces ; les douces sont bonnes à

manger, & les autres ont les mêmes qualitez que les Calebasses ameres. Les Indiens font grand état de leurs coques dont ils se servent pour puiser de l'eau, & celles des Calebasses leur tiennent lieu de plats & de vaisseaux pour boire.

Ils ont une plante qu'ils appellent Silkgrass. C'est une espece de Jonc qui croît en abondance dans des endroits humides. Sa racine est pleine de nœuds & pousse des feüilles semblables à une lame d'épée. Ces feüilles ont jusqu'à deux aulnes de long & sont déchiquetées sur les bords comme une scie. Les Indiens les coupent, les font bien sécher au soleil, puis les battent dans un morceau d'écorce ; & quand il ne reste plus que des filets, ils les tordent comme ceux des arbres de Maho, en font des cordes pour

les hammoks & toutes sortes de cordages, mais particulièrement des filets pour prendre de petits poissons. Dans la Jamaïque, les Cordoniers se servent de Silk-grass pour faire leur fil, car il est plus fort que nos Chanvres & que toute autre chose. Les femmes Espagnoles en font des bas, qu'on appelle, Bas de soye d'herbe, qu'elles vendent fort cher. Elles en font aussi une sorte de lacets jaunes que portent les femmes Moresses dans les plantations des Indes Occidentales.

Le Bois léger, ainsi nommé à cause de sa legereté, est un arbre de la grosseur d'un ormeau. Il est droit, & sa feuille ressemble assez à celle du Noyer. Un homme en peut porter une grande quantité. Il est blanc, mais plus raboteux que le Sapin. Je ne sçai s'il est spongieux comme le Liège ; mais

Le Bois
léger.

il est si léger, que quatre fouches jointes ensemble vont soutenir sur l'eau deux ou trois hommes. Les Indiens en liant les plus petites fouches avec des cordes de Maho en font des planchers. Ils en font encore des chevrons, qu'ils croisent de distance en distance, & qu'ils chevillent avec de longues chevilles de bois de Macaw ; & ils se servent de cette espece de bateaux dans les endroits où les canots manquent, pour passer ou croiser une grande riviere, ou pour pescher.

Ils ont un autre arbre appelé Bois blanc, dont le tronc est d'environ dix-huit ou vingt pieds de long, & ressemble à un grand Saule. Sa feüille est très-petite, & en la voyant on croit voir du Sené. Le bois en est fort dur, ferré, pesant, & plus blanc qu'aucun bois d'Europe que j'aye

jamais vû. Outre cela il est d'un si beau grain, qu'il seroit fort bon pour des ouvrages de marqueterie. Je n'ay point vû de cette sorte d'arbre ailleurs que dans l'Isthme.

Les Tamarins bruns sont longs & gros. Cet arbre vient ordinairement près des rivières dans un terroir sablonneux. L'arbre qui porte le fruit appelé Locust, croît sur le Continent; le sauvage sur tout s'y trouve en abondance. Il n'est pas fort différent des Tamarins. On y voit aussi un arbre bâtard qui produit la Canelle. Il a une gouffe plus courte que celle d'une fève, mais plus épaisse.

Les Tamarins.

Canelle bâtarde.

Il y a par tout l'Isthme des Bambos en quantité. Ils sont semblables à des ronces ou à des bois taillis. Il sort d'une même racine vingt ou trente branches à la fois défenduës par des piquans. Ils

Bambo.

rendent impraticables les endroits où ils croissent, qui sont ordinairement des terres marécageuses ou des côtes de rivières. On en voit fort peu dans les Isles.

Bambos
creux.

Mais pour des Bambos creux, il ne s'en trouve que sur le Continent. Ceux-ci sont hauts de trente ou quarante pieds & aussi gros que la cuisse. Ils ont des nœuds tout du long à un pied & demi de distance l'un de l'autre, & de la capacité de quatre quarts d'Angleterre pour le moins. Ils servent à plusieurs usages. Les feuilles de ces arbrisseaux ne ressemblent point mal à celles du Sureau.

Mangrouës.

Les arbres de Mangrouës croissent hors de l'eau, dans les Isles & sur le Continent. Ils s'élèvent de leurs fouches & sont entortillez les uns avec les autres, & en montant ils s'unissent tous ensemble

ble en forme de berceau. L'arbre est plein de sève. Il est ordinairement fort haut & a deux pieds de diametre. On a de la peine à passer par les lieux où sont ces arbres, à cause qu'étant mêlez comme je l'ay dit, ils embarrassent le passage. L'écorce des Mangrouës qui viennent dans l'eau salée, est rouge & sert à teindre le cuir. Ce n'est pas sans raison que je croi que l'arbre qui produit le Peruvien, ou écorce de Jesuite, est de l'espece de Mangrouë; car la derniere fois que j'étois à Arica dans le Perou, je vis arriver une Caravane d'environ vingt mules chargées de cette écorce, & lors qu'elles furent déchargées, un homme de notre compagnie ayant demandé à un Espagnol qui conduisoit la Caravane, d'où il apportoit cette écorce, l'Espagnol nous montrant du doigt de hau-

K

tes montagnes fort éloignées de la mer & de nous, répondit que c'étoit d'un grand lac d'eau douce qui étoit derrière une montagne assez loin dans le païs. J'examinai l'écorce avec attention, & dis à l'Espagnol : C'est un arbre de Mangrouë. Il me repartit en sa Langue, que c'étoit une Mangrouë d'eau douce. Néanmoins il ajoûta que c'étoit un petit arbre nain de la même espece. Nous emportâmes quelques paquets de cette écorce, & j'ay éprouvé en Virginie que c'étoit effectivement de l'écorce de Mangrouë.

Poivres.

Ils ont dans l'Isthme de deux sortes de Poivre ; l'une appelée Poivre à la cloche, & l'autre, Poivre à l'oiseau ; & il y en a des deux en abondance. Une herbe sauvage ou arbrisseau d'une aulne de haut les produit. Les Indiens en consomment beaucoup ; mais prin-

principalement du Poivre à l'oïseau qu'ils estiment plus que l'autre.

Ils ont aussi une sorte de bois ^{Bois rou-}
^{ge.} ronge qui pourroit être très-propre pour les Teinturiers. Il croît en grande quantité vers la côte du Nord sur une rivière qui coule du côté des Sambaloës à deux mille du rivage de la mer. J'ay vû là une infinité de ces arbres. Ils ont trente ou quaranté pieds de hauteur & sont plus gros que la cuisse. L'écorce est pleine d'entailles & de concavitez. Quand le bois est coupé il paroît d'un jaune rouge. Les Indiens le mêlant avec une sorte de terre qu'ils ont dans le païs, en teignent leurs cotons pour leurs hamoks & pour leurs robes. En faisant boüillir de ce bois & de cette terre ensemble pendant deux heures dans de l'eau claire, elle devient rouge comme du sang. J'en

ay fait l'épreuve. Je trempai dans cette eau une piece de cotton qui devint très-rouge. Il est vrai qu'elle pâlit un peu quand je l'eus lavée. Mais je m'en imputai la faute, & je jugeay qu'il falloit que j'eusse manqué à quelque chose pour fixer la couleur ; car il est certain que l'eau ne sçauroit effacer cette teinture.

Potates.

Les Indiens ont encore plusieurs racines qu'ils plantent,

Iams.

comme des Potates & des Iams, Ils les font rôtir & les mangent.

Il y a de deux sortes d'Iams, de blancs & de couleur de pourpre.

Ils ont une autre racine appelée

Cassava.

Cassava, qui ressemble à des panais ; mais il y en a de deux especes ; une douce & une empoisonnée. Ils rôtissent la douce & la mangent de même que les Potates. A l'égard de l'empoisonnée, ils la pressent, & après en

avoir ôté le jus , qui est fort dangereux , ils râpent une partie de ce qui reste , & la reduisent en poudre. Ils font une pâte de l'autre qu'ils étendent sur une pierre sous laquelle il y a du feu. Ils jettent ensuite de cette poudre sur la pierre , qui venant à s'échauffer , cuit la pâte qui est ferme & brune. Puis ils les pendent sur les maisons & sur les hayes pour les faire sécher. On s'en sert communément au-lieu de pain dans la Jamaïque & dans les autres Isles Occidentales.

Il croît sur le Continent du Tabac; Tabac comme dans la Virginie ; mais il n'a pas tant de force , à cause peut-être que les Indiens de l'Isthme ne le travaillent & ne le transplantent point. Ce qu'ils n'entendent pas bien. Ils se contentent de le semer dans leurs plantations ; & quand il est sec &

nettoyé, ils le dépouillent de ses feuilles, les mettent l'une sur l'autre, les roulent toutes ensemble & en font un rouleau long de deux ou trois pieds, au milieu duquel ils laissent un petit trou. Lors qu'ils sont en compagnie, & qu'ils veulent fumer, un petit garçon allume un bout du rouleau, mouille l'autre pour l'empêcher de brûler trop vite. Cela étant fait, le fumeur met le rouleau dans sa bouche comme une pipe, & souffle au travers du trou la fumée au visage de toute l'assemblée, dont chaque personne a autour du nez une espece d'entonnoir pour mieux recevoir la fumée qu'ils respirent voluptueusement.

Des Reptiles, & de tous les Animaux qu'on voit dans l'Isthme de l'Amerique.

IL n'y a pas dans l'Isthme une grande diversité d'Animaux; mais il est si fertile, que si l'on en défrichoit une partie considerable qui consiste en bois, on en feroit d'excellens pâturages pour les troupeaux noirs, pour les Pourceaux, & pour toutes les autres bêtes qu'on y voudroit apporter d'Europe.

On y voit une espece de Cochon que les Indiens appellent Pecary. Il est fait à peu près comme les Cochons de Virginie: Il est noir & a de petites jambes courtes. Il ne laisse pas toutefois de courir fort vîte. La partie de Chasse que je fis avec Lacenta

en peut faire foy. Ce qu'il y a de fingulier dans le Pecary : c'est qu'au-lieu d'avoir le nombril sous le ventre , il l'a sur le dos ; & ce qu'il y a de plus surprenant encore : c'est que si vous en tuez un & que vous ne lui coupiez pas le nombril , en moins de deux ou trois heures sa chair se corrompra de maniere que vous ne la pour-manger ; mais si au-contraire vous le coupez, elle se conservera fraîche pendant plusieurs jours. Au reste , c'est une viande très-nourrissante, fort saine & de bon goût. Ces animaux s'atroupent d'ordinaire , & les Indiens les chassent avec leurs Chiens, les frappent avec leurs lances ou leur tirent des flèches. Ils ont encore une autre espece de Cochon sauvage qu'ils nomment le warrée. Il a de petites oreilles & de grandes défenses. Il est tout couvert de poil

poil ou d'une soye fort épaisse. C'est un animal féroce & qui attaque toutes les autres bêtes qu'il rencontre en chemin. On le chasse de la même façon que le Pecary. Il n'est pas moins bon à manger ; mais il n'a pas le nombril sur le dos & il n'est pas besoin de le lui ôter pour conserver la chair fraîche.

On y rencontre aussi une assez ^{Dains,} grande quantité de bêtes fauves semblables à nos Dains. Les Indiens ne les chassent jamais. Ils n'en tuent pas un & n'en veulent pas manger, quoy que la chair en soit très-bonne. Pour nous, c'étoit ce que nous mangions le plus volontiers. Je ne sçai s'ils en usent ainsi par superstition ou autrement ; mais il est certain que quand ils nous en voyoient manger, ils en paroissoient tout fâchez. Cependant ils attachent

dans leurs maisons & conservent soigneusement les cornes de Dains, c'est-à-dire, celles que ces animaux laissent tomber, car ils courent trop vîte pour que les warées les puissent atteindre, & les Indiens, comme je l'ay déjà dit, n'en tuënt aucun.

Chiens.

Les Chiens de ce païs-là sont fort petits & mal faits. Leur poil est rude & long, & ils ne servent guere qu'à aboyer & à faire lever le gibier. Ils sont si mauvais, que de deux ou trois cens bêtes qu'ils feront lever en un jour, ils n'en prendront pas quelquefois quatre, & encore ne sera-ce point à la course. Mais ils font entrer la bête dans une baye où ils la tiendront bloquée jusqu'à ce que les Chasseurs soient arrivez. De gros chiens conviendroient beaucoup mieux aux Indiens, & on leur feroit plaisir de leur en mener d'Eu-

rope ; mais comme ils feroient obligez de les tenir enfermez dans leurs maisons pour les empêcher de devenir sauvages en ce pais-là, ils n'aimeroient pas à prendre tant de peine.

Les Lapins , appelez par les Lapins.
Anglois Lapins des Indes , sont gros comme nos Lievres ; mais ils n'ont point de queue , n'ont que des oreilles fort courtes , & les ongles de leurs pieds sont très-longs. Ils se fourrent dans les racines des arbres & ne font point de terriers. Il n'y en a pas une grande quantité. Les Indiens les chassent. Leur viande est excellente. Je ne sçai s'il y a des Lievres , mais je n'y en ay point vû.

Pour des Guenons , on en voit Guenons
par troupeaux. Il y en a de blancs ; mais ils sont noirs pour la plupart. Il en est de barbus , il en est qui n'ont point de barbe. Ils sont

d'une taille mediocre, fort gras dans la saison sèche lors que les fruits sont mûrs. Nous en mangions beaucoup & nous les trouvions assez bons. Dans la saison des pluyes, ils ont souvent des vers dans les boyaux. Nous ouvrîmes un jours une Guenuche, & nous lui trouvâmes dans le corps une poignée de vers dont quelques-uns avoient sept à huit pieds de long. Ces Guenons sont fort malins, nous les avons vû quelquefois en marchant dans les bois sauter de branches en branches avec leurs petits sur le dos, nous faire mille grimaces, & quelquefois nous pisser sur la tête.

Rats &
souris.

Les habitans de l'Isthme n'ont point de Taureaux, de Chevaux, de Moutons, ni toutes ces autres bêtes que nous avons pour notre service & notre nourriture, & ils sont extrêmement incommodez

des Rats & des Souris qui font pour la pluspart gris & fort gros. Une race de Chats feroit le plus beau present qu'on leur pût faire. Quand les Indiens qui s'étoient embarquez avec nous aux Sambaloës nous quiterent pour s'en retourner chez eux, nous nous disposâmes à les charger de presents, mais ils n'en voulurent point d'autre qu'un chat que nous avions sur notre bord. Ils l'emporterent avec la plus grande joye du monde, ayant appris de nous à quoy il étoit propre.

On m'a assuré qu'il y a dans l'Isthme des Serpens à sonnette ; mais je n'y en ay point vû ni entendu. Il y a de grosses Arraignées qui ne sont pas venimeuses. Les Indiens ont des Poux à la tête, qu'ils prennent avec leurs doigts & qu'ils mangent. Il y a une sorte d'insecte parmi les Sambaloës

qui est semblable au Limaçon. On l'appelle l'Insecte soldat. Je n'en ay point vû sur le Continent. La partie superieure de son corps sort de la coquille. Il a de petites griffes & entre-autres, deux principales comme l'Ecrevisse de mer. La partie qui est dans la coquille est bonne à manger & particulièrement la quëue, qui a le goût d'une moëlle sucrée. Ces insectes se nourrissent sur la terre de ce qui tombe des arbres, & ils ont sur le cou un petit sac dans lequel ils ferment de la nourriture. Ils en ont un second en dedans qui est rempli de sable & qu'il faut vuider lors qu'on les veut manger. Ils ont encore du sable le long du corps. Si vous ne l'ôtiez pas ils croqueroient sous les dents. Si par hazard ils viennent à trouver en leur chemin des Pommes de Manchinel & qu'ils

en mangent, leur chair en est tellement infectée, qu'elle empoisonne ceux qui en mangent. Quelques personnes de notre compagnie en furent malades, mais ils n'en moururent pas. L'huile de ces insectes est un remede souverain pour les détorses & les contusions. Les Indiens nous l'apprirent; nous en faisons assez souvent l'experience, & nous cherchions ces bêtes moins pour les manger que pour en tirer l'huile qui est jaune comme de la cire, & qui a la même consistance que l'huile de Palme.

Je croi qu'on voit aux Sambaloës des Ecrevisses de terre, fort peu à la verité; mais dans les Isles Caribbes où j'ai été croiser & dans Anguila, il y en a d'aussi grosses que les plus grandes Ecrevisses de mer, & en quantité. Il y en a sur tout une si prodigieuse

quantité dans une petite Isle voisine d'Anguila, qu'on lui a donné le nom d'Isle des Ecrevisses. Elles sont excellentes & font la principale nourriture des gens qui vont en amasser. Après un grand orage, elles sortent de leurs trous où elles s'étoient retirées, & alors on les prend sans peine. Les habitans de ces Isles les mettent trois ou quatre jours dans une piece de terre de Potates pour les engraisser; on dit qu'elles en sont plus délicates.

L'Alligator & le Guano sont de fort bonnes viandes; sur tout la quëue de l'Alligator est délicieuse. J'en ay mangé en plusieurs endroits des Indes Occidentales; mais je ne me souviens pas d'en avoir vû dans l'Isthme. Le Guano vaut mieux que le Poulet de grain & que les Chapons tant pour le goût que pour les potages

de santé. Ses œufs sont aussi très-bons , mais ceux de l'Alligator ont une odeur de musc si forte , qu'elle empêche quelquefois d'en pouvoir manger.

Il y a dans l'Isthme beaucoup de Lezards verds & rouges ; mais ceux qui sont dans les bois taillis & dans les marécages sont noirs. Il n'y en a pas un qui soit gros ni qui ait plus d'un pied de long. Je n'ai pas remarqué que les Indiens mangeassent de ces animaux qui sont assez familiers. On souffre patiemment qu'ils grimpent au haut des maisons & qu'ils en descendent ; on ne leur fait aucun mal. Il y a aussi des Grenouilles & des Crapaux , mais ils ne sont pas differens des nôtres

*Des Oyseaux, & des Insectes
volans.*

ILs ont plusieurs especes d'oiseaux dont quelques unes nous sont inconnuës. Ils en ont un qui est très-beau, & fort commun dans le bois de l'Isthme. Ils le nomment Chicaly Chicaly. Son chant est à peu près comme celui du Coucou, mais plus aigu & plus perçant. C'est un gros & long oiseau qui a une longue queue qu'il porte droite. Ses plumes sont mêlées de rouge, de bleu & de blanc; & les Indiens s'en font une maniere de tablier. Ces oiseaux se tiennent ordinairement sur des arbres. Ils volent de l'un à l'autre, & sont rarement à terre. Ils se nourrissent de fruit. Leur chair est noirâtre, mais d'un goût assez agreable.

Le Quam est encore un gros & long oiseau de terre qui se nourrit aussi de fruit & qui vole d'arbre en arbre. Ses aîsles ont la couleur brune ; mais les plumes de sa quëue sont noires , courtes & droites. Cet oiseau est meilleur à manger que l'autre.

Le
Quam

On voit un autre oiseau rouffâtre assez semblable à la Perdrix. Il a les jambes plus longues ; la quëue petite. Il court sur la terre & ne vole que rarement. Sa chair est excellente.

Le Corrosou est un grand oiseau de terre, noir, pesant, & gros comme une Poule d'inde ; mais la femelle n'est pas si noire que le masle , lequel a sur sa tête une belle houppe de plumes jaunes qu'il fait mouvoir quand il lui plaît. Il a la gorge d'un Cocq d'Inde ; mais la femelle ne l'a pas de même , & n'a pas non plus de

Le Co
rosou

plumes sur la tête. Ils vivent sur les arbres & se nourrissent de fruits. Ils chantent ou du moins font du gozier un bruit qui paroît agreable aux Indiens qui s'étudient à le contrefaire. Ils y reüssissent si bien, què ces oiseaux y sont souvent trompez & leur répondent. Par ce moyen on découvre où ils sont & on les tue. Leur chair est un peu dure, & n'est pas d'un fort bon goût. Il faut observer que les Indiens font un trou & y enterrent les os du Corrosou, où bien les jettent dans la riviere, de peur que leurs chiens n'en mangent; parce que, disent-ils, si les chiens en avoient mangé ils deviendroient enragez. Il faut que cela soit absolument vrai, car les Anglois, non plus que les Indiens dans les Isles Occidentales, ne veulent pas que les chiens en mangent pour cette même raison. On

tüe le Corroſou à coups de flèches.

Il y a des Peroquets bleus & verds en grande abondance. Pour la figure & la taille, ils ſont généralement ſemblables aux Peroquets de la Jamaïque, & ſont fort bons à manger. On voit auſſi pluſieurs Paraquites qui ſont verds pour la pluſpart. Ils volent en troupe & ne ſe mêlent point parmi les Peroquets.

On trouve encore dans l'Iſthme des oiſeaux qu'on appelle Macaw. Ils ſont faits à peu près comme les Peroquets, mais bien plus grands; & ils ont une queue fort épaiſſe avec deux ou trois longues plumes rouges ou blanches qu'ils traînent après eux. Les plumes de leurs corps ſont blanches, rouges & vertes. Quelques-uns ont les ailes bleuës, & les autres rouges. Ils ont avec cela un bec jaune &

fait comme celui d'un Oye. Ils font le matin un grand bruit, mais ce bruit est si lugubre , qu'on ne peut l'entendre pour la premiere fois, sans fremir. Les Indiens gardent chez eux ces oiseaux , & les aprivoisent comme nous faisons les Peroquets & les Pies. Après qu'ils les ont tenus enfermez quelque tems & qu'ils leur ont appris à prononcer quelques mots de leur langage, ils leur donnent la liberté de sortir pendant le jour. Ces animaux vont dans le bois chercher les oiseaux sauvages de leur espece , qu'ils amènent avec eux le soir dans les maisons des Indiens où ils ne manquent pas de revenir. Je n'ai jamais vû un plus bel oiseau que celui-là , & sa chair quoyque dure & noire est d'un assez bon goût.

J'ai remarqué une sorte d'oiseaux qu'on appelle dans le païs,

wood - pecker. Ils ressemblent ^{Le} parfaitement à nos Piverts. Ils ^{Vvooda} ont comme eux le bec long & me- ^{pecquer.} nu, & des griffes avec lesquelles ils montent le long des arbres. Mais ils sont un peu plus petits, & leurs pieds sont blancs & noirs. C'est une viande très-mauvaise. J'en ay mangé en voyageant avec mes compagnons, lors que la faim nous obligeoit à prendre tout ce que nous pouvions rencontrer. Les Indiens n'en mangent point.

Ils ont autour de leurs maisons une grande quantité de toute sorte de Poules aprivoisées. Il y en a ^v de deux especes. Les unes sont de ^{les,} la grosseur & de la figure des nôtres : elles ont une houppe sur la tête & un plumage de différentes couleurs. Les autres sont plus petites & ont autour des jambes des plumes comme nos Pigeons pâ-tus ; elles ont des queuës fort

épaisses qu'elles portent droites, & le bout de leur aïsses est noir. Cette dernière espece ne se mêle point avec la première ; & chante un peu devant le jour de la même manière que nos Cocqs. Elle ne va pas courir dans les bois, elle demeure toujours près des maisons. La chair de ces deux sortes de Poules est très-bonne aussi-bien que leurs œufs. Elles sont ordinairement fort grasses, car les Indiens leur donnent quantité de Mays, ce qui est capable de les engraisser. Outre les oiseaux dont je viens de parler, je sçai bien qu'il y en a dans l'Isthme plusieurs petits qui sont très-jolis, & dont le ramage est melodieux ; mais je n'en ferai pas mention dans ce Livre, parce que je me suis peu attaché à les observer.

Tout autour des Sambaloës, des autres Isles, & sur la côte de
la

la mer , particulièrement du côté du Nord , il y a une infinité d'oifeaux de mer. Il n'y en a pas moins à l'Occident fur la côte de la mer du Sud ; mais il y en a peu fur la côte du Sud de l'Isthme , en comparaison de la côte du Nord , à cause fans doute que la Baye de Panama n'est pas assez poissonneuse pour les attirer ; car elle n'est pas , à beaucoup près , aussi-bien fournie de poisson que la côte des Sambaloës , sur laquelle on voit quantité de Pelicans , ainsi que tout le long de la côte des Indes Occidentales. Mais je ne me souviens pas d'en avoir vû en aucun endroit dans la mer du Midi.

Le Pelican est un gros oiseau qui a un grand bec & de petites jambes pareilles à celles d'une Oye. Il a un long cou comme un Cigne ; ses plumes sont d'un gris brun , & ses pieds sont larges &

Oifeaux
de mer.

Le Pe-
lican.

patus. Sous la gorge il lui pend un sac qui, quand il est plein, est plus gros que les deux poings. Ce sac est une membrane fine & déliée, d'une couleur cendrée, qui est souvent cause de sa mort ; car les matelots ne tuënt les Pelicans que pour avoir ces sacs. Ils en font des poches à Tabac. Ces oiseaux volent pesamment & fort bas. Ils ne se nourrissent que de poisson, & ils ne sont bons à manger que quand ils sont jeunes.

Le Cormoran.

On voit aussi des Cormorans parmi les Sambaloës. Ils ressemblent à des Canards ; mais ils sont bien moins gros. Ils sont noirs & marquez de blanc sur l'estomac. Quoyqu'ils ayent les pieds faits comme le gibier des rivières, ils ne laissent pas de se percher sur les arbres & sur les arbrisseaux le long de la côte. Je n'ay jamais ouï dire qu'on ait mangé de ces

oiseaux dont la chair est de très-mauvais goût.

Il y a des Pies de mer & des Mouettes en quantité sur la côte. Mouettes
& Pies, Ces Pies sont plus petites que les nôtres, mais c'est la même figure. Quand il nous arrivoit d'en tuer aussi-bien que des Mouettes, nous les enterriions avec leurs plumes & leurs entrailles pendant huit jours ; après quoi nous les plumions & les faisons rôtir. Nous en trouvions la chair plus tendre, & elle ne sentoit pas tant le poisson.

Il y a dans l'Isthme des Chauve-souris aussi grosses que des Pigeons. Chauve-souris, Leurs aîles sont larges & longues à proportion de leurs corps, & ont aux jointures des griffes fort aiguës. Elles fréquentent les vieilles maisons & les plantations desertes. Outre les Mouches & les Moucheron Insectes
volans. on

voit des Bourdons & des Mouches guêpes de plusieurs sortes, & particulièrement des Mouches qui brillent la nuit comme des vers luisans. Quand il y en a un grand nombre ensemble, on les prendroit pour des étincelles de feu.

Ils ont aussi dans l'Isthme des Abeilles, & par conséquent du miel & de la cire; mais il y a de deux especes d'Abeilles: les unes sont épaisses & courtes & d'une couleur tirant sur le rouge, & les autres sont noirâtres, longues & déliées. Elles font leur miel dans des trous d'arbres. Les Indiens y enfoncent leurs bras pour en prendre les gâteaux, & leurs bras quand ils les retirent sont tout couverts d'Abeilles; mais elles ne piquent point. Ce qui me feroit croire qu'elles n'ont point d'aiguillon. Néanmoins je ne les ay pas examinées avec assez d'atten-

Les
Abeilles

tion pour ofer l'assurer. Les Indiens mêlent le miel avec l'eau, & avalent cette mixtion fade. Pour la cire, je ne sçache pas qu'ils en fassent quelque usage. Ils ont dans leurs maisons un sorte de bois leger qui leur sert de chandelles & qui les éclaire.

Ils n'y manquent pas non plus de Fourmis. Elles ont des aîsles & volent près des côteaux. Elles sont grosses & longues. Elles piquent & sont fort incommodes, particulièrement lorsqu'elles sont entrées dans les maisons ; ce qu'elles font assez souvent. On n'oseroit se coucher pour se reposer sur la terre dans les endroits où il y en a ; & quand les Indiens attachent leurs Hamocks à des arbres auprès des montagnes à Fourmis, ces animaux volent aussi-tôt sur ces arbres & entrent dans les Hamocks.

DES POISSONS.

IL y a, comme je l'ay dit, sur la côte du Nord du Poisson en abondance : En voici les especes.

Le Tarpon.

Le Tarpon est un gros poisson ferme. On le coupe par tranches, de même que le Saumon & la Moruë. Il y en a qui pesent cinquante ou soixante livres. Dans le tems que nous croisions sur les côtes de Cartagene, on nous en servit un jour un à dîner. Quoique nous fussions dix à table, nous ne pûmes le manger tout entier, & nous tirâmes de sa graisse une bonne quantité d'huile. On trouve aussi du Sharks ou Goulou dans ces mers ; mais non pas si communément aux environs des Sambaloës que sur les côtes des Indes Occidentales.

On voit aussi un poisson assez

semblable au Sharks, mais beaucoup plus petit. Sa bouche est plus longue & plus étroite, & il est bien meilleur à manger. Nos matelots les appellent ordinairement Chiens de mer. Ils n'ont qu'une rangée de dents.

Le Cavally se trouve parmi les Sambaloës. C'est un poisson long & menu qui ressemble fort au Maquereau. Il est d'un goût excellent, ainsi qu'un autre poisson nommé Vieille-femme qui est d'une forme plate.

Les Paracoods sont des poissons ronds & de la grosseur d'un Brochet bien nourri ; mais ils sont d'ordinaire plus longs. Ils ont la chair très-bonne, principalement ceux de la mer du Nord. Mais il faut remarquer une chose assez singulière ; c'est qu'il y a quelques endroits dans cette même mer où vous ne sçauriez pêcher

de Paracoods qui ne soient empoisonnez , soit que cela vienne de la nourriture particuliere qu'ils ont là , ou d'une autre cause , il est certain que j'ai connu plusieurs personnes qui ont été tellement malades pour en avoir mangé , que les uns en sont morts , & que les cheveux & les ongles en sont tombez aux autres. Il est vrai que le Paracood porte avec lui son contrepoison. C'est l'épine de son dos. On la fait secher au soleil , on la reduit en poudre ; & s'il arrive qu'on se trouve mal après avoir mangé de ce poisson , il ne faut que prendre une pincée de cette poudre , dont on a soin de faire provision , & l'avaler dans quelque liqueur , on est guéri. J'en ay fait l'épreuve , & bien des gens m'ont assuré l'avoir fait aussi avec succès. Quelques-uns prétendent que pour distinguer

un

un Paracood empoisonné d'un autre qui ne l'est pas, il ne faut qu'examiner le foye & le goûter; s'il est doux, il n'y a rien à craindre; & s'il est amer, c'est une marque infailible, disent-ils, que le poisson est empoisonné.

Il est encore une autre sorte de poisson sur la côte de la mer du Nord, que nos matelots appellent Gar. Il a deux pieds de long, & on lui voit sur le museau un grand os qui a la longueur de la troisième partie de son corps. Ces poissons vont à fleur d'eau presque aussi vite que des Hirondelles, bondissant à tous momens; & comme l'os qu'ils ont au museau est si pointu & si dur, qu'ils en percent quelquefois des Canots, il est fort dangereux pour un homme qui nage, de se trouver à leur rencontre. Son dos paroît bleüâtre, & sa chair est très-bonne à manger. Il y a aussi des Soul-

Le Gar.

Soulpins.

pins qui ne sont pas moins excellens. C'est un poisson long d'un pied & environné de piquans.

Outre les poissons que je viens de nommer, il y en a plusieurs autres dans la mer du Nord ; comme les Sting-rays, des Parrot-fish, des Knooks, des Anguilles , & quelques autres encore que je n'ay jamais vûs ; car c'est une mer très-abondante en poisson. Il y a tout le long des Sambaloës des poissons à coquille. On y voit des Conchs en quantité. La coquille de ce poisson est fort grande , & torse en dedans comme celle du Limacon. Elle a l'ouverture plate & proportionnée à sa grosseur. En dedans elle a la couleur de la Nacre de Perle ; mais en dehors elle est raboteuse , & le poisson est si limoneux , qu'il faut bien le nettoyer avec du sable avant que de le faire rôtir. La chair en est fer-

Les
Conchs.

me & dure, & c'est pour cela qu'on le bat après qu'on l'a vuïdé ; mais elle est délicieuse. On trouve aussi parmi les rochers des Perinwincles tant qu'on en veut. C'est un petit poisson qui n'est pas mauvais ; nous le tirions hors de sa coquille avec un poinçon. Les Limpits s'attachent aussi aux rochers & sont beaucoup meilleurs que les Perinwincles.

Il n'y a ni Huîtres , ni Ecrevisses de mer sur la côte de l'Isthme. On voit seulement quelques Ecrevisses aussi grosses que celles de mer parmi les rochers de Sambaloës , mais il leur manque les deux grandes griffes. Elles sont en récompense aussi délicieuses que les Ecrevisses de mer sont mauvaises. Il y a aussi du poisson dans les rivières de l'Isthme ; je ne dirai pas de combien de sortes ; mais je sçai qu'il y en a d'une es-

Ecrevis-
ses.

pece semblable à nos Roches, noirâtre & pleine d'arrêtes, longue d'un pied, fort douce, ferme & de bon goût. J'ai vû aussi un autre poisson qui ressemble au Paracood, mais beaucoup plus petit. Et un autre encore de la taille de nos Brochets, qui a la tête d'un Lapin, les dents enfoncées, & les lèvres pleines de cartilages. La chair de ces deux derniers poissons est excellente.

Leur maniere de pêcher.

Ce qui a le plus attiré mon attention, c'est l'adresse des Indiens à la pesche. Ils ne peschent pas toujours de la même maniere, ils le font differemment suivant les endroits. Dans les embouchures des rivieres, sur les côtes de la mer, & dans les bayes sablonneuses où il n'y a point de rochers, ils se servent de filets semblables à nos tirasses, faits d'écorce de Maho ou de soye d'herbe,

qu'ils apportent dans leurs canots; mais dans les païs des montagnes, dans les courans rapides & dans les bancs où il y a des rochers, ils vont le long des bancs en montant la riviere ; ils regardent attentivement dans l'eau pour voir le poisson ; & quand ils en voyent quelqu'un à leur gré, ils se jettent dans l'eau & le poursuivent à la nage. Si le poisson effrayé se retire dans les trous des bancs, ce qu'il fait presque toujours ; ils y enfoncent leurs mains, les cherchent & les prennent comme nous faisons nos Chabots ou Ecrevisses dans nos rivieres. La nuit ils se servent de torches de bois leger, & avec cela ils font le même manège que le jour.

Lors qu'ils veulent aprêter leur poisson, ils en ôtent premierement les boyaux, après quoi ils le font

*leur
maniere
d'aprêter
le pois-
son.*

boüillir dans un pot de terre, ou

bien ils le font griller sur des charbons. Ils font leur sel de l'eau de la mer. Ils en mettent plusieurs pintes dans des pots de tere , les font boüillir & évaporer jusques à ce que le sel demeure au fond comme une croûte. Alors ils la prennent & s'en servent quand ils en ont besoin. Le sel étant assez long à faire de cette sorte , ils le ménagent , & en sont fort avares. Ils salent seulement le poisson qu'ils veulent garder ; mais pour celui qu'ils mangent frais , ils ne l'assaisonnent qu'avec du poivre , dont en récompense ils sont si prodigues, qu'ils en mettent toujors trop dans tout ce qu'ils mangent. Je parlerai ailleurs de leur maniere de faire la cuisine.

*Des Mœurs & des Coûtumes
des Indiens Habitans
de l'Isthme.*

LES Indiens Habitans de l'Isthme ne sont pas en fort grand nombre ; le côté de la mer du Nord , & particulièrement les bords des rivières sont plus peuplez que tout le reste. Les Indiens Sauvages de la côte du Sud habitent plus vers le Perou ; mais il y a des Indiens dispersez dans toutes les parties de l'Isthme.

La taille ordinaire des hommes est de cinq ou six pieds. Ils sont droits, bien membrus & très-bien faits. Ils ont les os fort gros, & la poitrine large. Je n'ai jamais vû parmi eux une personne bossuë ou difforme. Ils sont souples, vifs, & courent très-lege-

La taille
des hom-
mes &
des fem-
mes.

rement. Pour les femmes , elles sont petites & épaisses ; les jeunes sont grasses , mais bien faites , car leur embonpoint ne défait point leur taille. Elles ont l'œil vif , & le regard assez flateur. Les vieilles ont la gorge & le ventre pendans & ridez. Les hommes & les femmes en general ont le visage rond ; le nez court & écrasé ; les yeux gros & fort brillans , quoy qu'ils soient gris ; le front élevé ; les dents blanches & bien rangées , les levres fines ; la bouche pas trop fendüe , & le menton bien proportionné.

Les personnes de l'un & de l'autre sexe ont des cheveux noirs , très-forts , & si longs , qu'ils leur descendent ordinairement jusqu'au milieu du dos. Les femmes se les attachent avec un cordon sur la nuque du cou , & les hommes les laissent pendre de toute leur lon-

gueur. Les uns & les autres les demellent avec leurs doigts ou les paignent avec une sorte de paigne qu'ils font de bois de Macaw. Ce paigne est composé de plusieurs petits bâtons longs de cinq ou six pouces, & pointus des deux côtez comme les bâtons de nos Gantiers. Ils en lient dix ou douze ensemble par le milieu où ils sont plus épais, & les extrémités étant escartées, chaque côté leur sert de paigne. Ils sont fort longtemps à se paigner, tant ils y prennent de plaisir; mais ils s'arrachent la barbe, & tout autre poil, excepté celui des paupières & des sourcils. Ce sont les femmes qui font cette operation: elles se servent pour cela de deux petits bâtons entre lesquels elles prennent les cheveux, & puis elles les arrachent. Il y a des occasions où les hommes se font aussi couper les

cheveux ; c'est lors qu'ils ont fait quelque action qui leur paroît meriter une gloire immortelle : comme quand ils ont tué un Espagnol ou quelque autre ennemi. Ils ne se contentent pas même quelquefois de se faire couper les cheveux. Leur vanité n'est pas satisfaite d'une si belle marque d'honneur, ils se peignent tout le corps de noir ; de maniere qu'un homme ainsi barboüillé & sans cheveux est regardé parmi eux comme un Heros. Ils ne demeurent pourtant point en cet état toute leur vie ; car ils ne se barboüillent que depuis le jour qu'ils ont fait quelque bel exploit jusqu'à la premiere lune. Après cela ces grands hommes effacent eux-mêmes les glorieuses marques de leur victoire & laissent croître leurs cheveux.

Leur teint naturel est de la cou-

leur du cuivre ou d'une orange tannée, & leurs sourcils noirs comme du jayet. Ils ne les teignent point non plus que leurs cheveux, ils les frottent seulement avec de l'huile pour les rendre plus luisans; de même que les autres Indiens s'en oignent le corps pour rendre leur peau plus douce & plus unie, & pour l'empêcher de sécher.

Il y a dans l'Isthme un peuple d'une espece très-singuliere. Ce que j'en vais dire paroîtra sans doute fort étrange; mais tous les Armateurs qui ont été dans ce país peuvent le certifier. Ce sont des Indiens blancs. Leur nombre est petit en comparaison de celui des Indiens couleur de cuivre. Leur peau n'est pas d'un si beau blanc que celle des Anglois, c'est plutôt un blanc de lait; & ce qu'il y a de plus re-

Indiens
blancs.

marquable, c'est que leur corps est couvert d'un duvet de la même blancheur ; mais ce duvet est si fin, qu'on voit la peau au travers. Les hommes auroient la barbe blanche, s'ils la laissoient croître ; mais ils se l'arrachent. Pour le duvet, ils n'essayent point de se l'ôter. Ils ont les sourcils & les cheveux aussi blancs que la peau, & leurs cheveux longs d'environ six à huit pouces, paroissent frisez. Ils ne sont pas si gros que les autres Indiens. Et ce qui est encore fort extraordinaire, c'est que leurs sourcils se courbent en arc & forment un croissant qui a la pointe en bas. Je ne sçai si c'est à cause de cela qu'ils voyent si clair pendant la nuit quand il y a de la lune ; mais il est constant qu'ils ont alors la vue si bonne, qu'ils distinguent un objet de fort loin. Aussi les gens du pais les appellent-ils,

Yeux de lune. Ils ne voyent pas si bien durant le jour. Leurs yeux sont trop foibles pour pouvoir soutenir la lumiere, & l'eau qui en coule lors que le soleil paroît, les oblige à demeurer enfermez dans leurs maisons, d'où ils ne sortent pas, à moins que le jour ne devienne sombre. Ils ne sont pas si forts, ni si robustes que les autres, aussi ne s'addonnent-ils point à la chasse ni à aucun autre exercice violent & penible; mais quoy qu'ils soient pesans & paresseux pendant le jour, dès que la nuit approche, ils se montrent legers & dispos & vont courir dans les bois où ils sautent comme des Dains sauvages. Ils paroissent monstrueux aux Indiens couleur de cuivre, qui ne font pas tant d'état d'eux que de ceux qui ont leur teint; mais ils leur rendent le change, car chacun n'estime que

son espece. Ils ne laissent pas toutefois les uns & les autres d'avoir commerce ensemble, & quelquefois un de ces Indiens blancs sera fils d'un pere ou d'une mere couleur de cuivre. J'ay vû un enfant de cette sorte. On pourra peut-être soupçonner que c'étoit la production de quelque Européen ; mais outre qu'on voit peu d'Europeans en cet endroit & qu'ils frequentent peu les femmes lors qu'ils y sont, la blancheur de ce peuple est aussi differente de la leur que du teint des Indiens couleur de cuivre. J'ajouterais encore que lors qu'un Européen a connu une Indienne blanche, l'enfant qui en vient est toujours d'un brun tanné ; ce que sçavent bien tous ceux qui ont été dans les Indes Occidentales.

Les Indiens couleur de cuivre & les autres se peignent le corps &

peignent même auffi quelquefois leurs enfans dès qu'ils font nez ; ils deffinent fur toutes les parties & principalement fur le vifage, des figures d'oifeaux, d'hommes, d'arbres, ou de tout ce qui leur vient dans la fantafie. Mais ces figures ne font ni bien deffinées ni fort refsemblantes aux chofes qu'elles representent. Ce font les femmes qui font ces ouvrages, & l'on peut dire que fi elles ne peignent pas avec beaucoup d'habileté, ce n'eft pas leur faute ; car elles prennent un plaifir extrême à peindre & s'en acquitent le mieux qu'elles peuvent. Les couleurs dont elles fe fervent le plus fouvent font du rouge, du jaune & du bleu. Elles les delayent avec une forte d'huile qu'elles gardent dans des calebaffes exprés pour cet ufage, & les mettent fur la peau avec des pinceaux qui font

faits comme ceux de nos barboüilleurs de plancher. Cette peinture ne s'efface point durant quelques semaines, & on la rafraîchit dès qu'elle commence à se ternir. Ce fut de cette maniere que je fus peint quand j'accompagnai Lacentà dans cette chasse dont j'ai parlé.

Mais les plus belles figures qui sont faites par leurs plus habiles Peintres, se peignent autrement. Ils font d'abord sur la peau une ébauche de la figure qu'ils ont envie de faire avec le pinceau & la couleur, après quoi ils piquent tout autour avec une pointe d'épine, jusqu'à ce que le sang en coule. Ils frottent ensuite l'endroit avec les mains qu'ils ont trempées dans la couleur qu'ils veulent employer. Cette peinture est ineffaçable ; mais peu de gens se font peindre de cette sorte. Un
jour

jour un de mes compagnons qui avoit été peint ainfi par les Negres, me pria de lui ôter une figure qu'il avoit à la joue, j'eus beau lui emporter toute la peau qui la couvroit, je n'en pus venir à bout.

Lors que les hommes vont à la guerre ils se peignent le vifage entierement de rouge, les épaules & l'estomach de noir, & le refte du corps de jaune ou de quelqu'autre couleur. Ils fe lavent le foir dans la riviere avant que de s'aller coucher. Ils ne portent point d'habits ordinairement ; les femmes feulemment ont à la ceinture un morceau de toile ou une piece de drap attachée derrière avec du fil qui tombe jufqu'aux genoux, & quelquefois à la cheville du pied. Elles font de cotton cette maniere de juppe ; mais elles aimeront mieux quel-

que vieux morceau de drap contre lequel elles troqueront quelque autre chose avec les Indiens leurs voisins qui sont sous la domination des Espagnols. Celles qui sont assez heureuses pour avoir fait un pareil troc, en sont si fieres, que ce n'est pas sans raison que M. Dampier a rapporté comment nous gagnâmes un Indien farouche & de très-mauvaise humeur, en faisant present à sa femme d'une juppe de drap couleur de bleu celeste. Effectivement on ne peut faire plus de plaisir à ces Indiennes que de leur donner quelque morceau de drap.

Les hommes vont ordinairement tout nus ; ils ont seulement un petit vaisseau d'or ou d'argent, ou du moins une feuille de Platane faite en forme d'entonnoir qui leur couvre les parties honteuses. Cette espece d'enton-

noir est attaché à un cordon qu'ils se lient autour du corps ; mais ils laissent tout le derriere decouvert : à cela près ils sont très-modestes, & ils ont une attention toute particuliere à se cacher les uns aux autres ce que la bien-séance ne permet pas de montrer. Quoique ces Indiens aillent d'ordinaire tout nuds, comme je l'ai dit, ils ne laissent pas d'estimer les habits ; & si quelqu'un a une vieille chemise qui lui ait été donnée par un European, il la portera & paroîtra plus fier que de coûtume. Ils ont même de longs habillemens faits de coton, les uns blancs, & les autres d'un noir enfoncé. Rien ne ressemble mieux aux frocs que portent nos chartiers. Ces habits tombent sur leurs talons. Il y a une large frange tout autour & une petite aux manches qui sont

si courtes, qu'elles ne vont qu'à la moitié du bras ; mais elles sont larges & ouvertes. Ils ne mettent néanmoins ces habillemens que dans les grandes occasions, comme quand ils accompagnent leur Chef, soit à une Fête, soit à des nêces, ou bien quand ils assistent à quelque Conseil. Ils ne les mettent point chez eux, mais ils les font porter par leurs femmes dans des corbeilles jusqu'à l'endroit de leur Assemblée ou ils s'habillent & se parent le mieux qu'il leur est possible pour paroître propres & magnifiques. Dès qu'ils sont ainsi tous assemblez, ils se promènent gravement autour d'une plantation. J'ai vû une fois Lacenta se promener de la sorte à la tête de deux ou trois cens Indiens, & je remarquai qu'ils avoient des lances de la couleur de leur robe.

Pour leur visage, outre qu'ils

se le peignent de rouge lors qu'ils vont à la guerre, les hommes portent en tout tems une plaque d'or ou d'argent sur leurs bouches. Ces plaques sont d'une figure ovale, & descendent si bas, qu'elles couvrent la lèvre de dessous. Elles sont échancrées au-dessus, de maniere qu'elles forment un croissant dont les pointes vont aboutir au nez. Elles sont posées sur la bouche de sorte qu'elles branlent toujours. Elles ont au milieu l'épaisseur d'un Loüis d'or ; mais elles sont plus minces aux extrémités. Ces plaques leur servent les jours de Fêtes ou de Conseil ; mais celles qu'ils portent à la campagne ou à la chasse sont plus petites ; elles ne couvrent point leurs lèvres.

Au-lieu de cette plaque, les femmes portent un anneau qui leur pend de la même façon, &

dont le métal & la grandeur sont suivant le rang que leurs maris tiennent ; mais les plus grands de ces anneaux ne sont pas plus larges ni plus épais qu'une plume d'oye. Ils ne sont point ovales comme les plaques des hommes, ils sont ronds, & elles se les attachent sur le nez, qui ne pouvant en soutenir le poids, s'abaisse insensiblement : ce qui est cause que la plûpart des femmes & sur tout des vieilles, ont un nez qui leur descend sur la bouche.

Les hommes & les femmes, quand ils vont à quelque festin, portent leurs plaques & leurs anneaux, & les ôtent jusqu'à ce qu'ils ayent mangé. Ils les remettent aussi-tôt & s'entretiennent les uns avec les autres ; car ces machines ne les empêchent pas de parler, quoiqu'el-

les branlent sur leurs lèvres. J'ay encore observé une chose , c'est qu'ils se servent toujours de la main droite , & que je n'ai jamais vû de gauchers parmi eux.

Leur Chef & les plus considerables du païs portent à chaque oreille , les jours de ceremonie , un anneau attaché , & deux grandes plaques d'or , l'une sur l'estomac , & l'autre au dos. Ces plaques ont un pied & demi de long & la figure d'un cœur. Elles sont percées par le haut , & ils passent par le trou des fils qu'ils attachent aux anneaux qui sont aux oreilles. J'ai vû un jour de Conseil Lacenta porter autour de sa tête un Diadême fait d'une plaque d'or semblable à une bande large de huit ou neuf pouces , dentelée par le haut comme une scie , & d'un côté doublé de rezeaux de petites cannes. Tous ceux qui

l'accompagnoient portoient sur leurs têtes de pareilles bandes, mais elles ressembloient à une corbëille de cannes, elles étoient aussi dentelées, bien travaillées, peintes de rouge, & ornées tout autour de longues plumes de diverses couleurs; mais elles n'étoient pas couvertes d'une plaque d'or comme le Diadème de Lacenta, qui n'avoit pas de plumes.

Outre ces ornemens particuliers, il y en a de généraux qui sont communs aux hommes, aux femmes & aux enfans audeffus de sept ans. Ce sont des cordons, ou chaînes de dents, des coquilles & des chapelets qu'ils attachent à leur cou & qui leur descendent sur la poitrine. Les chaînes de dents sont très-bien faites, & les dents en sont si bien rangées, qu'elles paroissent une solide

l'ide masse d'os. Je ne sçai pourquoy on les appelle dents de tigres, car je n'ai point vû de ces animaux dans l'Isthme. Cependant quelques-uns de nos hommes qui l'avoient croisé, m'assurerent qu'ils y en avoient tué un. J'ai ouï dire aussi qu'il y en a d'une petite espece dans la Baye de Campeche.

Il n'y a que les plus considerables des Indiens qui portent de ces chaînes, le reste du peuple se contente de porter des cordons, des chapelets ou des coquilles, mais ils en auront quelquefois trois ou quatre cens autour du cou. Ils se les mettent ordinairement sans ordre les uns sur les autres, & les femmes en general ont les leurs pendus tous en un monceau. Lors qu'ils sont dans leurs maisons, ou qu'ils vont à la chasse ou à la guerre, ils ne portent point de chaînes ni de cordons;

ce n'est seulement que quand ils veulent paroître manifiques dans une Fête ou dans un jour de Conseil. Les femmes alors portent leurs babioles avec leurs habits au lieu de l'assemblée dans des paniers sur leurs épaules. Pour les enfans, ils n'ont que deux cordons ou chapelets ; mais les femmes, outre qu'elles en sont chargées, ont quelquefois autour de leurs bras des bracelets de la même matiere, & ce n'est pas une chose désagréable à voir : lors qu'elles sortent de leurs maisons avec tous leurs ajustemens.

Leurs maisons pour la pluspart sont écartées les unes des autres, particulièrement dans les nouvelles plantations, & sont toujours sur le côté d'une riviere. Il y en a pourtant dans quelques endroits plusieurs ensemble, & assez pour former de petites Villes, si

elles n'étoient pas situées confusément, mais elles sont dispersées dans la campagne sans être séparées par des ruës. Ils ont des plantations fort voisines, & réservent toujours une place pour bâtir un magasin commun. Ils ne changent jamais de maisons, à moins qu'ils n'apprennent que les Espagnols connoissent trop celles qu'ils habitent ; ou qu'il soit besoin de reparer leurs communes quand la terre est usée, car ils ne la travaillent jamais. Lors qu'ils bâtissent, ils ne jettent point de fondemens. Ils font seulement dans la terre des trous de deux ou trois pieds de distance dans lesquels ils enfoncent des pieux de sept à huit pieds de haut. Les murailles sont composées de bâtons enduits de terre, & les toits de ces bâtimens sont faits de petits chevrons bien rangez & cou-

verts de feüilles d'une espece de Palmier. Les maisons sont toutes irregulieres. Elles ont vingt ou vingt-cinq pieds de longueur, & sont larges à proportion. Il n'y a point de cheminée. On fait le feu au milieu du logis sur la terre, & la fumée sort par un trou qui est en haut. On ne voit point d'appartemens separez dans une maison, point d'escalier, point d'autres sieges que des billots de bois, & toute la famille couche dans le même endroit, chacun dans un Hamok qui est attaché au toit.

Plusieurs plantations voisines ont un Fort ou Magasin commun long de cent trente pieds pour le moins, & larges de vingt-cinq. Les murs ont dix pieds de haut, & le toit est couvert de feüilles de Palmier, ainsi que leurs maisons particulieres. Il n'y a pas non plus de chambres séparées

dans ce magasin , dont les extre-
mitez & les côtez sont pleins de
trous larges comme le poing. C'est
par - là qu'ils voyent approcher
l'ennemi , & qu'ils lui décochent
des flèches. Ils ne sçavent pas
se défendre autrement. Leurs
maisons , comme je l'ay déjà dit ,
sont toujours situées de niveau sur
le bord d'une riviere , ou sur le
penchant d'une montagne qu'ils
défrichent tout autour. Il y a de
chaque côté une barriere épaisse
d'un pied pour en défendre l'en-
trée à leurs ennemis : Mais com-
me les barrieres sont de bois , &
que ces forts ne sont couverts que
de chaume , les Espagnols les ont
bien-tôt mis en feu en tirant dans
les couvertures des flèches qui ont
de longs fers rouges. Il demeure
ordinairement dans le fort une
famille d'Indiens qui fait la sen-
tinelle , & qui a soin de le con-

server toujours propre , parce-
qu'il leur sert pour tenir leurs con-
seils ou leurs autres Assemblées
generales.

Ils sement ou plantent autour
de leurs maisons beaucoup de pla-
tanes ou de maiz. La premiere
chose qu'ils font quand ils vont
s'établir dans un endroit , c'est de
défricher grossierement une piece
de terre & d'abatre des arbres.
qu'ils laisseront souvent couchez
sur la place pendant deux ou trois
ans après quoi ils les brûlent. Ils
attendent que les racines soient
pourries sous la terre pour en ti-
rer les souches , n'ayant pas l'a-
dresse de les déraciner. Lors que
la terre est défrichée , ils y font
des trous avec leurs doigts & met-
tent dedans deux ou trois grains
de maiz , comme nous faisons les
fèves dans nos jardins. Ils sement
dans le mois d'Avril pour recueillir

lir dans le mois de Septembre. En Octobre ils arrachent les épis de maiz avec leurs mains. Ils font sécher ce bled , & le reduisent en poudre. Ils n'en font pas de pain ni de gâteaux , mais ils employent cette farine à plusieurs usages ; & entr'autres , ils la mêlent avec de l'eau dans une calabasse & avalent cette boisson qui ne doit pas être excellente. Aussi n'en boivent-ils guere lors qu'ils voyagent & qu'ils n'ont pas d'autres provisions. Ils appellent cette mixtion Chicka , qui ne signifie rien autre chose que maiz.

Ils font encore une autre boisson de ce bled qu'ils nomment Chicka co-pah. Co-pah en leur langage , veut dire, boire. Ils jettent environ vingt ou trente boisseaux de maiz moulu dans une auge où il y a de l'eau. Ils y laissent tremper le bled jusqu'à ce

qu'il soit bien imbibé & qu'il commence à devenir aigre. Alors ils ôtent l'eau jusqu'à la lie & la versent dans des vaisseaux. Ce breuvage a le goût de la petite bière aigre. C'est la meilleure boisson des Indiens, qui la trouvent délicieuse en comparaison du Mislaw ou de l'eau pure qu'ils boivent ordinairement.

Le Mislaw est une boisson faite de platanes meurs. Il y en a de deux sortes. L'une faite de platanes fraîchement cueillis, & l'autre de secs. On fait rôtir les premiers dans leurs gouffes qu'on ratisse & qu'on pele. Ils écrasent ensuite le fruit avec leurs mains en le mettant dans une gourde ; & lors qu'ils l'ont bien mêlé avec de l'eau , ils boivent cette liqueur. L'autre est faite de gâteaux de platanes secs : je dis de gâteaux, car les platanes quand

ils font meurs & frais cueillis ne se peuvent garder, & se corrompent si on les laisse dans leurs gouffes. C'est pourquoi ils font secher à petit feu une masse de platanes meurs sur une machine de bois faite comme nos grils, & ils en font des gâteaux qu'ils gardent pour s'en servir dans le besoin. Ils en rompent un morceau, le mâchent & en font du Mislaw en le mêlant avec de l'eau. Ils portent de ces gâteaux avec eux lors qu'ils voyagent principalement dans des endroits où ils n'esperent point trouver des Platanes meurs à cueillir, & ils en mangent au-lieu de pain avec de la viande, après les avoir fait bouillir auparavant. Ils mangent aussi quelquefois de cette sorte leurs yams & leurs potates, mais ils les font rôtir le plus souvent de même que la racine de Cassa-

va. Il y a toujours bonne provision de ces choses dans les Plantations & sur tout dans les vieilles. Je n'y ay jamais vû d'herbes. Ils n'en mangent d'aucune sorte ; mais ils prodiguent le poivre dans tous leurs ragoûts ; ils en font toujours bien fournis aussi-bien que de Pommes de pin.

Ce sont les hommes qui nettoient les Plantations & les mettent en ordre , & qui abatent les arbres ; voila toute leur occupation. Les femmes ont plus de peine. Elles bêchent la terre, plantent le maiz , le nettoient , préparent les yams , & sont chargées de tout l'embaras du menage. Elle font la cuisine , la lessive & tous les ouvrages les plus serviles. Elles portent les ustanciles & les vivres de la famille dans les voyages , & lors qu'on est arrivé dans l'endroit où l'on

doit loger, elles aprêtent le souper, pendant que le mari attache les Hamocks, car chacun couche dans le sien. Mais quoyque les femmes fassent les plus viles fonctions du logis, elles n'en sont pas pour cela méprisées de leurs maris, qui bien loin de les traiter comme des esclaves, les aiment & les considerent fort. Je n'ai jamais vû aucun Indien battre sa femme ny même lui dire aucune parole dure, quoyqu'ils soient querelleurs quand ils sont yvres. Leurs femmes de leur côté les servent de si bon cœur, qu'il semble que ce soit plutôt par inclination que par nécessité. Elles sont en general d'un très-bon naturel. Elles ont de l'honnêteté les unes pour les autres, & sont toujours prêtes à rendre service à tout le monde, & particulièrement aux étrangers.

Lors qu'une femme est accouchée, une de ses amies ou de ses voisines la prend aussi-tôt sur son dos & l'enfant entre ses bras, & va les laver tous deux dans la riviere. L'enfant durant le premier mois est enveloppé dans une écorce d'arbre de Macaw fendu, qui lui sert de linge. Quand il faut le nettoyer, la mere ôte l'écorce & le lave avec de l'eau froide. Après cela elle l'emmailote de nouveau, lui donne à têter, & le couche dans un petit hammock fait exprès.

On apprend aux garçons sur toutes choses à tirer de l'arc & à jeter la lance, & ils sont si adroits dans ces deux exercices, que cela n'est pas concevable. J'ai vû un garçon de huit ans planter une canne dans la terre, s'en éloigner de vingt pas, & la fendre d'un coup de flèche. Dès qu'ils ont

dix ou douze ans & qu'ils sont assez forts pour porter leurs provisions , ils accompagnent leurs peres à la chasse & vont voyager avec eux , mais les filles demeurent aux logis avec les vieilles femmes.

Les peres & meres sont idolâtres de leurs enfans. Ils leur sont rarement severes. Au-contraire ils leur laissent la liberté de faire tout ce qu'ils veulent. Le divertissement le plus ordinaire des petits garçons & des petites filles, est de nager dans les rivières & de prendre du poisson. Ils vont tout nus les uns & les autres jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans. Alors les filles mettent leur morceau de toille & les garçons leur entonnoir.

Les filles sont élevées dans les emplois domestiques. Elles aident à leurs meres à apprêter les

viandes, travaillent avec elles, tirent des cordons d'écorce de Maho, abbatent de la soye que l'on fait d'herbe, épluchent le cotton & le filent pour leurs meres qui en font de la toile. Les femmes lors qu'elles veulent tresser, font un rouleau de bois de trois pieds de long qui tourne entre deux poteaux. Autour du rouleau sont les cordons de cotton de la grandeur de la toile qu'elles ont envie de faire, car elles ne tressent jamais dans le dessein de la couper. Elles tordent le cotton filé autour d'une petite piece de bois de Macaw qui est entaillé de chaque côté; & prenant d'une main tous les autres fils de la trame, elles travaillent de l'autre; & afin que les fils soient serrez elles frappent le métier à chaque tour avec une longue piece de bois mince & faite en rouleau

qui croife entre les filets de la trame. Les filles treffent auffi le fil de cotton pour faire des franges, préparent les cannes ou les roseaux pour faire des paniers, mais elles en demeurent là. Ce font les hommes qui font les paniers. Ils teignent premièrement les matieres en diverses couleurs, les mêlent & les treffent fort proprement. Ils en font des coupes si bien travaillées & si fermes qu'elles peuvent tenir toutes sortes de liqueurs, sans qu'elles soient enduites de laque ni de vernis. Ils boivent dans ces coupes comme dans leurs calebasses. Enfin ils font des paniers de toute sorte de grandeur, si forts & si fermes, qu'on ne fçauroit les écraser.

Dès que les filles font nubiles leurs parens les tiennent enfermées & personne ne les voit en face. Elles ont une piece de

cotton en forme de voile sur leur village , qu'elles mettent même devant leurs peres. Elles sont si simples & si innocentes , qu'elles badinent assez vivement avec les hommes sans penser à aucun mal.

Les Indiens ont plusieurs femmes. Lacenta en avoit sept ; & quand il alloit à la guerre ou qu'il voyageoit , il prenoit si bien ses mesures , qu'il trouvoit une de ses femmes dans tous les endroits où il devoit coucher. Mais si la polygamie est permise en ce pais-là , l'adultere y est puni. On fait mourir les deux coupables. Neanmoins si la femme confesse le fait à son mari , & qu'elle jure qu'elle a esté forcée , on lui pardonne ; mais si elle nie son crime , & qu'on le prouve , on la brûle toute vive. Ils ont encore d'autres loix severes. Un voleur , par exemple , est condamné sans misericorde ; & si

un homme débauche une fille, ils lui enfoncent dans le trou de la verge un petit bâton plein d'épines qu'ils tournent & retournent dix ou douze fois. Ce n'est pas seulement un tourment horrible, mais la personne en meurt ordinairement. On lui laisse toutefois la liberté de se guerir s'il lui est possible. Comme le supplice est très-cruel, ils ne le font pas souffrir à un homme que son crime ne soit bien averé.

Quand ils se marient ils observent une coûtume assez extraordinaire. Le pere, ou à son défaut le plus proche parent de la mariée la tient enfermée dans son appartement pendant les sept premieres nuits, soit pour lui marquer le regret qu'il a de la quitter, soit pour une autre raison que je ne sçai pas. Après ce tems-là on la livre à son mari. Lors qu'un pere marie sa

Q

filles , il invite tous les Indiens de vingt mille à la ronde à une grande Fête qu'il leur prépare. Les hommes qui viennent aux nôces apportent des haches pour travailler , & les femmes chacune environ un demi boisseau de maiz ; les garçons apportent des fruits & des racines , & les filles du gibier & des œufs ; car personne n'oseroit venir sans apporter quelque chose. Ils mettent tous leurs presents à la porte de la maison nuptiale & s'en écartent jusqu'à ce que tous les conviez soient arrivez. Alors les hommes entrent les premiers dans la maison. Le Marié leur presente à chacun une calebasse d'une boisson forte & les conduit l'un après l'autre dans une grande sale sur le derriere. Les femmes viennent immédiatement après ; elles reçoivent aussi une calebasse de liqueur , & vont

se placer parmi les hommes. Les garçons se presentent ensuite à la porte ; on les fait boire comme les autres, & après que les filles ont été reçûes de la même maniere, & que tout le monde est dans la sale, on y voit entrer les jeunes mariez conduits par leurs peres. Celui du garçon fait un assez long discours à la compagnie, & dès qu'il a cessé de parler, il commence à danser en faisant mille contorsions, & cela dure jusqu'à ce qu'il soit tout en sueur & hors d'haleine. Alors il se met à genoux & presente son fils à la Mariée de qui le pere est aussi à genoux tenant sa fille par la main. Celui-ci se leve & danse comme l'autre jusqu'à ce qu'il soit hors de lui, & cette danse achevée, les nouveaux mariez se prennent par la main, & puis l'Epoux rend la Mariée à son pere. Aussi-tôt tous

les hommes avec leurs haches courent en sautant dans un petit bois qui a été marqué pour la plantation des jeunes Epoux, & commencent à travailler. Ils abbaient les arbres & défrichent la terre le plus promptement qu'il leur est possible. Ils continuent pendant sept jours à travailler avec une vigueur extrême, & dans la terre qu'ils défrichent les femmes & les enfans plantent du maiz ou d'autres choses convenables à la saison. Ils bâtissent aussi une maison pour servir de demeure aux Mariez, qui n'y sont pas plutôt établis, que toute la compagnie pour se divertir se met à faire du Chika-copah. Ils en font beaucoup, & ils en boivent sans moderation ; mais avant qu'ils soient échauffez, le Marié prend fort judicieusement leurs haches & toutes leurs autres armes offensives,

& les pend au plus haut chevron de la maison ; car ils sont , ainsi que je l'ay déjà dit , fort querelleurs quand ils sont yvres. Ils boivent tant qu'ils ont de quoi boire, & ils en ont ordinairement pour trois ou quatre jours. Après cela ils s'en retournent dans leurs maisons.

Ils se regalent aussi dans d'autres occasions , comme lorsqu'ils ont tenu quelque grand conseil ; quelquefois même ils s'assembleront exprès pour se réjouir. Ils parlent peu durant le repas. Ils boivent souvent les uns aux autres & se présentent la coupe après qu'ils ont bu. Mais il est à remarquer qu'ils ne boivent jamais à leurs femmes qui se tiennent toujours debout & les servent pendant qu'ils mangent. Elles prennent la coupe des mains de celui qui vient de boire pour la rin-

cer & la donner aussi-tôt à celui à qui on a bû. Les femmes donc fervent leurs maris dans toutes les Fêtes & dans leurs maisons , & mangent ensuite en particulier , ou bien avec les autres femmes.

Les hommes , lors qu'ils sont au logis , ne sont pas fort laborieux ; néanmoins pour éviter l'oisiveté, ils s'occuperont à faire des coupes , des panners , des flèches ou des lances. Ils font aussi quelquefois une espee de flûte de bambos creux , dont ils jouient d'ordinaire ; mais le son de ces flûtes n'est pas fort agreable , & quand ils sont plusieurs ensemble qui en jouient , cela fait un fort mauvais concert. Cependant comme ils aiment fort le bruit, & que ces instrumens en font beaucoup , ils y trouvent leur compte. Ils dansent aussi assez souvent au son de ces flûtes. Vous les voyez

trente ou quarante qui dansent en rond, étendant les mains & les mettant sur leurs épaules, & se tournant de tous côtez avec une furieuse agitation. Lors qu'ils ont dansé quelque temps en rond, un des danseurs se détachera des autres pour faire des sauts perilleux & des tours d'adresse avec autant d'activité que nos danseurs de corde, mais avec moins d'art. D'abord qu'il sera fatigué d'avoir dansé, deux ou trois autres danseurs quitteront aussi le rond & se jetteront dans la rivière pour s'y baigner. Cependant la danse en rond, pour peu que l'assemblée soit nombreuse, durera tout un jour.

Le plus grand divertissement, est la chasse. Ils aiment tant à tirer, que les hommes & les garçons ne sçauroient voir voler aucun oiseau, qu'ils n'y tirent, ce

qu'ils font avec tant d'adresse, qu'ils n'en manquent presque point.

J'ay oublié de dire que les femmes dansent & se divertissent en particulier, car elles ne dansent point avec les hommes; mais elles ne se réjoüissent qu'après avoir couché leurs maris, dont elles prennent un très-grand soin quand ils ont bû. Si-tôt qu'une femme s'apperçoit que son mari est dans un état à ne pouvoir se soutenir, elle le porte dans son hammock à l'aide de deux ou trois autres femmes. Elles jettent de l'eau sur son corps pour le rafraîchir, & ne le quittent point qu'il ne soit bien endormi. Alors elles vont se réjoüir ensemble, & boire jusqu'à ce qu'elles soient yvres.

Les hommes ne s'écartent jamais de leurs maisons sans être armez de leur arc, d'une lance,

ou

ou d'une hache. Ils vont chasser toutes les fois qu'ils veulent renouveler leur provision de chair. Ils ont souvent des chasses solennelles où ils vont en grand nombre, & ils tiennent rarement conseil sans faire une partie de chasse dont ils fixent le jour. Ces parties durent deux, trois, huit, vingt jours, suivant la quantité de gibier qui se rencontre. Les femmes en font presque toujours, & lors que j'allois à la chasse ils me donnoient une femme pour me servir & porter mon panier de provisions.

Les femmes portent dans leurs paniers des platanes, Bonanos, yams, potates, & des racines de cassara bien rôties ; mais dans les bois parmi les plantations ruinées, elles trouvent souvent des platanes verts qu'elles apprêtent sur le champ avec les racines. Elles por-

tent aussi de la farine de maiz & des platanes meurs crus pour en faire du Mislaw, avec une calebasse. Les hommes portent des arbalètes & des flèches, des lances & des haches. Ils vont tous pieds nuds, & par conséquent ils sont souvent égratignés dans les bois, mais ils s'en soucient peu. Ils chassent le Pecary, le warrée, le Chicali Chicali, le Corrosou & toute sorte d'autres bêtes ou oiseaux qu'ils rencontrent, à la réserve des Singes & des Dains. Ils mangent tout ce qui se peut corrompre & emportent ce qui peut se conserver. Ils logent toutes les nuits dans l'endroit où ils se trouvent au coucher du soleil, pourvu que ce soit près d'un ruisseau, ou d'une rivière, ou sur le penchant d'une montagne. Ils pendent leurs hammocks entre deux arbres, se couvrent de feuilles de platane

pour se mettre à l'abri du vent & de la pluye, & font un feu qui dure toute la nuit. Ils ne commencent jamais leur chasse que le soleil ne soit levé, & dès qu'il est couché ils la finissent. J'ay remarqué une chose assez singuliere dans leurs Chiens. Quand ces animaux ont lassé un Pecary & qu'ils l'ont fait entrer dans une baye, ils l'entourent; & n'osant se jetter sur lui, ils le mordent par derriere. Ils le tiennent enfermé au milieu d'eux jusqu'à ce que leurs Maîtres soient arrivez, & qu'ils les voyent prêts à tirer sur la bête. Alors ils se retirent tous pour éviter les flèches. Aussi-tôt qu'un Indien a debandé son arbaleste & blessé un Pecary, il court à lui pour l'achever à coups de lances. Dès qu'il l'a tué il l'éventre, jette ses entrailles, lui coupe le nombril, lui croise les jambes entre lesquel-

les il passe un bâton qu'il met sur ses épaules, & le porte ainsi au rendez - vous où il a ordonné à sa femme de se trouver. Quand ils ont pris une bête ou un oiseau tout vif, ils le percent à coups de flèches, ou avec la pointe de leurs lances pour en tirer tout le sang, après quoi ils le mettent en quartiers. Premièrement ils lui coupent la tête. Si c'est un Pecary, ils l'échaudent avec de l'eau bouillante; & si c'est un warrée ils l'écorchent. S'ils ont envie d'en conserver la chair, ils font un gril de bâtons croisez l'un sur l'autre, ils mettent la viande dessus, & dessous il y a un fort petit feu qu'ils entretiennent pendant trois ou quatre jours, & qui desseche insensiblement la chair & la rend comme notre bœuf fumé. Cette venaison se garde longtemps; & quand il n'y en a plus,

ils retournent à la chaffe.

Ils coupent des tranches de cette viande feche, qu'ils mettent dans un petit pot de terre avec des racines de platanes verds, des bananos, ou d'autres choses semblables & quantité de poivre. Ils font cuire le tout ensemble à petit feu fans jamais le faire boüillir, le pot demeurant couvert pendant fept ou huit heures fur la cendre chaude. Ils ne mangent de la viande qu'une fois le jour, c'est-à-dire, à midi ; mais pour des bonanos & des platanes, ils en mangent à toutes les heures de la journée. Ils font cuire cette chair dans une calebaffe qu'ils posent fur un gros billot de bois qui leur sert de table, & ils s'asseyent tout autour fur de petits billots, comme fur des selles. Mais le jour d'un conseil ou d'une grande Fête, quand il y a beaucoup de monde,

ils font un gril de douze & quelquefois de vingt pieds de long & large à proportion ; ils étendent dessus de grandes feüilles de platanes pour servir de nappe, & chacun a près de lui par terre à sa main droite une calebasse pleine d'eau. Ils avancent le pouce & l'index de la main droite , les portent au plat , & à chaque morceau qu'ils mangent , ils trempent ces deux doigts dans la calebasse d'eau , soit par propreté, soit pour une autre raison. Ils ne mangent pas de pain avec leur viande ; mais quand ils ont une masse de sel, ce que leur paresse rend assez rare , ils en frottent leur langue de tems en tems pour donner plus de goût à leurs morceaux.

Le soleil sert de guide aux Indiens lors qu'ils voyagent. Il les conduit vers l'endroit où ils veulent aller. Mais si par hazard ils

perdent leur route & se trouvent desorientez , ils ont recours aux arbres , ils en observent l'écorce , & du côté qu'elle est plus épaisse , c'est le Midi. Ils vont ordinairement par les bois , les marecages & les rivières , & rarement par des chemins battus. Les hommes , les femmes & les enfans traversent les rivières à la nage , sans avoir besoin d'abattre les arbres pour les passer ; mais ils se servent de canots ou de radeaux pour les descendre.

Lors que quelqu'un leur demande le chemin , ce qui nous est arrivé plusieurs fois en passant & repassant l'Isthme , leur manière de l'enseigner est assez extraordinaire. Dès que vous leur avez dit l'endroit où vous souhaitez d'aller , ils vous tournent de ce côté-là ; & pour sçavoir quand vous y arriverez , ils marquent à quelque

partie de l'arc que le soleil décrit dans leur Hemisphere, selon qu'il est haut ou bas, soit à l'Orient, soit à l'Occident du Meridien, ils vous diront non seulement le jour que vous pourrez être où vous voulez vous rendre, mais même si ce sera le matin ou l'après-dînée du jour qu'ils vous marquent.

Ils ne distinguent les semaines, les jours, ni les heures que par des signes, & ils se font fort bien entendre des Europeans mêmes qui ne sçavent pas leur langage. Ils ne comptent pas non plus le tems passé autrement que par les lunes : Car je me souviens que m'entretenant avec Lacenta des ravages faits au Midi par les Espagnols ; il y a tant de lunes, me dit-il, que cela est arrivé.

Ils comptent par un, par dix, & par vingt jusqu'à cent ; je ne

les ay jamais entendu compter au-delà. Pour exprimer les nombres, ils tiennent une poignée de leurs cheveux de la main gauche, & la separent avec les doigts de la droite ; & lors qu'ils veulent faire entendre que des choses sont innombrables , ils prennent tous leurs cheveux & les remuent.

Quand nous allâmes dans les mers du Sud sous le Capitaine Scharp , nous étions trois cens trente-six sans compter plusieurs Indiens de l'Isthme qui nous accompagnoient ; ils voulurent sçavoir combien nous étions ; & pour cet effet un de ces Indiens s'assit sur notre passage tenant deux poignées de grains de maiz , dont il mettoit un dans son panier à chaque homme qui passoit devant lui. Il en avoit déjà compté un grand nombre , lors qu'une personne de notre compagnie venant à passer

tout près de lui , affecta de renverser son panier & fit tomber son bled. L'Indien parut fâché qu'on eût broüillé son calcul ; néanmoins un de ses camarades s'écartant un peu d'un chemin étroit par lequel il nous falloit passer l'un après l'autre , nous compta tous avec des grains de maiz , & crut avoir fait des merveilles ; mais quand les autres Indiens lui demanderent combien nous étions, il ne put le leur dire ; car quelques jours après, comme nous arrivions chez les Indiens du Midi, vingt ou trente des plus venerables se mirent à nous compter, & notre nombre sans doute excédant leur Aritmetique , ils ne purent en venir à bout. Ils se mirent à disputer les uns contre les autres avec beaucoup de chaleur , jusqu'à ce qu'un d'entr'eux voulant finir la dispute , prit en une

poignée tous ses cheveux & les remua devant la compagnie, pour leur faire entendre qu'il étoit impossible de nous compter. Ce qui les mit tous d'accord.

Ils nomment ainsi les nombres, un, deux, trois, &c.

1. Conjugo.	Conjugo.
2. Poquah.	Poquah.
3. Pauquah.	Pauquah.
4. Pakequah.	Pakequah.
5. Eterrah.	Eterrah.
6. Indricah.	Indricach.
7. Coogolah.	Coogolah.
8. Paukopah.	Paukopah.
9. . . .	
10. Anivego	Anivego.
11. Anivego	Conjugo.
12. Anivego .	Poquah.
13. Anivego	Pauquah.
20. Toola	Boquah, &c.
40. Toola	Guannah.

Et ainsi du reste.

Au dessous de dix ils comptent en nommant une fois seulement le nombre particulier ; mais quand ils disent : Anivego , ou dix , ils frappent des mains une fois ; & pour exprimer douze , treize , &c. jusqu'à vingt , ils disent , Anivego Conjugo , Anivego Poquah , Anivego Pauquah , &c. Lors qu'ils veulent exprimer vingt , ils battent deux fois des mains , en disant : Toola Boquah . Et pour dire vingt-un : Toola Boquah Conjugo . Pour exprimer trente , ils diront en battant trois fois des mains : Toola Boquah anivego ; c'est-à-dire , à la lettre , vingt & dix ; ils continuent de cette manière jusqu'à cent , battant des mains autant de fois qu'il y a de dizaines.

Dans le tems que j'étois parmi les Indiens de Darien , j'avois peu de peine à les entendre , parce

que je ſçavois affez la Langue du haut-païs. Il y a quelque rapport entre ces deux langages, non dans la ſignification des termes, mais dans la prononciation. J'appriſ donc beaucoup de mots de celui des Dariens; j'en ay depuis oublié la plus grande partie; j'en veux dire quelques-uns, le Lecteur ne ſera peut-être pas fâché de les lire.

<i>Tautah.</i>	Pere.
<i>Naunah.</i>	Mere.
<i>Poonah.</i>	Femme.
<i>Roopah.</i>	Frere.
<i>Bidama Soquah</i>	Comment vous
<i>Roopoh?</i>	portez-vous?
<i>Neenah.</i>	Une fille.
<i>Née.</i>	La lune.
<i>Chaunah.</i>	Aller.
<i>Chaunah Wee-</i>	Dépêchez-vous,
<i>macah.</i>	courez.
<i>Shennorung.</i>	Gros, une gran-
	de choſe.

<i>Eechah.</i>	Laid.
<i>Pacecha.</i>	Laid.
<i>Eechah maloo- quah.</i>	Une expression fort mauvaise.
<i>Cotchah.</i>	Dormir.
<i>Caupah.</i>	Un hammock.
<i>Estchah Cau - pah ?</i>	Voulez - vous aller dormir dans le ham- mock ?
<i>Pa poonah eetah caupah ?</i>	Femme, avez - vous apprêté le hammock ?
<i>Doolah.</i>	De l'eau.
<i>Doolah Copah ?</i>	Voulez - vous boire de l'eau ?
<i>Chicha Copah.</i>	Boisson de maiz.
<i>Mamaubah.</i>	Fine, ou belle.
<i>Cah.</i>	Poivre.
<i>Aupah eenah ?</i>	Comment ap- pellez - vous ceci ?

Après avoir parlé de l'Isthme

& de toutes les choses que j'y ay remarquées en le traversant, je vais reprendre la suite de mon voyage dans la mer du Sud de Realeja sur la côte du Mexique, où M. Dampier & moi nous nous séparâmes pour la seconde fois dans cette mer. Il accompagna le Capitaine Sevan qui commandoit le Vaisseau le signe qui faisoit voile vers l'Ouest, & je restai sur le bord du Vaisseau nommé le Plaisir du garçon commandé par le Capitaine Davis qui s'en alloit vers le Sud. Ainsi nous les laissâmes au port de Realeja, d'où nous sortîmes le 27. Aoust 1685. avec trois autres Vaisseaux de notre compagnie ; mais nous ne fûmes pas plutôt en mer que la fièvre pourprée se mit dans nos quatre Vaisseaux ; ce qui nous obligea d'entrer promptement dans le golfe d'Amapalla. Nous

nous arrê tâmes plusieurs semaines dans une petite Isle où nous descendîmes. Nous y fîmes des baraqués pour nos malades qui étoient au nombre de cent trente. Il en mourut plusieurs. Pour moi , quoyqu'obligé par mon ministère de leur donner mes soins & d'être avec eux à tous momens , j'eus le bonheur d'échapper à la contagion. Comme je n'ai pas fait un Journal de ce voyage , je ne rendrai pas compte de tout ce que nous faisons chaque jour. Je ne parlerai seulement que de ce qui peut instruire ou divertir mes Lecteurs.

Je dirai donc que pendant notre séjour dans l'Isle les provisions venant à nous manquer , nous allâmes en terre ferme vers le côté du Sud de la baye où nous mîmes pied à terre. Nous marchâmes jusqu'à une riviere
chaude

chaude qu'il nous fallut passer dans un Savanah. Elle sort de deffous une petite montagne qui n'est pourtant pas un volcan, quoyqu'il y en ait plusieurs sur cette côte. J'eus la curiosité de suivre cette riviere en montant pendant toute une journée. L'eau en étoit claire & profonde. Les exhalaisons qui sortoient de deffous la montagne étoient semblables à la fumée d'un pot qui bout, & mes cheveux en étoient moüillez. La riviere continua à fumer fort loin de la montagne, & quelques personnes de notre équipage, qui avoient la gratelle, s'y étant baignez en furent gueris, ce que nous attribuâmes à la qualité sulphureuse de cette eau. Il y a dans cet endroit une infinité de Loups. Ce sont les plus hardis que j'aye jamais vûs. Ils s'approchoient de nous de si près, qu'ils

S

nous arrachotent la viande des mains. Ce qu'ils faisoient impu-
nément ; car quoyque nous eus-
sions des armes à feu, nous n'o-
sions tirer dessus de peur que le
bruit des coups n'en fît venir d'au-
tres à leurs secours. Outre que
nous étions là en fort petit nom-
bre.

Nos malades étant guéris , nous
poursuivâmes notre route vers le
Sud , & nous arrivâmes à l'Isle de
Cocos au 5. degré 15. minutes de
latitude du Nord. On l'appelle
ainsi à cause de la quantité de
noix de Cocos qu'elle produit.
Cette Isle est petite , mais fort
agréable. Il y a au milieu une mon-
tagne escarpée , mais très-haute
& environnée d'une plaine toute
remplie d'arbres de Cocos. Ils y
croissent parfaitement bien , par-
ce que le terrain est riche & fer-
tile. On en voit aussi sur le pen-

chant des montagnes quelques-uns difperfez en petits bofquets ; mais ce qui contribuë le plus à l'agrément de cette Ifle, c'eft une très-grande quantité d'eaux fort claires & fort douces , qui defcendant par plufieurs endroits du fommec de la montagne fe réuniffent en un profond & large baffin de figure ronde qui eft dans le roc. Cette eau n'ayant point de canal pour fortir du baffin , fe répand au dehors & forme des cascades qui fe précipitent & tombent dans la plaine. Ce qui joint à la beauté des veuës , à la quantité d'arbres de Cocos , & à la fraîcheur de l'eau qui tempere l'air de ce climat chaud, rend le féjour de cette Ifle le plus agreable du monde.

Tout notre équipage en étoit charmé. Nous y remplîmes tous nos tonneaux de cette belle eau douce qui rejaillit dans la plaine ;

& comme nos Vaisseaux étoient justement à leurs embouchures dans la mer où il y a une bonne rade, c'étoit l'endroit le plus commode que j'aye jamais vû pour faire de l'eau.

Nous y mangions des noix de Cocos tout notre saoul, & nous en bûvions le lait avec plaisir. Mais un jour quelques-uns de nos gens ayant envie de se réjoüir, abbattirent une grande quantité d'arbres de Cocos. Ils en cueillirent le fruit & en tirèrent plus de quatre - vingt pintes de lait. Puis s'étant assis sur la terre, ils burent une si grande quantité de cette liqueur, qu'ils en furent fort incommodés. Ce n'est pas qu'elle enyvre ; bien loin de leur monter à la tête & de les échauffer, elle leur glaça & engourdit les nerfs, de maniere qu'ils ne pouvoient marcher, ni même se tenir debout.

Il fallut que ceux qui n'avoient point été de la Fête les portassent à bord où cet engourdissement leur dura quatre ou cinq jours.

De là nous continuâmes d'aller au Sud , & nous arrivâmes à une des Isles de Gallopago qui est située justement sous la ligne. Nous y descendîmes , & nous y trouvâmes une quantité prodigieuse de Tortuës de terre , de celles que nous appellons Heccatées. Il n'y a de l'eau douce en cette Isle que dans un seul endroit où ces animaux vont boire. Là nous carenâmes nos Vaisseaux. Pendant les premiers jours , nous y vîmes une infinité de Tourterelles & d'autres oiseaux qui s'y assembloient pour boire ; & ils étoient si familiers avec nous , qu'ils venoient se reposer sur nos têtes & sur nos bras. De sorte que sans nous tourmenter à les aller

chercher, nous les prenions sans peine & les faisions rôtir. Mais bien-tôt ces animaux s'appercevant que nous abusions de leur familiarité, cessèrent de s'approcher de nous, & devinrent si sauvages, qu'avec nos armes à feu même nous n'en pouvions tirer aucun.

On voit dans cette Isle beaucoup de Guanoses, & il y croît une sorte d'arbres qui a une odeur très-agreable, & qui ressemble un peu à nos Poiriers; il est pourtant plus gros & rempli d'une gomme très-douce. Nous reprîmes aux Gallopagos cinq cens ballots de farine que nous y avions autrefois laissez sur les rochers; mais comme les sacs étoient exposez à l'air, nous trouvâmes que les Tourterelles & les autres oiseaux avoient mangé une partie de ce qu'il y avoit dedans.

Après avoir quitté les Gallopagos nous allâmes croiser les côtes du Perou & des Isles d'alentour. Je ne fatiguerai point mes Lecteurs des particularitez de ce voyage. Je dirai seulement que nous assiegeâmes Gaura, Guacha, & Pisca que nous prîmes, quoique nous n'eussions alors avec notre Vaisseau que celui du Capitaine Knight ; car les deux autres qui étoient partis avec nous d'Amapalla nous avoient quittez à l'Isle de Cocos. C'étoit dans le mois de Juillet 1686.

Le Capitaine Knight nous accompagna presque tout le reste de cette année. Nous descendîmes ensemble dans l'Isle de Gorgonia pour y blanchir notre linge. Il y a des Singes qui ne vivent que d'huîtres. Ils les peschent dans les basses eaux ; & pour en tirer le poisson, ils mettent l'écaille sur

une pierre & la battent avec une autre pierre jusqu'à ce qu'ils l'ayent cassée. Nous allâmes aussi mouïller à la Nasca qui est un petit Port à 15. degrez de latitude au Sud. Cette Îsle & plusieurs endroits de cette côte produisent d'excellent vin comme Pisca, & fort abondamment. Ce vin a le goût à peu près du vin de Maderere ; on l'apporte du país d'alentour dans ce Port pour être transporté à Lima, à Panama, & dans d'autres Villes. On le gardera quelquefois plusieurs années à Nasca dans des tonneaux de 16. pintes chacun. Mais ces tonneaux ne sont point fermez comme les nôtres ; ils sont ouverts par en haut & exposez à l'ardeur du soleil le long de la baye parmi les rochers. Chaque Marchand marque ses tonneaux. Nous prîmes une grande quantité de ce vin.

Nous

Nous mêmes aussi pied à terre à Coquimbo , qui est une grande Ville qui a neuf Eglises. Elle est située environ à 29. degrez de latitude au Sud. Nous y jettâmes l'ancre sur un sable fort profond dans une vaste baye , laquelle a une petite riviere qui traverse cette contrée & se jette dans la mer à trois lieuës au-dessous de la Ville. Les Espagnols peschent de l'or dans cette riviere , dont le sable aussi-bien que celui de toute la baye est parsemé de parcelles d'or ; de maniere que nos hommes en marchant le long des bayes furent couverts d'une poussiere d'or , mais trop fine pour qu'ils en pussent tirer quelque profit , car ce seroit un travail infini que de la separer du sable. J'ay remarqué la même chose en plusieurs autres Places le long de ces côtes , où quelques-unes de ces rivieres en-

trent dans la mer en traversant des bayes sabloneuses. Le sable y est doré par cette poussière : mais ce qu'il y a de plus considérable, c'est que plus haut vers les sources de ces rivières, on trouve de gros grains d'or.

Nous arrivâmes ensuite à l'Isle de Jean Fernando où nous carenâmes, & où le Capitaine Knight nous laissa, parce qu'il faisoit le principal de son voyage de doubler la terre du feu pour aller dans les Indes Occidentales : pour nous, avec une barque que nous avions prise à Pisca, nous recôtoyâmes vers la ligne & retournâmes sur nos pas.

Après avoir quitté John Fernandos, nous poussâmes encore vers le Sud pour nous approcher du Continent jusqu'à la latitude de 39. degrez au Sud tant pour gagner du vent que pour être à

la veuë de la côte. Nous tombâmes d'abord sur l'Isle de Mocha laquelle est située environ à 38. degrez 20. minutes au Sud , où , manquant d'eau & de provision , nous descendîmes dans le mois de Decembre 1686. nous y restâmes cinq ou six jours. Nous y trouvâmes de l'eau & tous les rafraîchissemens dont nous avions besoin. Le país à la verité est bas & plat & la côte sablonneuse, mais le milieu est une bonne terre qui produit du maiz ; du bled , de l'orge, & toute sorte d'autres fruits. On y voit plusieurs maisons qui appartiennent aux Indiens Espagnols , & elles étoient alors bien fournies de volaille. Il s'y trouve aussi des Chevaux : mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est une sorte de Mouton que les habitans appellent Cornera de terra. Cet animal a bien environ 4. pieds &

demi de haut. Il est si utile & si apprivoisé, qu'on le monte comme un Cheval. Il va toujours l'amble ou le petit galop, & jamais d'autre train lors qu'il porte son Cavalier. Il a la gueule faite comme un bec de lièvre, la levre fendue dessus & dessous, & la tête semblable à celle d'une Gazelle. Il broutte l'herbe de fort près. Ses cornes sont torfes comme les coquilles d'un limaçon. Il a les oreilles d'un Asne, & le cou aussi menu que celui d'un Chameau. Il porte la tête fierement & de la même manière qu'un Cigne. Il a le poitrail d'un Cheval, les reins d'un Levrier bien taillé, les fesses & la queue d'un Dain. Les pieds fort fourchez de même que ceux d'une Brebis ; mais en dedans de chaque pied on voit un ongle plus gros que le doigt, mais fort pointu & pareil à celui d'un Aigle. Ces

ongles font environ à deux pouces au-deffus de la jointure du pied , & lui fervent à monter les rochers. Outre cela fa chair eft auffi bonne à manger que celle du Mouton ; il fournit beaucoup de laine. Il en a fur le dos de douze à quatorze pouces de long ; mais celle qui couvre fon dos eft plus courté, fort épaiſſe & peu frizée. C'eſt un animal fort doux , & qui rend bien du ſervice , ainſi que je l'ay déjà dit. J'ajoutérai même que quelques parties de ſon corps ſont utiles à la Medecine. Nous en tuâmes un que j'ouvris ; je trouvai dans ſon eſtomac treize pierres de bezoar , dont il y en avoit de rayées & de différentes figures. Les unes étoient longues comme du corail , d'autres rondes , & d'autres enfin ovales , mais elles étoient toutes de couleur verte en ſortant de l'animal , & enfuite elles devinrent couleur de cendre.

J'en ay encore quelques-unes que je conserve soigneusement.

Les Espagnols nous dirent , que ces animaux leur étoient d'une grande utilité aux mines de Potosi , pour porter l'argent de là aux Villes Maritimes , entre lesquelles elles sont ; parce que les chemins sont si rudes & si remplis de précipices , qu'il seroit absolument impossible à toute autre bête & aux hommes même de le transporter : mais lors que ces Moutons chargez arrivent aux précipices , les hommes qui les conduisent les laissent là & les abandonnent à leur propre conduite pendant environ 16. lieuës de traverse , & ne les rencontrent qu'après avoir fait un tour de 53. lieuës. Ces animaux se cramponnent avec les ongles dont j'ai parlé & se tiennent si fermes dans les endroits les plus escarpez , qu'ils peuvent marcher seurement où

les Mules & les Chevaux ne pourroient se soustenir.

Les Espagnols nous dirent aussi que dans une Ville qu'ils nous nommerent , où il n'y a point d'eau , ces Moutons qu'on charge de deux especes de boucs, vont en chercher tous seuls à une lieuë de la Ville, à une riviere dans laquelle ils entrent , se couchent & s'agitent jusqu'à ce qu'ils sentent que les boucs sont pleins. Après quoi ils s'en retournent comme s'ils étoient conduits. On les accoutume à cela sans peine. Mais les Espagnols ajoutèrent , qu'on ne pouvoit contraindre ces animaux à travailler quand il n'est pas jour. Lors qu'ils sont une fois couchez , on a beau les battre , on ne peut les faire relever. Ils crient & se plaignent du mal que vous leur faites sans se mettre en fureur.

Nous allâmes de l'Isle de Mocha au Continent en voguant le long de la côte de Chily, & envoyant souvent notre canot à terre, jusqu'à ce que nous arrivâmes à Copajapo, qui est environ à 26. degrez de latitude au Sud. Là manquant d'eau, nous descendîmes pour voir si nous pourrions trouver cette riviere que l'on nomme la riviere de Copajapo. Aussi-tôt que nous fûmes à terre nous montâmes une montagne dans l'esperance de la découvrir de dessus le sommet; mais contre notre attente nous ne vîmes qu'une autre montagne fort haute, & après celle-là nous en trouvâmes encore une autre, enforte qu'avant que nous pussions gagner la cime de la troisiéme montagne, les forces me manquerent, & je fus obligé de boire de mon urine pour soulager un peu l'ardente

soif qui me consumoit. Quand nous y fûmes arrivez , nous nous assîmes pour nous reposer à l'ombre d'un rocher escarpé. L'endroit où nous étions assis , étoit couvert de sable & de coquilles de mer de diverses figures. Neanmoins il est constant qu'il n'y a point de poissons à coquille sur toute cette côte ; ce qui nous causa d'abord une extrême surprise ; mais regardant autour de nous pour voir si nous n'appercevriens pas la riviere , qu'à notre grand regret nous ne découvrîmes point ; nous remarquâmes une prodigieuse quantité de coquilles au bas de tous les rochers ; nous jugeâmes que les vents les avoient jettées d'en-haut ; & ce qui nous confirma dans cette opinion , c'est que parmi les masses de pierre & sur les rochers nous en trouvâmes une infinité de pareilles.

A l'égard de la riviere de Copajapo, que nous étions fort étonnez de ne pas découvrir, les Espagnols nous aprirent que dans un certain tems de l'année le soleil en fondant les neiges des montagnes qui sont fort avant dans le pais , formoit cette riviere. Ce qui est très-possible ; car je n'ay jamais vû pleuvoir sur toute la côte de Chily & du Perou. Nous avons bien vû quelquefois des nuages sur les sommets des montagnes pendant que nous allions le long des côtes ; & il me souvient qu'une fois étant à Arica , des nuées qui environnoient les montagnes nous empêcherent d'en appercevoir le sommet qu'on découvre fort bien en d'autres tems. Il pleut apparemment dans les montagnes ; mais à Arica & sur toutes les côtes voisines , les Espagnols qui y demeurent nous ont assuré qu'il

n'y pleuvoit jamais. Je suis aussi descendu à la riviere d'Ylo. Nous n'y trouvâmes que très-peu ou point d'eau, ce que nous attribuâmes au tems où nous étions ; car dans d'autres saisons il y en a beaucoup, quoiqu'il n'y tombe pas plus de pluyes qu'à Arica. Il ne pleut que fort avant dans le país ; mais en récompense ils ont de très-fortes rosées.

La côte de Copajapo est nuë & sterile, & n'est pas autrement le long du Perou & de Chili. On n'y découvre rien que du sable & des rochers tous nuds ; & il n'y a ni arbres, ni herbe, ni aucune verdure, si ce n'est dans quelque vallée. Nous n'y avons remarqué non plus aucune sorte d'oiseaux, ni d'animaux ; pas même aucuns vestiges d'hommes, si ce n'est quelque petit Village, ou quelque mauvais Port qui n'a pas assez

d'eau, à moins que ce ne soit dans la haute marée, pour porter une petite barque. D'ailleurs on n'y trouve point de rafraîchissemens, ni rien dont on pourroit avoir besoin.

Comme il n'y avoit point d'eau à Copajapo, nous fûmes obligez de nous remettre en mer & d'aller le long de la côte jusqu'à Arica qui est une Ville du Perou commodément située, & entre 18. & 19. degrez de latitude au Sud. On y porte l'argent de Potosi, & on l'y embarque pour Panama, parce que le Port en est assez bon. Il a une rade & une petite Isle devant lui qui le défendent contre la fureur de la mer qui s'enfle là horriblement, & qui roulant sans cesse des flots impetueux, va frapper violemment la côte qui est escarpée & fort haute, mais plus basse que les montagnes qui sont

plus avant dâns le païs. On ne ſçauroit aborder nulle part autour d'Arica , il faut aller deſcendre à Arica même , qui eſt bâtie ſur le bord d'une petite riviere ; mais on n'y peut pas prendre de l'eau, parce qu'outre que ſon embouchure eſt embarrâſſée de rochers pointus , la mer monte dedans & corrompt par ſes eaux ſallées la douceur des ſiennes.

Nous fîmes une deſcente à Arica. Nous pillâmes la Ville où nous rencontrâmes peu de reſiſtance. Nous y prîmes quelques Cochons, de la volaille , du ſucre & du vin. J'y étois deſcendu autrefois avec le Capitaine Scharp ; mais on nous y reçût alors fort mal , & nous y perdîmes beaucoup de nos gens. Nous fîmes plus heureux cette derniere fois, car on ne nous tua perſonne , & nous eûmes le tems de piller à notre aïſe. Je me

souviens que nous entrâmes dans une maison que nous trouvâmes pleine d'écorce de Quinquina ; mais je croi l'avoir déjà dit ailleurs.

Nous allâmes prendre de l'eau fraîche dans la riviere d'Ylo, & nous nous avançâmes dans la vallée qui porte son nom, où il y a de l'huile d'olive, des figues, du sucre & des oranges douces, & je ne sçai combien d'autres fruits d'especes diferentes. On y voit un moulin à huile, & deux ou trois à sucre. C'est la plus belle vallée que j'aye vûë sur les côtes du Perou, & la plus fertile, quoiqu'elle ne soit humectée que par les rosées qui y tombent toutes les nuits, & que par les eaux de la petite riviere d'Ylo, que les habitans font couler dans leurs terres par quelques canaux.

En faisant voile le long de cet-

te côte nous y avons fouvent relâché pour faire de l'eau & pour chercher d'autres provisions. Un jour que la faim nous preffoit, M. Smallbones rencontrant sur le rivage quelques Ecreviffes de mer les mangea toutes cruës, avec de certaines herbes noires qui croiffent dans la mer. Mais les autres personnes de notre compagnie, quoiqu'auffi affamées que lui, ne furent pas tentées d'en faire autant. Nous nous avançâmes dans le païs pour chercher quelque nourriture moins mauvaife, & le Ciel nous la fit trouver. Nous apperçûmes au bas d'une montagne, dans un endroit où il y avoit un peu d'herbe, un Cheval maigre & malade. Nous le tuâmes promptement, le mîmes en piece, & après avoir fait du feu avec des herbes de la mer, nous commençâmes à le faire rôtir; mais

nous n'eûmes pas la patience d'attendre qu'il le fût , & il étoit à peine échauffé, que nous le mangeâmes tout entier , à la reserve des boyaux que nous emportâmes dans le Vaisseau pour en faire un second festin, quand le cœur nous en diroit.

Je ne prétens pas faire mention de tous les lieux où j'ay abordé le long de ces rivages , pendant que j'étois avec le Capitaine Davis ; mais je ne veux point obmettre deux choses qui paroîtront fort particulieres au Lecteur. La premiere, c'est qu'étant descendus à Vermejo à 10. degrez de latitude au Sud avec trente hommes d'équipage pour chercher des rafraîchissemens , nous montâmes une baye sablonneuse , & vîmes avec épouvante qu'elle étoit durant quatre lieuës toute jonchée de corps morts d'hommes , de femmes

mes & d'enfans. Tous ces cadavres paroiffoient frais ; mais lors qu'on venoit à les toucher, on les trouvoit auffi secs & auffi legers qu'une éponge ou qu'un morceau de liege. Nous apperçûmes bientôt une fumée, vers laquelle nous étant avancez, nous rencontrâmes un vieillard Efpagnol qui cherchoit quelques herbes feches pour cuire quelques poiffons que fa compagnie avoit pefchez, car il étoit d'une barque de pefcheurs que nous remarquâmes affez près de là. Nous lui fîmes plufieurs questions en Efpagnol fur les lieux où nous étions & fur les corps morts qui couvroient une fi grande étendue de païs. Il nous répondit dans ces termes : Ce terroir où vous êtes & qui ne produit rien prefentement, a été autrefois bien vert, très-fertile & fort cultivé. La Ville de Vormia

a été habitée par des Indiens qui étoient en si grand nombre, qu'ils auroient pû se donner un poisson de main en main durant vingt lieuës depuis la mer jusqu'au séjour de l'Incas leur Roy. La riviere a été fort profonde & le courant très-rapide; & puisque vous souhaitez d'apprendre pourquoi cette terre est couverte de cadavres: Vous sçaurez que les Espagnols étant venu mettre le Siege devant la Ville de Vormia, les Indiens plutôt que de demeurer à leur merci, aimerent mieux se donner eux-mêmes la mort. C'est pourquoi ils vinrent dans cette baye se creuser des tombeaux dans le sable où ils s'enterrentent tout vifs. Les hommes ont encore des morceaux d'arcs rompus, & les femmes leurs quenouïlles, sur lesquelles il paroît du fil de cotton.

Voilà ce que nous dit ce vieil-

lard & ce que nous écoutâmes avec étonnement. Je portai dans notre Vaisseau un de ces corps morts. C'étoit celui d'un garçon de neuf ou dix ans ; j'avois dessein de l'emporter en Angleterre par curiosité ; mais le pilote & tous les matelots m'obligerent de le jeter à la mer , me disant par un esprit de superstition ridicule , que tant qu'il y auroit un cadavre dans le Vaisseau , la boussole ne montreroit pas juste.

Cet endroit est un fond rempli de collines & de vallées de sable. Nous y vîmes le lit d'une petite riviere , mais il étoit alors sans eau.

La seconde chose singuliere que j'ai à rapporter ; c'est ce que nous remarquâmes auprès de Santa , petite Ville au huitième degré 40. minutes de latitude au Sud. Ayant mis pied à terre pour marcher vers

Santa qui est environ à trois milles de la mer, nous passâmes sur une montagne & dans la vallée qui est entre elle & la Ville, nous apperçûmes trois Vaisseaux de cent tonneaux chacun, à quelque distance l'un de l'autre, & entièrement ruinez. Notre surprise ne fut pas mediocre à cette veuë, & nous ne pouvions nous imaginer comment ces Navires pouvoient se trouver là : mais quand nous fûmes près de la Ville, un Indien que nous rencontrâmes & à qui nous fîmes des questions, nous dit, qu'il y avoit environ neuf ans que ces trois Vaisseaux étoient à l'ancre dans la baye, qui est un lieu fort ouvert & qui peut avoir cinq ou six lieuës d'étenduë d'un point à l'autre : qu'il étoit survenu un tremblement de terre qui avoit poussé les eaux & les avoit éloignées du rivage à perte de

veuë ; mais que vingt-quatre heures après ces mêmes eaux étoient revenueës en roulant avec tant de violence vers le rivage , qu'elles avoient emporté ces Vaisseaux par-dessus la Ville , qui étoit alors située sur cette montagne que nous avions traversée , & les avoient jettez dans la vallée. Il ajoûta même que ce tremblement avoit détruit la meilleure partie de la Province le long de cette côte. Le rapport de cet Indien nous fut confirmé dans Santa par le Curé & par plusieurs autres habitans.

De Santa nous allâmes en quelques autres endroits que je passe sous silence , parce que je n'y ay rien remarqué qui merite d'être raconté , & nous regagnâmes enfin les Gallopagos sous la ligne où nous résolûmes de faire tous nos efforts pour sortir de ces mers.

Pour cet effet nous retournâmes vers le Sud, déterminez à ne relâcher nulle part qu'à l'Isle de Jean Fernando. Pendant que nous en prenions la route, un jour sur les quatre heures du matin, que nous étions à la latitude de 12. degrez 30. minutes au Sud, & environ à 150. lieuës de la terre ferme d'Amerique., notre Vaisseau & notre barque sentirent une secousse si terrible que tout l'équipage en fut consterné. Nous crûmes avoir donné contre un rocher, & notre perte nous paroissant certaine, chacun déjà commençoit à se préparer à la mort. Effectivement la secousse avoit été si violente, qu'elle avoit fait sauter les canons de leurs affûts & jetté plusieurs personnes hors de leurs bransles. Le Capitaine Davis même qui avoit la tête sur un canon en fut culbuté. La mer

qui paroît verte ordinairement étoit alors d'une couleur blanchâtre , & l'eau que nous puisâmes pour l'usage du Vaisseau, étoit mêlée d'un peu de sable , ce qui nous fit croire d'abord que nous étions proche de quelque baye sablonneuse ; mais après avoir sondé, nous jugeâmes que c'étoit quelque tremblement de terre. Nous n'avions pas tort de faire ce jugement ; car peu de tems après nous apprîmes qu'il y avoit eu un horrible tremblement de terre à Callao , qui est le lieu d'ancrage devant Lima , que la mer s'étoit retirée si loin du rivage , que pendant quelques momens l'eau avoit disparu , & que bien-tôt elle étoit revenuë avec tant de rapidité, qu'elle avoit emporté à une bonne lieuë dans le país les Vaisseaux qui s'étoient trouvez à la rade de Callao ; qu'elle avoit submergé la

Ville de Callao avec le fort quoique bâti sur une colline, & noyé les hommes & les animaux pendant cinquante lieuës le long du rivage, qu'elle avoit même endommagé la Ville de Lima, quoi qu'elle soit à six mille dans le païs & éloignée d'autant de la Ville de Callao. La nouvelle de cet étrange tremblement de terre acheva de nous faire croire tout ce qu'on nous avoit raconté de celui de Santa.

Après nous être remis de notre frayeur, nous poursuivîmes notre chemin vers le Sud, tirant Sud-Est vers l'Est jusqu'à 27 degrez 20. minutes au Sud. Environ deux heures avant le jour, nous nous trouvâmes auprès d'une petite Isle basse & sabloneuse, nous nous en apperçûmes par le bruit que faisoient les eaux en battant le rivage. Les metelots crai-
gnant

gnant d'échoüer sur la côte, demanderent au Capitaine permission de tourner le Vaisseau & de s'éloigner de terre jusqu'à ce qu'il fût jour. Le Capitaine, qui en voyoit aussi-bien qu'eux les conséquences, y consentit. Ainsi nous nous tinmes en pleine mer, & lors que le jour parut nous nous approchâmes du rivage. Nous trouvâmes en effet que c'étoit une Isle plate & sabloneuse, ainsi que nous l'avions pensé la nuit; & comme l'air n'étoit obscurci d'aucun nuage, nous la vîmes à notre aise. Du côté de l'Ouest, à 12. lieuës de nous ou environ, nous découvrîmes une suite de terre ferme que nous primes pour des Isles, parce qu'elle nous sembloit de tems en tems interrompuë. Elle pouvoit contenir 15. ou 16. lieuës de long. Il en venoit quantité d'oiseaux vers nous, & j'au-

rois souhaité de m'avancer dans le païs en les poursuivant ; mais le Capitaine ne voulut pas le permettre. Cette Isle basse est éloignée de Copajapo de 500. lieues du côté de l'Est & de 600. des Gallopagos sous la ligne.

Estant revenus delà dans l'Isle de Jean Fernando sur la fin de l'année 1687. nous y nettoiyâmes notre Vaisseau , & après avoir lâché notre barque , nous allâmes à Mocha dans le dessein d'y prendre quelques Moutons pour le voyage que nous voulions faire autour de la terre du feu ; mais nous n'en vîmes aucun , les Espagnols ayant tout détruit & enlevé les Moutons, les Chevreaux & tous les autres animaux de Mocha. Nous fîmes voile aussi-tôt vers Sainte Marie pour y chercher des provisions. C'est une Isle à 37. degrez au Sud. Nous fûmes assez malheu-

reux pour trouver cette Isle ruinée comme la précédente ; enforte que nous fûmes obligez de nous contenter des provisions que nous avions apportées des Gallopagos, lesquelles consistoient en farine, maiz, hecatée ou chair de Tortuës salée, avec la graisse que nous en avions tirée & mise en lard, & en 60 jars d'huile. Les Espagnols avoient même envoyé des chiens dans l'Isle de Jean Fernando pour en détruire les Chèvres, afin de nous faire manquer de provisions.

Trois ou quatre personnes de notre Vaisseau ayant perdu au jeu tout ce qu'ils avoient d'argent, & ne voulant pas s'en retourner de ces mers aussi pauvres qu'ils y étoient venus, résolurent de rester dans l'Isle de Jean Fernando, & d'y attendre que quelques autres pirates passassent

par-là. Nous leur laissâmes une petite barque, une marmite, des haches, de grands coûteaux, du maiz, & d'autres choses qui leur étoient nécessaires. J'ay appris depuis ce tems là qu'ils ont planté de ce maiz, qu'ils ont apprivoisé des chèvres, & qu'ils ont vécu de poisson & d'une sorte d'oiseau gris & de la figure de nos poulets, qui fait des trous en terre comme les lapins, pour s'y cacher pendant la nuit, & qui va le jour à la chasse aux poissons; car cet animal est un oiseau d'eau, qui a le goût de poisson, mais qui est très-délicat après avoir été un peu enterré.

Etant prêts à sortir de cette mer pour doubler la terre du feu, environ trois semaines avant que d'avoir passé le Cap Horn, que nous ne vîmes point, attendu que nous étions montez vers le Sud

jusqu'à 62. degrez 45. minutes, nous fûmes battus d'une tempête horrible. Nous ne scävions pas trop bien quelle route nous devions tenir ; parce que nous n'avions pas de fort bons pilotes. c'étoit dans le plus haut de l'été de ce païs ; car , autant que je m'en puis souvenir, ce fut le jour de Noël 1687. lors que nous fûmes à la hauteur du Cap Horn , nous sortîmes de la mer du Sud, & pointant vers le Nord , nous aperçûmes plusieurs Isles de glace les unes d'une demie lieuë , les autres d'une , & de deux lieuës ; mais un jour côtoyant la plus grosse , nous jettâmes la sonde ; & ne trouvant point de fonds, nous jugeâmes avec raison qu'elle étoit à flot , & qu'elle étoit peut-être autant enfoncée dans l'eau, qu'elle paroïssoit au dehors. Je n'ay point vû de ces sortes d'Isles dans

la mer du Sud ; elles étoient si claires pendant la nuit , que nous pouvions nous en écarter sans peine ; mais il y en avoit aussi sous l'eau , & il ne nous étoit pas possible d'éviter celles - là qui heurterent souvent notre Vaisseau. Il n'en fut pas pourtant endommagé. Nous ne pouvions nous tenir long-tems sur le tillac , parce qu'il nous venoit de ces montagnes de glace un vent que nous trouvions d'autant plus froid que nous venions d'un país fort chaud.

Pendant tros semaines que nous fûmes au Sud du Cap Horn , le tems fut si orageux , le soleil & les étoiles si obscurcies , que nous ne pouvions observer notre latitude. Cependant il nous sembla que nous étions à 63. degrez ou environ au Sud ; ce qui est l'endroit le plus éloigné où ayent jamais été les Européens au Sud , & peut-

être personne. Quand nous nous vîmes à 62. degrez 30. minutes, nous crûmes devoir retourner au Nord vers les mers Ethiopique & Atlantique, & nous nous mîmes auffi-tôt au Nord-Est; nous tinmes cette route pendant plusieurs jours. Par ce moyen étant venus dans la latitude de la riviere de la Plata vers laquelle nous croyons faire voile, nous comptâmes que nous étions environ à 100. lieuës de terre; mais dans le tems que nous avions cette pensée, nous en étions encore éloignez de plus de 500. lieuës. Après en avoir fait près de 200. vers l'Ouest dans la même latitude, sans trouver terre, nous en fûmes allarmez. Nous crûmes avoir pris une fausse route; & comme nous manquions de provision & principalement d'eau, nous comprîmes tout le danger que nous courions. Heu-

reusement il survint une grosse pluie qui dura tout un jour. Nous ne perdîmes pas une goutte de l'eau qui tomba sur notre Vaisseau, & nous en remplîmes plusieurs tonneaux ; ce qui ranima notre esperance & nous donna un peu de courage ; mais lorsque nous eûmes fait environ 450. lieues dans cette latitude sans découvrir la terre, nous perdîmes patience, & nous fûmes prêts à nous battre les uns contre les autres. La plupart des matelots vouloient qu'on changeât de route, disant que celle que nous tenions étoit absolument fausse ; mais le Capitaine Davis & M. Knott Patron du Vaisseau s'opposans à cet avis demanderent avec instance qu'on la gardât encore deux jours. Les matelots, quoyque naturellement fort opiniâtres, cederent au Capitaine & au Patron & n'eurent

rent pas lieu de s'en repentir ; car le lendemain un petit vent d'Oüest attira sur notre Vaisseau quelques sauterelles & autres insectes volans ; ce qui nous fit juger que la terre ne devoit pas être fort loin de nous. On passa dans un moment de la douleur à la joye, & on regarda les sauterelles comme une marque assurée de la bonté de Dieu , qui nous les avoit envoyées pour prévenir notre perte. Effectivement sans cela nous aurions changé de route , presque tout l'équipage croyant fermement être dans la mer du Sud ; & nous nous serions perdus indubitablement.

Mais nous suivîmes le petit vent qui nous avoit amené les insectes , & nous découvrîmes terre un peu au Nord de l'embouchure de la Plata. Nous y allâmes descendre pour faire de l'eau & chercher des

provisions, dont il y en a de toutes sortes dans cette contrée. Nous y rencontrâmes un assez grand troupeau de Cochons de mer. Quelques-uns d'entre nous se posterent en haye avec leurs fusils sur un passage qui conduisoit à une montagne, pendant que les autres allèrent fondre avec leurs sabres sur ces bêtes que nous prenions pour des Cochons de terre ; mais ces animaux s'enfuyant à leur approche, enfilèrent contre notre attente le chemin du rivage, se jetterent tous dans la mer & disparurent. Nous fûmes fâchez d'avoir laissé échapper une si belle proie ; nous tuâmes toutefois deux de ces Cochons le lendemain & nous les portâmes à bord. Leur chair a le même goût que celle des autres Cochons, excepté qu'elle sent un peu le poisson, & leur poil est plus rude que celui des Veaux Marins.

Ils ont des nageoires écaillées & sont tous noirs. Il y a dans le païs de fort bonne eau, point d'hommes, beaucoup de bêtes fauves, de Cerfs & d'Autruches.

Nous y avons vû une très-grande quantité d'animaux de la dernière efpece, & trouvé une infinité de leurs œufs sur le fable; car elles les laissent à terre, & on dit qu'elles n'en prennent aucun soin. Elles sont couvées par le soleil; & les petits, dès qu'ils sont éclos, suivent le premier animal qu'ils rencontrent. J'ay vû une troupe de jeunes Autruches suivre un de nos camarades. Les vieilles Autruches sont fort grasses en cet endroit, leurs cuisses sont grosses comme celles d'un homme. Leur chair est dégoûtante. C'est une nourriture grossiere & fort mauvaise. Il y a des gens qui croient que l'Autruche se nourrit de fer.

Mais pour moi, je m'imagine qu'elle n'avale du fer que comme nos pigeons qui mangent de petits cailloux seulement pour faire la digestion, & afin qu'ils servent de meules pour broyer la nourriture dans leurs estomacs. Les Autru-ches avalent à la verité des cloux, des pierres, ou quelques autres choses dures qu'on leur jette; mais elles rendent ces choses comme elles les ont avalées.

Après nous être remis en mer, nous côtoyâmes le Bresil, & delà nous allâmes vers les Isles des Caribes où nous rencontrâmes Monsieur Edwin Carter dans une chaloupe de Barbade. Il nous apprit la nouvelle de la Proclamation du Roy Jacques qui rappelloit les Boucaniers & leur pardonnoit. Nous prîmes ensemble le chemin de la riviere de la warre que nous montâmes jusques dans la Pensil-

vanie à la Ville de Philadelphia où j'arrivai dans le mois de May 1688.

J'y demeurai pendant quelque tems , après quoi je descendis la riviere de la warre jusqu'au Port d'Apokunnumy avec le Capitaine Davis & Jean Hingson. Nous y chargeâmes nos coffres & nos hardes sur des chariots , & passâmes une petite l'angue de terre pour nous rendre à la riviere de Boheme qui se décharge dans la grande baye de Chisapeck à la pointe de Confort dans la riviere de Jacques en Virginie. J'avois resolu de m'établir en cet endroit ; mais il s'y éleva des troubles qui m'obligerent à m'en retourner en Angleterre en 1690.

Peu de jours après mon retour, je rencontrai le Capitaine de la Tartane Espagnole que j'avois vûë au Quay de la Sonde. Il par-

loit très-bien Anglois. Il me dit que le Capitaine qui l'avoit pris, l'avoit amené à Londres, où il attendoit que sa famille qui étoit une des plus considérables de Lima, Capitale du Perou, lui envoyât de quoi se racheter. Comme j'avois contracté avec lui une amitié particulière au Quay de la Sonde, où je l'avois guéri d'une blessure très-dangereuse, nous fûmes bien-aise de nous revoir. Nous nous entretenmes de nos voyages, & s'il parut prendre quelque plaisir à m'entendre, j'en eus bien davantage à l'écouter. Il me conta comment il avoit fait naufrage au Port de la Caldera, & me fit une description de la nouvelle Espagne. Je trouvai les choses qu'il me dit si curieuses & en même tems si instructives, que je le priai de me les donner par écrit. Il ne voulut pas me re-

fuler cette fatisfaction ; il les mit par ordre & en compofa un petit ouvrage qu'il m'envoya. Je croi que le public ne me fçaura pas mauvais gré de lui en faire part.

JE fortis de Los Rayes autrement de Lima, en 1678. pour me rendre à Calao & m'y embarquer fur une Fregate que je devois commander. Elle étoit chargée de farines, de fruits, d'un grand nombre de caiffes & de confitures fèches & liquides pour Panama, où nous arrivâmes fort heureufement le 6. May deux jours avant la Pentecôte. Delà voulant aller prendre d'autres marchandifes à la Caldera, Port fitué dans la Province de Cofta-rica Evêché de Nicaragua, j'en pris la route avec divers paffagers que j'avois fur mon bord. Nous mîmes à la voile

le 10. May ; & croyant arriver à l'ordinaire en moins de neuf jours à la Caldera, nous nous trouvâmes au bout de quinze obligez de jeter l'ancre à l'embouchure de la riviere de Manglarés, qui descend de Chiriqui, haute montagne fameuse par ses mines d'or. Là je descendis avec quelques personnes de l'équipage pour aller aux provisions qui commençoient à nous manquer. Tout le monde convenoit, veu l'endroit où nous étions, qu'il suffisoit d'en prendre pour huit jours, mais à tout événement j'en pris sur mon compte pour un mois ; & ces provisions consistoient en veaux, cochons, volaille, en quelques fruits du païs, & en maiz.

Nous étant remis en mer, nous fûmes extrêmement battus des flots durant les huit jours que nous avions compté devoir nous suffire

ſuffire pour arriver au Port où nous voulions nous rendre ; & le neuvième ſur les quatre heures du ſoir nous fûmes aſſaillis d'une furieuſe bouraſque ; & ſans pouvoir nous en défendre, l'orage & la marée nous pouſſerent ſur une côte ſi remplie d'écueils, que ſi nous euſſions été jettez une portée de mouſquet plus avant, le Vaiſſeau ſe ſeroit indubitablement brifé en mille pieces, & nous aurions tous péri, parce qu'il n'y avoit aucune plage ſur cette côte qui étoit toute eſcarpée de rochers. Pour nous délivrer d'un danger ſi preſſant, nous jettâmes au plûtôt la chaloupe en mer, & tâchâmes de remorquer en pleine mer la Fregate à l'aide de huit rameurs des plus vigoureux. Nous y travaillâmes avec tant de concert & de diligence, que nous en vinmes enfin à bout. Mais comme tout ce que

Y

nous avions souffert pendant la tempête , & l'effort que nous avions fait pour nous tirer de ce dernier peril , nous avoit fort fatiguez , nous tombâmes dans une si grande nonchalance , que vers le minuit , sans sçavoir comment , le Vaisseau par la mauvaise garde qu'on y faisoit , passa parmi des écueils , & porta sur l'un d'entr'eux en glissant avec tant d'impe-tuosité , que tous les sabors du côté de Babor en furent brisez.

Au bruit que nous en ouïmes , nous nous crûmes perdus ; nous imaginant avec assez de raison que la quille avoit touché , mais nous ne pûmes nous en éclaircir sur le champ , parce qu'il faisoit une obscurité à ne pouvoir rien discerner. C'est pourquoi nous passâmes le reste de la nuit dans une étrange inquietude , quoique l'orage se fût dissipé. Heureusement

le jour étant venu , nous connûmes que nous avions eu plus de peur que de mal ; & le vent nous ayant paru favorable , je fis rehauffer les voiles. Neanmoins nous n'en joüîmes pas long-tems , car dans les quatre jours suivans il changea plus de six fois. Enfin après avoir bien tournoyé de côté & d'autre , nous nous retrouvâmes à l'embouchure de la même riviere que l'autre fois.

Tous les passagers n'en furent pas si fâchez qu'ils l'auroient été dans une autre conjoncture , parce que les vivres leur ayant manqué , il y avoit déjà trois jours qu'ils ne se nourrissoient que de la petite part que je leur faisois de mes provisions. Il falut donc mettre pied à terre une seconde fois. De peur de retomber dans le même inconvenient , ils se munirent pour quinze jours de la

même espece de vivres , & apportèrent aussi plusieurs fruits de platanes qui sont délicieux quand ils sont meurs & verts , étant cuits sous la cendre chaude ils servent de pain dans la nécessité & ne sont pas d'un mauvais goût. Pour moi, je pris encore des provisions pour un mois , aimant mieux en avoir de reste que de m'exposer à en manquer.

Nous remîmes donc à la voile , & nous arrivâmes à la pointe du Cap de Borica , mais nous n'en fûmes pas plus avancez , car il survint un calme qui nous retint vingt-deux jours en cet endroit. Il duroit depuis l'aube du jour jusqu'au coucher du soleil , & alors un petit zephir s'élevant , nous faisoit naviger pendant toute la nuit avec un tems assez favorable ; mais les courans contraires qui regnent sur ces côtes nous fai-

soient plus reculer en une heure que nous n'avions avancé en six ; de sorte que si-tôt que le jour commençoit à paroître , l'homme qui veilloit à la hune s'écrioit avec de grandes démonstrations de joye ; *Terre Terre* ; mais le jour devenant plus clair, chacun reconnoissoit que cette terre étoit la pointe de Borica d'où nous étions partis à l'entrée de la nuit , ce qui nous mettoit au desespoir. Cependant , comme nous ne pouvions remédier à ce malheur , nous tâchions de nous en consoler en nous occupant à diverses choses : les uns à la pesche , les autres à la lecture ; d'autres se baignoient dans la mer ; mais nous passions tous la plus grande partie de notre tems à nous entretenir de notre infortune , tantôt en lamentant outre mesure , & tantôt ne pouvant nous empêcher d'en rire. Com-

me nos vivres avoient été consummez pendant un si long calme, nous nous vîmes dans la nécessité de faire une troisième descente. J'étois d'avis que nous retournerions à Panama ; mais le pilote, & les mariniers assurant qu'avec le moindre vent favorable, nous arriverions en quatre ou cinq jours à la Caldera, j'eus la complaisance de céder à leur sentiment. Nous revirâmes donc & allâmes renouveler encore nos provisions à l'embouchure de notre fleuve de Chiriqui. Nous en prîmes plus que les autres fois ; après quoi nous étant remis en mer, nous arrivâmes en huit jours de navigation à la vue de l'Isle du Cagno ; d'où les matelots dirent qu'en deux jours nous nous rendrions au Port tant désiré de la Caldera. Mais comme les hommes sont sujets à se tromper dans

C'est-à-dire, l'Isle du Chien.

leurs jugemens , il arriva que le tems qui étoit clair & serain changea tout-à-coup. Le soleil venoit de se coucher , lorsque le pilote fit baisser les voiles , craignant la tempête dont nous menaçoit une petite nuée qui s'approchoit , & qui ne fut pas plutôt sur nous , que s'étendant & ouvrant son sein , elle versa sur la Fregate des torrens de pluie , éclairant & tonnant d'une maniere à causer de l'épouvante aux plus intrepides. Il se faisoit un mélange de lumiere & d'obscurité qui nous frappant d'horreur , ne laissoit pas de nous aider en quelque sorte , parce que les éclairs qui nous environnoient de toutes parts nous éclairaient à faire notre manœuvre ; mais cette manœuvre ne nous servant pas beaucoup , nous prîmes le parti de laisser voguer au gré du vent & des eaux notre miserable Bâ-

timent , sans nous fatiguer d'un travail inutile. L'orage cessa , & le jour vint ; mais comme il étoit encore trouble , & que la même nuée nous couvroit toujours, nous ne pouvions nous promettre du beau tems. Le pilote voulut tâcher de découvrir à quelle hauteur nous étions ; mais quelques observations qu'il pût faire , suivant les regles de son Art , il ne connut rien , pas même par conjecture. Je le fis appeller dans ma chambre & lui demandai si nous ne ferions pas mieux de chercher sur la côte quelque lieu seur & qui fût à couvert du vent & de la marée, pour nous y retirer jusqu'au retour du beau tems , plutôt que de nous opiniâtrer à errer ainsi à l'aventure dans l'incertitude & le danger d'un orage qui pourroit enfin causer notre perte. Le pauvre homme les larmes aux yeux

yeux ne put me répondre autre chose, si ce n'est que ses pechez étoient sans doute la cause du mauvais succez de notre voyage, & qu'il ne sçavoit que faire, parce que les matelots ne vouloient plus lui obéir. Je les fis appeller, & les ayant questionnez, ils répondirent tous qu'ils croyoient être fort proche de la Caldera, comme on le pourroit reconnoître dès que le Ciel se découvroiroit. Dans cette esperance, continuant de croiser de côté & d'autre sur la même hauteur durant cinq jours; le sixième, qui parut tel qu'on le pouvoit souhaiter pour sa serenité, le pilote observa le soleil & sa boussole, & assûra que nous étions sans faute à dix lieuës du Port, & que bien-tôt nous découvririons la terre. Nous donnâmes aussi-tôt toutes les voiles; neanmoins nous navigâmes jusqu'à la

nuît sans l'appercevoir. Le lendemain matin il persista encore dans son sentiment jusqu'à midi qu'il découvrit de hautes montagnes qu'il fut près de deux heures à pouvoir reconnoître. Enfin après les avoir bien observées, il dit avec beaucoup de trouble & d'alteration, que c'étoient les montagnes de Chiriqui où les courans nous avoient encore rejettez.

Il n'est pas concevable quel fut le chagrin de tous les passagers, quand ils apprirent cette déplaisante nouvelle. Ils firent des imprecations contre le pilote & contre moi, & nous eûmes assez de peine à calmer leur colere. Je leur proposai encore de retourner à Panama où nous pouvions nous rendre en cinq jours ; mais les passagers dont la plupart avoient des Charges ou des affaires importantes dans la Province de Costa-rica,

représenterent qu'il ne falloit pas se rebuter, que nous n'avions qu'à nous reposer quatre ou cinq jours en cet endroit, qui malgré la quantité de mouchérons qui s'y trouvoit, ne laissoit pas d'être agreable, & qu'ensuite nous pourrions continuer notre navigation avec plus de bonheur. Le pilote venant à l'appui de la boule, plus hardi ou plus effronté que jamais, jura qu'il arriveroit au Port de la Caldera avant qu'il fût cinq jours, ou qu'il y brûleroit tous ses livres. Il fallut donc se rendre à cela, & nous allâmes nous reposer à Chiriqui pour la quatrième fois. Nous y demeurâmes six jours, pendant lesquels nous nous rafraîchîmes, & mangeâmes force oranges tant aigres que douces que nous trouvâmes sur la côte de la montagne. Puis nous étant encore munis de vivres, nous mîmes à la voile,

comptant déjà 81. jours depuis notre départ de Panama.

Le lendemain il s'éleva un vent si guay , qu'avec une partie des voiles seulement , nous crûmes avoir fait une des plus grandes journées de toute notre navigation ; mais le jour d'après, le ciel se couvrit, le vent cessa, & le plaisir que nous avions ressenti d'aller si vîte fut bien diminué, quand nous nous apperçûmes au bout de douze jours que nous n'avions pas fait beaucoup de chemin, parce que les courans contraires nous faisoient presqu'autant reculer la nuit que nous avions avancé le jour. Cependant les provisions se consumèrent , & nous n'étions plus à Chiriqui pour en prendre de nouvelles. Enfin la nécessité vint à un point, que n'ayant plus pour repaître qu'un peu de maiz qui étoit resté dans l'auge aux co-

chons, & que ces vilains animaux avoient remplie de fiente & d'ordures : ce defagreable mets fut partagé entre nous à portions égales ; & cela étant confumé, il fallut compofer une capilotade des membres coriaces d'un vieux barbet qui avoit fait jufques-là mes délices. Tout l'équipage fe jetta avec avidité fur cette mauvaife galimafrée , & chacun n'en eut pas fa fuffifance. Le jour fuivant on prépara un nouveau repas d'un cuir de Taureau qui avoit fervi de couche à mon chien , & qui par fa mort étoit devenu un meuble inutile. On le fit boüillir longtems à gros boüillons , jufqu'à ce qu'il fût converti en une efpece de colle noirâtre qui ne prévenoit pas fort les yeux en faveur du goût. Mais bien loin d'en être dégoûtez , notre faim étoit devenue fi devorante , que nous en

mangeâmes avec autant d'appetit que si c'eût été de la gelée formée du suc substantiel des viandes les plus exquises. Ce même jour un matelot Negre ouvrit son coffre, & de deux platanes qu'il avoit ferrez, il en mangea un, pelure, coque & tout, & vint en grand secret me presenter l'autre, me priant de lui en donner seulement la coque, & si-tôt qu'il l'eut il la devora avidement, de crainte que quelqu'un ne survînt pour la lui arracher. Pour du vin, l'équipage en étoit suffisamment pourveu, & l'usage immodéré qu'on en avoit fait, n'avoit pas peu contribué au mauvais gouvernement de la Fregate. Voyant que les principaux matelots, & sur tout le pilote ne sçavoient plus que faire, & que tant de fautes averées à leur dam leur avoient bien fait perdre de ces airs d'assurance par

lesquels ils avoient prétendu m'imposer sur leur capacité, je les pris en particulier : je les consolai & encourageai dans les termes les plus affectueux que je pus choisir ; je n'eus pas de peine à les porter cette fois là à chercher la terre de tous les côtez qu'ils croiroient la trouver, & ils y étoient déterminez ; de sorte que si nous eussions rencontré des terres peuplées de Sauvages Indiens qui sont ennemis irreconciliables de toute la nation Espagnole, nous y serions descendus avec joye pour nous tirer de la cruelle extremité où nous nous trouvions. Quelques-uns d'entre nous veillèrent toute la nuit pour observer s'ils ne découvroient point quelque montagne qui nous indiquât notre route. A la pointe du jour, par un bonheur inespéré, on nous cria de la hune: voîle, voîle ! Cette

voix répandit une si grande joye dans tout l'équipage , que sans songer à rendre à Dieu les graces que nous lui devions , nous nous mêmes tous à crier avec confusion : *Arrive , arrive , hausse les voiles , abaisse celle-ci , monte vite.* Enfin , après nous être fait d'un Navire à l'autre tous les signes qu'on a coûtume de se faire quand on se veut joindre , nous vinmes à nous aborder. Le Capitaine du Vaisseau qui étoit un Mexiquain de ma connoissance, n'eut pas plutôt sçeu que je commandois la Fregate, qu'il fit jeter l'esquif en mer pour me venir offrir ses services. Après les premiers complimens , il m'apprit que nous étions auprès de l'Isle de Cagno , & nous convinmes d'y relâcher ensemble pour nous y reposer.

Dès que Don Loüis de Legnares (ainsi se nommoit le Capitai-

ne Mexiquain) fut informé de la pressante neccessité où nous étions, il fit porter aussi-tôt dans la Fre-gate de la volaille , du pain , des fruits & autres rafraîchissemens capables de rétablir nos forces épuisées & de nous faire perdre le mauvais goût du vieux barbet & de sa couche. Nous descendîmes enfin dans l'Isle , où nous dînâmes sous le frais ombrage de quelques platanes situez sur les bords d'un agreable ruisseau qui se déchargeoit à quelques cent pas de là dans la mer. Le Bâtiment de Don Louïs n'étant chargé que de vivres , de fruits & d'autres provisions qu'ils alloient vendre à Panama ; les passagers de la Fregate & mes matelots eurent de quoi choisir pour leur argent. Ils en prirent seulement pour quatre jours sur l'assurance qu'ils se donnerent à eux-mêmes qu'en deux

ou trois ils arriveroient à la Caldera ; mais pour moi, je fus pourveu gratuitement par Don Loüis de toute sorte de volatile , de fruits , biscuits , conserves , chocolat , & d'autres choses de regale ; & quelques instances que je pusse faire pour les lui payer , jamais il n'y voulut consentir , en me disant , que quelque jour je pourrois bien lui rendre la pareille.

Nous demeurâmes le reste du jour dans cette Isle délicieuse où nous eûmes bien du plaisir ; & à l'entrée de la nuit chacun rentra dans son Vaisseau à la reserve de Don Loüis qui voulut passer la nuit dans le mien. Il me divertit infiniment par la douceur de sa voix qu'il sçavoit conduire avec beaucoup de methode & d'agrément , & par l'enjoüement de sa conversation. Comme nous ne pouvions pas toûjours être ensem-

ble, il fallut nous séparer le lendemain. Ce que nous fîmes sur les dix heures du matin après bien des embrassades & mille protestations de service.

Chaque Vaisseau ayant repris sa route, le mien navigea avec tant de bonheur, que le jour suivant sur les sept heures du soir nous aperçûmes ce Port tant désiré, qui jusques-là sembloit ne devoir jamais paroître à nos yeux. Ce ne fut plus que réjoüissances dans l'équipage : chacun avoit peine à moderer sa joye. Pour moi, j'en fus si transporté, que je fis présent à mes matelots d'un quartaut de vin qui pesoit environ 90. livres, & un Marchand Genoïs qui étoit sur mon bord, leur en donna autant. Les matelots étoient dans une trop belle disposition pour remettre au lendemain à faire usage d'un présent si fort à leur

goût ; ils en firent l'essai sur le champ , & trouvant le vin excellent , ils commencerent à faire le service de Bacchus. Le pilote qui étoit à leur tête les encourageoit par son exemple. Ils s'en acquitterent si bien , que de brindes en brindes , & à force de se faire raison les uns aux autres , les quarts furent mis sur le cul en peu de temps. Mais leur cervelle en fut troublée. Le Marchand Genoïs craignant que la manœuvre n'allât pas bien , s'avisa fort prudemment de s'aller poster entre le pilote & celui qui tenoit le gouvernail sous ses ordres , parce qu'il avoit remarqué que le premier étendu sur sa chaise & passablement yvre , gouvernoit de memoire , comme se trouvant à la vûë d'un Port connu. Ce Marchand se mit donc entre eux à égale distance , pour repeter les

commandemens du Maître au va-
let, & servir comme de vehicule
à sa voix. Cet excès de précau-
tion nous perdit : car le pilote
ayant crié au Timonier, *Au No-
roueste, au Noroueste*, qui étoit
effectivement la route qu'il falloit
tenir pour aller au Port de la Cal-
dera ; le Marchand Genoïs qui
étoit begue & qui ne parloit pas
bon Espagnol, au-lieu de dire, *al
Noroueste*, comme le pilote dit, en
begayant : *al Nornoroueste*, qui
est un autre vent ; le Timonier
entendant cette voix & la croyant
de son Maître, prit sans hesiter
le chemin du Nornoroueste : ce
qui l'éloignant du Port, l'appro-
choit de la côte.

Pendant ce tems-là, comme la
nuit étoit venuë, les passagers
& moi nous dormions sans nous
apercevoir de cette méprise.
Neanmoins sur les deux heures

après minuit m'étant réveillé en sursaut au bruit des vagues qui frapôient avec impetuosité contre les rochers de la côte , je m'écriai tout surpris : Qu'est-ce donc ceci, Seigneur Pilote ? Entrons-nous déjà dans le Port ? A cet avertissement deux ou trois fois réitéré , le Pilote sortit de sa vineuse lertargie , & s'étant levé de dessus sa chaize pour s'en éclaircir , vit avec épouvante la Fregate si mal conduite & prête à heurter contre un roc qu'on avoit eu de la peine à discerner jusques-là à cause de l'affreuse obscurité que répandoit aux environs l'ombre d'une haute montagne couverte d'arbres. Il cria aussi-tôt aux matelots : Tourne arriere ; mais il n'étoit plus tems , & l'infortuné Bâtiment poussé avec violence par le vent & la marée heurta presque dans le moment contre l'é-

cueil d'une telle force, qu'un des côtez du Vaisseau en fut fracassé: une montagne de flots qui venoit de se briser contre le rocher, s'élevant au retour du côté de la Frigate, entra dans la chambre de poupe par les ouvertures des côtez, & l'innonda toute entiere. Alors ce ne fut dans tout le Vaisseau que clameurs effroyables & que desolation. Les lamentations succederent aux cris de joye & d'emportement que les fumées Bachiques leur faisoient pousser quelques momens auparavant. Rien ne peut égaler le trouble & la confusion qui regnoient par tout: quelques-uns réveillés en sursault crioient comme les autres, quoiqu'à demi endormis & sans sçavoir encore pourquoi. Le bruit, l'obscurité, les hurlemens, tout augmentoit l'effroi. Ce qu'il y avoit de plus déplorable, c'est que

nous voyions bien tous que nous étions perdus, & que nul ne pouvoit dire par quel étrange revers prêts à entrer dans le Port, nous étions engloutis par les eaux; & moi-même je n'en sçavois pas plus que les autres. Dans une si grande consternation, les uns à genoux sur le tillac pouffoient des vœux au Ciel pour leur salut; d'autres les mains jointes demandoient à Dieu misericorde. D'autres disoient à haute voix leurs pechez les plus secrets. Pour moi, parmi ces gémissemens je conservai le sang froid que Dieu m'a donné & que j'ai le bonheur de ne jamais perdre en quelque peril que je me trouve; & voyant qu'ils alloient tous perir faute de prendre le seul parti qui leur convenoit dans l'extrémité où nous étions, j'encourageai ces malheureux à travailler utilement & diligemment à se sauver.

ver. Je leur persuadai d'abord de couper les mats, & de nous saisir de toutes les planches, poutres & autres choses qui pouvoient nous soutenir sur l'eau & nous aider à gagner en nageant quelque lieu du rivage qui fut propre à aborder. J'ordonnai ensuite qu'on jettât dans la mer tout ce qui par sa pesanteur pouvoit faire submerger trop promptement le Vaisseau : & par ce moyen, aussi-bien que par celui des pompes je retardai le naufrage jusqu'aux premiers rayons de l'aurore. Mais ce qui nous servit plus que tout le reste, fut le conseil que je leur donnai de prendre à deux une longue & menuë corde qu'ils tenoient chacun par un bout. Cet expedient sauva la vie à plusieurs ; car lors que la Fregate ouverte de tous côtez eut coulé bas malgré le secours des pompes, tout le mon-

de se voyant obligé de se jeter à la nage sur les planches ou rouleaux de bois dont il put se saisir pour essayer de gagner la terre, il arrivoit que le premier qui y abordoit, tiroit après lui sur le rivage son compagnon qui tenoit l'autre bout de sa corde, & qui fort souvent étoit sur le point de se noyer. Je tirai de cette maniere le Pilote, quoiqu'il ne le méritât point. Nous échapâmes presque tous de ce danger, à la réserve de cinq ou six qui furent poussés avec violence par des coups de mer & qui périrent misérablement en donnant de la tête contre les écueils & contre le Vaisseau même.

Quelques heures après le naufrage, la marée s'étant retirée, laissa la Fregate presque à sec ; de sorte qu'il nous fut aisé d'en retirer tout ce qu'il y avoit dedans &

de le transporter à terre. Il n'y eut presque rien de perdu, puisque nous recueillîmes même la plus grande partie des choses que j'avois fait jetter à l'eau. Nous rendîmes grâces à Dieu de nous avoir conservé la vie, après quoi nous brûlâmes le Bâtiment pour en tirer le fer, que nous amassâmes en un endroit de la côte avec toutes les hardes sous des arbres feuillus que nous avions choisis pour nous y mettre à couvert de l'ardeur du soleil. Comme nous n'avions pourtant pas dessein d'y demeurer long-tems, j'exhortai mes camarades à choisir quelqu'un de la compagnie pour les gouverner, en leur représentant qu'autrement ce ne seroit que désordre & que confusion. Ils me prièrent tous d'une commune voix & avec de grandes instances, de vouloir bien prendre ce soin, ce

que j'acceptai ; & pour commencer à exercer les droits de cette souveraineté , je fis trois détachemens , l'un pour aller chercher de l'eau dont nous avions un pressant besoin , l'autre pour aller à la provision ; car celles du Vaisseau ayant été mouillées, ne pouvoient plus nous servir , & le troisième , pour reconnoître le pais , & voir si l'on ne découvreroit point quelque habitation , parce que le pilote assuroit que nous étions à trois ou quatre lieues de la Caldera. Le premier détachement ne fut pas long-tems à revenir , & il apporta de très-bonne eau qu'il avoit trouvée près de là. Le second revint quelques momens après chargé de fruits sauvages d'assez mauvais goût , avec des œufs de Tortuë , & dit qu'il avoit vû un Porc-épi & des crotes de Poules de Nicaragua ,

qui font ce qu'on appelle en France des Poules d'Indes. Satisfait de cette découverte, je renvoyai chercher une plus grande provision d'eau & d'œufs de Tortuë. Il y avoit une si prodigieuse quantité de ces œufs sur cette côte, que dans chaque creux qui se rencontroit sur les sables de cette plage, on y en trouvoit jusqu'à deux ou trois cens. Nous en mangeâmes avec beaucoup d'appetit, quoiqu'ils eussent une certaine odeur de marécage qui bleffoit l'odorat & le goût. Nous passâmes le reste de la journée à nous fabriquer de petites loges ou feüillées avec des branches de Palmier. Comme le soleil se couchoit, nous vîmes revenir le troisiéme détachement, ce qui nous réjoüit d'abord, comptant qu'il avoit rencontré un fort grand fleuve si profond, si rapide & si plein de Cro-

codiles, qu'il lui avoit été impossible de le traverser. Je les blâmai de s'en être revenus pour cet obstacle qui ne devoit pas les arrêter, puisqu'en coupant du bois ils pouvoient en former un radeau sur lequel il n'auroit tenu qu'à eux de passer le fleuve. De peur de quelque nouvelle bêtise de leur part, je résolus d'aller moi-même avec eux le jour suivant.

Le lendemain donc après avoir laissé à un homme de la compagnie le soin de conduire ceux qui restoit, je les quittai en les avertissant que s'ils n'avoient pas de mes nouvelles dans huit jours, ils pourroient alors laisser les hardes & marcher sur mes traces en cherchant fortune, pourvû qu'ils ne s'éloignassent pas de la côte.

Voici en quel équipage je partis : J'avois un haut de chauffe de satin piqué plus ample que les Es-

Habil-
lement
des gens

pagnols ne les portent d'ordinaire, une camifole blanche garnie de dentelles d'or de Naples, avec les boutons & boutonnières de même, & par dessus une casaque de velours gris de perle à manches pendantes, un chapeau de Castor blanc, deux pistolets & deux bayonnettes à ma ceinture, & cent pistoles avec une montre dans ma bourse. Outre cela je portois à la main mon épée & un cordon en écharpe où pendoit la mire de mon harquebuzé avec ses charges de poudre & de plomb. Pour mon harquebuse, c'étoit un matelot qui la portoit, & cette arme étoit la meilleure pièce de tout l'équipage : car outre qu'elle étoit de défense, c'étoit sur elle seule que la petite Caravane fondeoit l'espérance de substantier sa vie. Les autres outre leur épée qu'ils avoient au côté, portoient

de quar
lié du
Perou.

une hache , une corde , un couteau , un petit fusil à faire du feu avec sa pierre , son fer , sa meche & ses allumettes.

Après deux heures d'un chemin sabloneux & très-pénible , nous arrivâmes au bord d'un fleuve que nous appellâmes le fleuve des Crocodiles , quoiqu'à la verité il n'y en eût pas tant que le détachement l'avoit rapporté , & pour le passer , nous convinmes d'aller sur ses bords en le remontant jusqu'au premier bosquet où nous pussions trouver du bois propre à faire des radeaux. Nous en trouvâmes à deux lieuës plus loin ; nous en prîmes sur nos épaules autant qu'il nous en falloit , puis nous descendîmes le fleuve par où nous étions venus , jusqu'au lieu que nous avions quitté ; car nous ne voulions pas nous éloigner de la côte ; esperant , suivant l'opinion

tion du pilote gagner le Port de la Caldera. Ayant fabriqué un radeau le mieux qu'il nous fut possible avec nos haches, notre bois & nos cordes, nous nous hazardâmes à nous abandonner dessus au courant du fleuve qui étoit très-rapide. On y avoit fait une espece de bancs de joncs pour moi qui y entrai le premier, après avoir pris mon harquebuzé des mains de celui qui la portoit. Le pilote se mit à l'un des bouts, & un vigoureux matelot de l'autre, avec chacun une longue perche & deux rames pour le conduire. Comme nous n'y pouvions tous entrer sans l'enfoncer sous l'eau par notre pesanteur, nous nous partageâmes; une partie resta sur le bord du fleuve, & l'on attachâ seulement au radeau une longue corde, afin que ceux qui demeureroient, le pussent retirer lorsque

les premiers seroient passez. Cela étant fait, nous reprîmes les cordes dont nous jugeâmes pouvoir encore avoir besoin , & je fis jeter à l'eau les bois du radeau pour ôter à la compagnie toute espérance de retourner sur ses pas jusqu'à ce que nous eussions trouvé quelque habitation, & reconnu si nous étions en terre ferme ou dans une Isle. Nous marchâmes encore environ six lieuës, au bout desquelles nous passâmes un autre fleuve de la même maniere que le precedent ; & comme le soleil se couchoit , nous arrivâmes à une plage assez étendue où nous fîmes alte tous bien fatiguez ; mais moi particulièrement , parce qu'ayant passé par des endroits fort humides & marécageux, mes souliers s'étoient mouillez de telle sorte , que le cuir s'en étoit étendu ; d'ailleurs le sable y entrant

de tous côtez m'incommodoit beaucoup. Mes souliers me causant donc plus d'embaras qu'ils ne m'étoient commodes, je les jetai. Comme nous cherchions de l'œil un terrain plus élevé que les autres pour nous y reposer & y passer la nuit, nous entendîmes quelque bruit près d'un vieux arbre sec dont le tronc étoit creux de caducité. Nous en étant approchez pour en découvrir la cause, nous en fîmes sortir une espèce de gros Lezard que les habitans du pais nomment Yguana. C'est bien le plus laid animal que la nature ait formé : mais en récompense, la chair en est fort délicate. Elle approche fort du goût d'une Poularde. Le pilote le frapa de sa hache & le fendit en deux. Nous avions bien besoin de faire une si bonne rencontre pour reparer nos forces qu'une longue

& pénible marche, & le défaut de nourriture avoient déjà presque épuisées. Il ne nous en fallut pas davantage pour notre souper & pour un bon souper ; car ce Léopard avoit trois quarts d'aunes de long. L'ayant fait rôtir sur les charbons, nous le mangeâmes, & après ce repas nous nous endormîmes. Nous nous remîmes en chemin au point du jour. Sur les dix heures, il nous fallut monter une montagne fort pénible, & percer ensuite un bois des plus épais rempli d'épines & de ronces, afin d'éviter un Cap qui nous auroit obligé de faire un grand détour. Ce fut là que j'eus beaucoup à souffrir. A force de marcher j'avois usé la semelle de mes bas, & mes pieds nus n'étant pas accoutumés à un chemin si rude, furent en peu de tems pleins d'estafilades & d'écorchures. Ce fut

encore pis , lors qu'au sortir de ce bois nous eûmes gagné le bord de la mer ; le sable de la plage échauffé par l'ardeur du soleil , me fit venir sous la plante des pieds des ampoules aussi grosses que des œufs de pigeon ; & ces ampoules venant à se crever , & le sable y entrant jusqu'à la chair vive , y causoit une cuisson douloureuse. Le mal que j'en souffrois fit pitié à tous mes compagnons qui m'obligerent à m'arrêter sous une feüillée qu'ils firent sur le bord d'un ruisseau, & sous laquelle nous nous mîmes à couvert ; car le soleil étoit bien ardent. Pendant qu'une partie s'y reposoit , l'autre alla dénicher assez près de là dans les creux des rochers que la mer batoit , un grand nombre d'une espece de limaçons de mer que les gens du païs appellent Burgados , & dont ils mangent assez commu-

nément. Il ne fut plus question que de les faire cuire. Nous aurions fort souhaité de les manger bouillis, mais nous n'avions pas de vaisseau où nous les pussions mettre, & il fallut nous contenter de les faire rôtir sur les charbons. Nous en mangeâmes avec appetit, & après le dîner, la nécessité d'avancer chemin nous obligea de nous remettre en marche. Je m'y disposai malgré mes ampoules ; on m'enveloppa les pieds le mieux qu'il fut possible de linges déchirez & de vieux hillons, & l'on me fit une espece de chaussure comme on en voit aux pauvres Mandians. Cela me mena jusqu'au couchér du soleil que nous arrivâmes sur les bords d'un étang où nous fûmes harcelez par une si grande quantité de cousins, que quelque las que nous nous sentissions, nous n'y pûmes tenir,

nous fûmes obligez pour les fuir de marcher jufqu'à dix heures de la nuit. Nous la paflâmes avec beaucoup d'inquietude & d'autant plus de crainte de nous voir affaillir par une troupe d'Indiens Sauvages, que nous avions apperçû une lumiere à travers les arbres d'un bois voifin ; mais nous n'en eûmes que la peur.

Le lendemain continuant notre route, nous rencontrâmes un ruiſſeau aux bords duquel nous trouvâmes du feu allumé & un grand nombre de coquilles de platanes autour ; ce qui nous fit croire d'abord qu'il devoit y avoir là auprès quelques-uns des arbres qui portent ce fruit ; mais nous en cherchâmes vainement aux environs, d'où nous conjecturâmes que les perſonnes qui en avoient mangé en cet endroit, les y avoient apporté d'ailleurs. Sur le midi, nous

arrivâmes à un grand fleuve tout bordé de grands arbres de haute fustaye qui formoient un fort bel ombrage. Comme la faim nous pressoit, nous y jettâmes l'hameçon & pêchâmes trois poissons d'une raisonnable grandeur que nous fîmes rôtir. Nous passâmes ce fleuve sur un radeau à la manière ordinaire, & poursuivîmes notre chemin jusqu'à un autre plus grand encore, aux bords duquel nous passâmes la nuit & dormîmes; un d'entre nous faisant la sentinelle pour n'être pas surpris des Indiens. Le jour venu, nous vîmes autour de nous un grand nombre de Palmiers dont nous coupâmes quelques bourgeons pour en manger le cœur qui est tendre, mais insipide & fade, & approchant du goût de la cire de bougie. Un peu plus loin nous trouvâmes une espèce de

fruit de la couleur de la mûre & de la grosseur d'un abricot. Les habitans le nomment Îcacos. Il est aigre-doux , & du reste d'un goût très-agreable. Nous nous en accommodâmes mieux que des bourgeons de Palmier. Nous regagnâmes ensuite le bord de la mer , après avoir traversé un bois & une montagne Nous apperçûmes sur la plage un grand nombre de Crabes ou Ecrevisses de mer. Nous fîmes d'abord notre compte d'en faire un bon repas ; mais nous comptions sans notre hôte ; & les gaillards avec leurs pattes crochuës étoient si bons coureurs , que les plus alertes de nos gens les poursuivirent plus d'une demie heure sans en pouvoir attraper que quatre. Mais en récompense ayant remarqué un grand nombre de Pape-gais sur quelques arbres voisins, j'eus re-

cours à mon harquebuse qui jusqu'alors nous avoit été inutile ; & j'en tuai six qui nous furent d'une grande ressource. C'est une espece de Perroquet , dont la chair , quoique dure & noire, ne laisse pas d'être délicate ; & quand ils sont jeunes & par conséquent plus tendres , c'est un manger de Roy. Nous nous remîmes en chemin & & allâmes passer la nuit près d'un Cap où nous trouvâmes en abondance de ces fruits que j'ai nommé Icacos. Nous mangeâmes crus les plus meurs , & fîmes rôtir les autres.

A la pointe du jour nous commençâmes notre cinquième journée. Nous passâmes deux rivières sur des radeaux sans avoir rencontré aucune chose à manger , jusqu'à six heures du soir que je tuai un Pan. Il étoit venu se poser pour son malheur sur le haut

d'un arbre, au pied duquel je m'étois assis pour me reposer. Nous en fîmes un regal & le mangeâmes comme le mets le plus friand que nous eussions eu jusqu'alors. Le lendemain nous arrivâmes sur le midi à une cabane deserte où nous trouvâmes une grande quantité de platanes meurs. Nous en mangeâmes la moitié, & nous nous chargeâmes de l'autre en cas de besoin, non sans crainte d'être surpris en cet exercice ou poursuivis après le coup par le Maître de la cabane & toute sa sequelle. Mais nous fûmes assez heureux pour ne voir personne. Nous continuâmes de marcher jusqu'à la nuit que nous passâmes au bord d'un fleuve après avoir fait notre souper des platanes que nous avions volez. Quoique nous en eussions mangé beaucoup durant le jour, & que ce soit un aliment

fort pernicieux à cause de son excessive froideur , aucun de nous n'en fut incommodé.

Le jour suivant , quatre personnes de notre compagnie allerent à deux lieuës de là sur une montagne y chercher du bois à radeau pour passer le fleuve , & me laisserent accompagné d'un seul homme. Je ne pouvois presque plus me tenir sur mes pieds. Il fallut pourtant me lever un moment après leur départ , & l'occasion le meritoit bien , puisque c'étoit pour tirer sur une bande de Ramiers qui vinrent se percher sur un arbre à cinquante pas de moi. Je me traînai presque à quatre pattes jusques sous l'arbre avec autant de lassitude que de crainte de les effaroucher. Le Ciel benit ma peine , car j'en tuai dix-huit d'un seul coup avec de la cendre de plomb ; de sorte que mes cama-

rades à leur retour trouverent un banquet à quoi ils ne s'attendoient pas. La joye qu'ils en eurent, étoit si grande , qu'ils ne s'appercevoient presque point que le vin leur manquoit pour faire chere entiere. Les dattes qu'ils avoient apportez du Bois servirent de pain. Après un si bon repas , nous recommençâmes à marcher. Je repris courage & suivis les autres autant que mes forces me le purent permettre ; mais au bout de deux heures de chemin ne pouvant plus me tenir sur mes pieds malades, je priai mes compagnons de continuer leur voyage sans moi, & de me laisser en cet endroit, en leur representant qu'il n'étoit pas juste que pour l'intérêt d'un seul les autres s'exposassent à se perdre : que je les suivrois le mieux que je pourrois aussi-tôt que mes pieds seroient gueris : que s'ils

rencontroient quelques habitations d'Espagnols, je les conjurois de me revenir trouver ; mais que si le païs étoit desert, ils prissent le parti qu'ils jugeroient le meilleur ; & que sur toute chose je leur recommandois de demeurer toujours bien unis. Il n'est pas concevable combien cette petite troupe parut touchée de ces paroles. Ils ne purent retenir leurs larmes, & ils s'opposèrent tous à la resolution que je témoignois vouloir prendre. Ils me jurèrent qu'ils ne m'abandonneroient point, dussent-ils mettre leur vie en peril, & ils s'offrirent à me porter sur leurs épaules. J'en rejettai la proposition, comme une chose trop pénible & qui les retarderoit trop, ajoutant que le tems leur étoit cher, & qu'ils devoient poursuivre avec diligence leur dessein, qui étoit de se rendre au Port

de la Caldera. Mais quelque chose que je leur pûs dire, ils n'en voulurent point démordre, & je fus obligé de me laisser porter. Ce qu'ils firent tous en se relayant l'un l'autre successivement jusqu'à sept heures du soir. Alors ils s'arrêtèrent autant pour se reposer que pour manger, car ils avoient besoin de ces deux choses & encore plus de se rafraîchir. Pour subvenir à l'une de ces necessitez, ayant trouvé par bonheur de ces mêmes limaçons de roche que j'ai appeliez Burgados, nous les fîmes rôtir sur les charbons, mais ce n'étoit pas contentement; car la fatigue du chemin & l'ardeur extrême du soleil que nous avions soufferte pendant toute la journée, nous avoit outrageusement alterez, nous avions le gozier tout enflammé, & nous manquions d'eau douce pour éteindre un si grand feu;

heureusement ayant poussé notre marche une lieuë plus avant, nous rencontrâmes un des plus délicieux fleuves qu'on puisse voir. Le rivage en étoit bordé de part & d'autre de hauts platanes tout chargez de fruits & dont les branches se croisant au dessus de l'eau, formoient tant que la veuë se pouvoit étendre, une espece d'allée en berceau la plus agreable du monde. Nous rendions graces à Dieu d'une si bonne rencontre ; nous appaisâmes notre soif avec avidité, & notre joye fut encore augmentée, lors que le pilote après s'être orienté, nous dit : qu'il reconnoissoit le lieu, & que cette belle riviere que nous admirions, étoit celle de S. Antoine. Il nous assûra de plus qu'à quatre lieuës de là étoit une riche Ferme abondante en troupeaux & qui appartenoit à Alonse Macotela Bourgeois de
la

la Ville d'Esparza dans la Province de Costa-rica. Un homme de la compagnie en fut si transporté, qu'il tira ses tablettes pour marquer une si heureuse journée. Le fruit de ces grands arbres dont nous ne pouvions nous lasser d'admirer le beau feuillage, nous servit de souper ce soir là ; & pour le diversifier, nous en mangeâmes de crus, de rôtis, & de cuits sous la cendre. Nous passâmes ensuite le fleuve sur un radeau, & la nuit étant venuë, nous nous endormîmes avec plus de tranquillité que les nuits précédentes.

Le lendemain trois de nos hommes furent détachés pour aller à la Ferme de Macotela, & moi je restai avec les deux autres tout ce jour-là & le suivant, nous nourrissant d'Ecrevisses que nous pêchions dans la riviere. J'avois pour compagnons le Marchand Genoïs

dont j'ai parlé, & un Religieux de la Merci. Ce dernier pendant que nous dormions, l'autre & moi la nuit du second jour, étoit chargé de faire la garde, afin de nous précautionner contre les surprises; mais la sentinelle plus pratique des fonctions claustrales que des militaires, s'endormit aussi-bien que nous, jusqu'à ce qu'environ sur les onze heures je me réveillai en sursaut au bruit d'une voix qui me sembloit avoir prononcé mon nom. J'appellai la sentinelle pour m'en éclaircir; mais la sentinelle ne répondant non plus qu'une souche, je me levai sur mon seant, & en même-tems je m'entendis appeler distinctement, quoique d'assez loin. Je réveillai le Marchand Genoïs & le Religieux, & un moment après nous vîmes paroître sur la rivière un grand radeau sur lequel il y

avoit plus de vingt personnes. Ils étoient conduits par Don Domingō de Chavarria navarrois Curé de la Ville d'Esparza. Nos trois hommes qui s'étoient détachés pour aller à la Ferme de Macotela l'y avoient rencontré & lui avoient dit dans quel état nous étions sur le bord du fleuve de S. Antoine, où nous attendions leur retour ; & le bon Curé poussé par un mouvement de charité venoit au-devant de nous avec des rafraîchissemens pour rétablir nos forces perduës. Il s'étoit fait enseigner l'endroit où nous pouvions être, & il étoit parti sur le champ avec tous ses domestiques, quelques-uns de ses amis & toutes les provisions qu'il avoit pû ramasser. Ayant sçeu qui il étoit & le dessein qui l'amenoit, je courus l'embrasser dès qu'il fut à terre, en lui faisant force complimens, que la

joye où j'étois rendoit très-sincères. Celle du Marchand & du Religieux de se voir affranchis du peril de la faim & de la surprise des Sauvages Indiens, n'étoit pas moindre que la mienne, & Don Domingo & sa compagnie n'en avoient pas moins que nous de nous avoir rencontrés. Ainsi tout le monde étoit content ; mais comme il étoit heure induë , pour tenir plus long-tems conversation en cet endroit, nous passâmes tous la riviere sur le radeau ; & lorsque nous fûmes de l'autre côté , chacun monta à cheval , hors moi qui pour le soulagement de mes pieds & de mes autres membres fatiguez fus juché dans un de ces lits panfles ou suspendus qui sont si fort en usage dans tous ces pais Occidentaux. Six Indiens de relais , gens des plus robustes , me portoient alternativement à deux

fur leurs épaules, mieux que n'auroient pû faire les meilleurs mulets du païs. Nous arrivâmes en cet équipage un peu devant le jour à la Ferme de Macotela, où nous nous reposâmes quelque tems. Ensuite nous étant remis en chemin, nous nous rendîmes à Esparza Ville très-petite. Il n'y a qu'une feule Paroiffe & deux Convents, l'un de Religieux de S. François, & l'autre de l'Institution du Bienheureux Jean de Dieu. Je fus porté à la maison de Don Domingo de Chavarria, où je trouvai nos trois compagnons qui avoient pris les devants.

Notre premier foïn fut d'envoyer un Courier à Cartage Capitale de la Province de Costa-rica pour donner avis de mon arrivée à Esparza à D. Juan de Salinas Gouverneur & Capitaine General de cette Province, & Chevalier de

l'Ordre de Calatrava. Je le connoissois pour l'avoir vû à Lima , où j'avois contracté avec lui une amitié particuliere. Le Courier fit tant de diligence, que vingt-quatre heures après son départ je vis entrer D. Juan dans ma chambre. Après les premiers complimens , je lui racontai ce qui nous étoit arrivé , & ce Gouverneur à ma priere fit partir une Fregate pour aller guerir mes pauvres compagnons de naufrage qui se devoient lasser d'attendre si long-tems. Sur les enseignemens qu'on donna à ceux qui la conduisoient , de la hauteur & du lieu où ils devoient les trouver, ils s'y transporterent ; mais ils revinrent deux jours après, rapportant qu'ils n'avoient rencontré personne. On se persuada qu'ils n'avoient pas fait assez d'attention aux signes qu'on leur avoit marquez pour recon-

noître le lieu ; c'est pourquoy Don Juan de Salinas y envoya un autre Bâtiment avec ordre à l'équipage de descendre à terre & de faire leur possible pour rapporter des nouvelles certaines de mes camarades. Ces seconds y étant arrivés descendirent sur la plage, & n'y voyant rien, le Capitaine détacha les plus alertes de ses matelots pour aller en quête aux environs. Ils firent un circuit de plus de deux lieues sans rien rencontrer ; & voyant qu'ils y perdoient leurs peines, ils retournerent faire leur rapport. Comme ils étoient prêts à remonter dans leur barque, l'un d'entr'eux aperçut sur la greve un grand amas de feuilles qui paroissoit n'avoir pas été mis là sans dessein ; il s'avisa de les aller ranger à droite & à gauche avec le pied, & trouvant dessous des hardes, de la fer-

raillé, des coffres, des balots, cette découverte le surprit, ses camarades & lui ne pouvoient comprendre pourquoi on les avoit ainsi abandonnez : & ne sçachant rien de meilleur à faire, ils les embarquerent dans leur Vaisseau, & vinrent rendre compte de leur commission. Chacun crut à Esparza & moi à la fin comme les autres, que nos camarades avoient été surpris par les Sauvages qui les avoient menez à leurs habitations; & je desespérois de les revoir jamais. Quatre jours après, le Gouverneur mangeant avec moi chez le Curé, il arriva à la porte du logis un Cavalier qui couroit à toute bride, & qui rapporta plein d'effroi, qu'il avoit vû marcher entre le bois & la mer une puissante Armée d'Anglois. On le fit entrer sur le champ dans la maison du Curé, & il nous assura la même chose.

chose. Sa frayeur persuadant encore plus que ses paroles, chacun aussi-tôt se leva ; on courut sonner l'alarme par tout avec assez de chagrin ; car tout ce qu'il y avoit de gens dans la Ville étoient trop mal armez pour faire une vigoureuse résistance, & encore moins bien disciplinez. Le Gouverneur monta à cheval, & tout incommode que j'étois je le suivis pour lui aider à ranger ses gens. Le bruit, le tumulte, le desordre croissoit à chaque instant. Il venoit des gens de tous côtez qui disoient que l'ennemi s'approchoit. D. Juan & moi nous sortîmes de la Ville pour nous en éclaircir par nous-mêmes ; & à peine eûmes-nous fait cinquante pas dans la campagne, que nous vîmes approcher en un équipage fort delabré notre petite troupe qui composoit elle seule cette for-

midable armée dont on nous avoit menacez. La crainte qu'ils ont en ces quartiers-là d'être assaillis par les Aïbustiers des Isles qui sont gens à tout entreprendre pour piller, les trouble si fort, qu'ils se représentent des fantômes, & leur fit prendre en cette rencontre cinquante hommes bien fatiguez & tous desarmez pour une puissante armée d'ennemis. Je ris beaucoup de cette terreur panique lorsque j'en eus reconnu la cause, & j'eus une joye extrême de voir mes compagnons échappez du peril que j'avois craint pour eux. Je les questionnai sur leur avanture, & ils me répondirent : qu'ayant attendu trois jours plus que le tems marqué, ils avoient cherché fortune suivant mon conseil & marché sur mes traces le long de la côte.

Je demeurai près d'un mois à

Esparza d'ou je sortis ensuite avec de bons guides après avoir reçu tous les bons traitemens imaginables du charitable D. Domingo, & de D. Juan de Salinas des lettres de recommandation pour le Viceroy de la nouvelle Espagne dont il étoit un peu parent. J'avois bien de l'impatience d'aller voir un Royaume si riche, si fertile & si étendu. Les peuples en sont à peu près les mêmes que ceux du Perou en ce qui concerne leurs coûumes. Ils ont le même teint & la même forme de corps. Le climat en est presque égal, quoique le Perou soit plus sous la ligne, & le terroir d'une pareille fertilité; avec cette difference, que la nouvelle Espagne n'est pas si remplie de montagnes, & que les habitans en sont plus sociables à cause du grand commerce qu'ils ont avec les Espagnols naturels.

Leur Religion & leurs loix politiques étoient peu différentes, & voici quelles ceremonies ils employoient anciennement en l'un & l'autre de ces Royaumes pour l'installation de leurs Rois. Ils les élevoient sur une espece de brancard d'or orné de plumes de diverses couleurs, & de la forme à peu près de ceux où l'on porte les Chasses & Reliques de nos Saints. Là tous leurs sujets accouroient en foule leur baiser les pieds, & leur offroient en hommage de l'or, de l'argent, des plumes, marchandises, étoffes, animaux vifs ou morts, des fruits, des grains, &c. chacun selon ses moyens : après quoi ils les obligeoient à jurer, qu'ils n'opprimeroient jamais leurs peuples, mais qu'ils leur administreroient la justice avec zele & intégrité ; qu'ils seroient courageux dans la guerre ; qu'ils obli-

geroient le Soleil à leur continuer son cours & sa lumiere , qu'ils forceroient les nuées à pleuvoir dans leurs besoins , la terre à fructifier , les fontaines & les rivières à faire couler leurs eaux , les animaux à se multiplier par la generation , & en cela ceux du Perou furent encore plus superstitieux que les Mexiquains , puisque les Incas leurs Rois avoient consacré un Temple au Soleil dans l'Isle du lac de Tititaca. Ces deux riches Royaumes differoient ou different en cinq choses remarquables : La premiere, c'est que quoique la nouvelle Espagne produise dans les entrailles de ses montagnes tous les mêmes métaux que le Perou , il ne s'en tire point de vis-argent comme en l'autre , & il falloit qu'on y en apportât d'Espagne ou d'Allemagne , pour qu'on pût travailler à ses mines.

La seconde difference, c'est que dans le Mexique les Rois se faisoient par élection, & qu'au contraire dans le Perou ils parvenoient au Trône par droit de succession. La troisiéme, c'est que leurs langues avoient si peu de ressemblance entr'elles, tant la generale que les particulieres, qu'il ne s'y rencontroit pas un seul terme qui eût du rapport avec un autre. La quatriéme, est qu'au Mexique leurs Chroniques, traditions & antiquitez se conservent & se manifestent par des peintures, & dans le Perou par des Quipos. Enfin la derniere, c'est que le vin dont ils font usage au Perou & qu'ils appellent Chicha, se tite du maiz, qui est une espece de bled semblable à celui de Turquie; & dans la nouvelle Espagne ils le nomment Pulque, & le tirent d'un arbre nommé Maguey.

Le terme de Costa rica , qui signifie en Espagnol côte riche, sembleroit donnèr une grande idée de la Province qui porte ce nom ; mais la verité est qu'il lui a été donné par ironie , parce que c'est un terroir pauvre & peu fertile , quoiqu'abondant en grand & menu bétail. Elle est du Diocèse de Nicaragua ; sa Capitale est Carthage ; elle a sur la mer du Sud le Port de la Caldera , & elle en a d'autres sur celle du Nord. C'est un Gouvernement & une Capitainerie Generale , à cause que par sa situation elle est exposée aux insultes des flibustiers des Isles.

La Province de Nicaragua la suit ; c'est un Evêché & un Gouvernement. La terre en est fertile , l'air très-sain , & le païsage le plus agreable du monde , parce qu'il offre à la vûë des plaines, des

ruisseaux , des prairies , & de distance en distance des bosquets dont les arbres s'élevent dans les nuës ; & il s'y en trouve d'une si prodigieuse grosseur , que douze hommes se tenant par la main les peuvent à peine embrasser. Il y a dans cette Province un grand nombre de Villages, de Bourgs & de Villes dont les principales sont : Leon, Grenade, Segovie & Nicaragua. A cinq mille de cette derniere est une très-belle Isle sur le lac dont j'ai parlé ; elle est fertile en Cacao , Oüatte , Teinture d'écarlate & en fruits d'un goût délicieux. Ses Ports sur la mer du Sud sont ceux de Nicoya, de Realexo & de Masoya, & cette celebre Habitation des Indiens du país qu'on appelle le Vieux Bourg ; il est si grand & si peuplé, qu'on y compte vingt mille personnes , & l'on y voit dans

le Convent des Religieux de S. François une Image de Notre-Dame, qui par ses Miracles frequens & averez le rend encore plus celebre que le nombre de ses habitans. Dans toute cette Province on y recüille en abondance du sucre, de la teinture d'écarlate, gome, poix-raifine, du goudron, & des bois pour les Navires, du chanvre, du lin, & du meilleur Cacao de toutes les Indes; mais il ne sort gueres du país à cause que ce fruit est le principal ingredient qui entre dans la composition du Chocolat dont ils y font un usage excessif. C'est entre les rochers de ses côtes que l'on pèche ce petit poisson à écaille si renommé, qui travaille la pourpre dont on teint une si grande quantité de toiles de soye, de coton & de fil; & cette teinture ne perd jamais sa couleur, quoique

vous la laviez dans la lessive la plus forte.

Après la Province de Nicaragua est celle de Tegusigalpa, où il y a de riches mines d'argent : Honduras vient ensuite, c'est un Evêché, un Gouvernement & une Capitainerie Generale. Cette Province est située entre Nicaragua & le Yucatan. C'est un terroir fertile & pourvû de toutes les choses nécessaires pour la vie ; & sur tout de miel & de cire ; son Port le plus considerable est Truxillo sur la mer du Nord. Vous trouvez après cela trois Gouvernemens , qui sont : San Salvador ou Saint Sauveur , la Trinité , & S. Antoine de Suchitepeques , lieux très-abondans en Cacao , cochenille, pastel, graine d'écarlatte & en cotton.

L'on arrive ensuite dans l'Audience de Guatimala ; c'est un

Gouvernement & une Capitainerie Generale fort considerable ; car elle est fans aucune dépendance du Viceroy de la nouvelle Espagne. Ce Gouvernement en a sous lui quatre autres , qui sont tout autant de Provinces. La Capitale en est S. Jacques , Ville située dans la vallée de Panchoy , entre deux montagnes appellées dans le païs *Volcanés* , dont l'une jette de l'eau , & l'autre du feu. La premiere se nomme Almolonca ; elle a quatre lieuës de hauteur & dix-huit de tour. La Ville de S. Jacques avoit nom autrefois Zacualpa , & est appellée presentement la Vieille Ville ; c'est un séjour délicieux ; elle abonde en toute sorte de fruits ; mais elle est sujette à des tremblemens à cause de la proximité des deux Volcans dont je viens de parler. Il y a Audiance , Evêché , Université ,

& tous les autres Tribunaux qui sont établis dans les Capitales des plus grands Royaumes. Elle a six Convens de Religieux Mandians, & trois de Religieuses. Peu de Villes sont plus peuplées, les habitans y sont très-polis, & sur tout la noblesse qui y est fort nombreuse, s'y distingue avec beaucoup d'éclat. Ils y sont excellens hommes de cheval, quoique presque tous à la ginette, & des plus experts en fait de courses de Taureaux.

De là on vient à Chiapa : C'est une Prevôté Royale, qu'on appelle dans le païs Alcadia mayor. On y voit les mêmes fruits qu'à S. Jacques de Guatimala & en quantité ; sa Ville Capitale est Chiapa Ville Royale, c'est-à-dire, où il y a des Tribunaux Royaux, en quoi elle differe de Chiapa des Indiens où il n'y en a point,

quoiqu'elle soit très-grande. Cette dernière est à dix lieues de celle des Espagnols , & est située sur un fleuve navigable, aux bords duquel se rencontre des couleuvres de trente-deux pieds de longueur , comme celles de Portobelo.

A côté de la Province de Chiapa vers la mer du Nord , est celle de Tabasco , qui est de la même fertilité que les autres , qui rapporte les mêmes fruits & où les mêmes denrées se débitent ; mais son Port pour être trop bon lui devient dangereux , parce qu'en toute saison il offre un sûr abord aux ennemis de la Nation.

Plus avant est le Yucatan, Evêché , Gouvernement , & Capitainerie Generale ; Merida en est la Capitale. Cette Province est moins connue par ce nom que par celui de Campesche , Port dan-

gereux à la verité, & si rempli de bancs & d'écüeils, qu'on est obligé de mouïller à quatre lieuës avant en mer, mais fameux par son bois qui est si necessaire aux belles teintures. Le Yucatan est des plus abondans en cire, coton, pastel, & autres marchandises dont on fait trafic par toute l'Amerique. Tabasco & le Yucatan font, comme je l'ai dit, à côté de Chiapa ; mais en droite ligne après cette derniere Province est celle de Teguantepèque, fertile en fruits & en graine d'écarlatte : les Indiens qui l'habitent y sont si peu faits à l'obéïssance, & si seditieux, qu'en l'année 1657. le Lundi de la Semaine Sainte, ils tuerent à coups de pierre & de bâtons Don Juan de Avellaño Gentil-homme du Duc d'Alburquerque & Grand Prevôt de cette Province avec deux de ses va-

lets : ensuite ils allerent à la Maison de Ville où D. Juan logeoit , & qui étoit une des plus belles du Royaume ; ils y mirent le feu & la brûlerent entierement avec plus de quarante mille écus de meubles & de marchandises.

Mexapa suit Teguantepèque , puis Xicayan & la Ville haute ; qui sont les plus riches de la nouvelle Espagne , par l'abondance des graines d'écarlatte , de cochenille , & des toiles de coton qui s'y débitent. Après elles on trouve Guaxaca Evêché & Prevôté Royale , dont la Capitale nommée Antequera ou Guaxaca du nom de la Province , est une grande Ville de commerce & qui abonde en toutes choses. C'est là que se fait le meilleur Chocolat de toutes les Indes , aussi-bien que l'excellente poudre de Polville , la plus exquise de toutes les

Le
meilleur
Chocolat de
toutes
les Indes Oc-
cidentales.

odeurs. Elle est tellement estimée & si chere, que la livre en coûte autant que six de Chocolat. Il s'en debite une grande quantité dans toutes les Provinces du Mexique, & il en passe beaucoup au Perou, & même en Espagne. Mais ce qui est assez particulier, c'est qu'il n'y a que les Religieuses de Sainte Catherine établies dans Antequera qui en sachent la composition. Les Religieuses du Convent de la Conception, ni celles des autres Monasteres de la Ville n'ont jamais pû y parvenir.

De Guaxaca on entre dans le Theguacan où l'on rencontre Tepeaca, Tlaxcala, Atrisco, & quelques autres Villes toutes grandes & bien peuplées, & aux environs desquelles on fouille des mines d'argent. La puebla de los Angeles vient ensuite ; c'est un Evêché

Evêché de soixante & dix mille écus & la plus grande Ville de toute la nouvelle Espagne après Mexique ; elle est à cinq lieuës de Tlaxcala ; sa Metropole qui est une agreable Ville pour le séjour, mais pas si grande, ni à beaucoup près si riche que sa suffragante. Il y a dans la Puebla un nombre considerable de superbes Eglises & d'autres Edifices bâtis de pierre de taille ; mais la Cathedrale est le plus beau de tous. On y voit aussi des Manufactures établies de toute sorte de draps fins & d'étoffe de laines, de soye & d'or semblables à celles d'Europe. C'est là que se travaillent les meilleures armes de toute l'Amerique. A vingt lieuës de cette grande & celebre Ville en tirant au Norouest est Mexique, la merveille des Indes ; mais je n'en ferai la description qu'après

E e

avoir parlé des autres.

A côté de la Puebla à 80. lieuës sur la mer du Nord est située La vera Cruz, Port celebre où l'on vient aborder d'Europe pour entrer dans la nouvelle Espagne; & à 80. lieuës de l'autre côté sur la mer du Sud, est Acapulco. A huit lieuës de cette dernière est une autre Ville nommée Pasquaro où l'on voit des Orgues de bois qui furent faites par un Indien adroit & industrieux, & qui resonnent aussi harmonieusement que les meilleures Orgues d'Europe. Tout le monde les va voir par curiosité.

En suivant le chemin vers le Couchant, on arrive au Mechoacan, dont la Capitale est Vailladolid. C'est un riche Evêché & une grande Prevôté. Le terroir en est fertile, & il s'y rencontre des mines d'argent & de cuivre.

Après Mechoacan est Xalisco Evêché & Presidence. On y voit de pareilles mines & les mêmes choses ; la Capitale en est Guadaxara. Au-delà est Sacatecas, Gouvernement second en riches mines d'argent autant qu'aucun autre de la nouvelle Espagne. Je vais rapporter un fait qui donnera une idée juste de sa richesse : En l'année 1661. il y avoit dans Sacatecas un Cavalier nommé Barthelemi de Lagunas , lequel pour avoir fait la découverte de certaines mines, qu'il appella Las benitillas , s'étoit tellement enrichi, qu'au-lieu qu'il ne subsistoit auparavant que de ce qu'il pouvoit grapiller dans les maisons du jeu, à force de faire le complaisant & l'officieux auprès de ceux que la fortune du dé & des cartes favorisoit : Il commença par donner plus de quinze cens mille écus

de present à ceux qui l'avoient assisté dans sa necessité. Ensuite il acheta la maison sous le porche de laquelle, avec la permission speciale du Portier il avoit coûtume de passer les nuits enveloppé de son seul manteau. Il la fit même rebâtir de pierres de taille mêlée avec la brique, en quoi il dépensa deux cens mille écus. Il n'en demeura pas là : il fit bâtir à ses dépens l'Eglise de S. Dominique à qui il avoit une singuliere devotion, & cette œuvre de pieté lui coûta encore autant. J'ai ouï dire à Don Joseph de Sanabria Gentil-homme du Perou, qu'étant à Sacatecas dans la maison du Grand Prevôt de la Ville nommé Don Juan Hurtado de Mendoza de l'Ordre de S. Jacques, ce Barthelemi de Lagunas lui vint un jour rendre visite, & qu'ayant extrêmement loué un Chapeau de

Vigogne qu'on avoit envoyé du Perou à Don Joseph, celui-ci le lui offrit. L'autre l'accepta avec force remerciemens, lui disant : qu'il lui en rendroit deux de Castor en échange. Après la visite, Don Joseph lui envoya le Vigogne avec deux fort beaux Pistols d'arçon richement & industrieusement travaillez ; & le Mexiquain, pour ne pas demeurer en reste de generosité, lui envoya une Aiguier d'or, avec la Tasse de même metal, ce qui pouvoit valoir mille ducas, & outre cela deux Fontaines de vermeil doré du poids d'environ douze marcs, dans chacune desquelles il y avoit cinq cens écus en patagons, & par-dessus deux Chapeaux de Castor, comme il le lui avoit promis. C'est ainsi que les richesses mettent quelquefois en son jour le courage d'un homme genereux,

qui peut-être sans elle seroit resté dans une honteuse obscurité. D. Joseph de Sanabria lui demandant un jour par curiosité combien il avoit de revenu, le Mexiquain lui répondit : qu'il n'étoit pas fort expert en fait de calcul ; mais que sans compter les dépenses extraordinaires de sa maison & celles de dehors qui étoient plus grandes, ni deux cens écus qu'il donnoit d'aumône aux pauvres en menuë monnoye tous les Samedis, & deux cens autres à divers Convents de la Ville, il donnoit mille écus chaque semaine pour les journées des ouvriers qui travailloient à ses mines & mille autres à son Maître d'Hôtel pour la dépense ordinaire de sa maison. -

Après Sacatecas est la nouvelle Biscaye. C'est un Evêché & une Capitainerie generale, la Capitale est Durango. Le país est pau-

vre à cause de l'excessive abondance de bétail & de grains qui donne occasion à ses habitans d'être oisifs ; mais on y voit des mines d'argent situées dans un canton appelé *El Parral*, à *Guanacame*, à *Sonora*, & dans d'autres endroits ; on y trouve aussi des mines d'or qu'on fouille à S. Jacques à douze lieuës du Parral. Il y a encore des mines de plomb à Sainte Barbe.

A l'Occident de la nouvelle Biscaye, sont la Province de Cinaloa & l'Isle de Californie, qui ne sont séparées que par un bras de la mer du Sud, & sur la côte desquelles on pèche des perles en abondance, mais peu grosses. Ce sont des Gouvernemens separez, mais qui reconnoissent le même Evêque. Après ces mines dont je viens de parler, on entre dans le nouveau Mexique qui est éloigné

de 500. lieues de la Ville de Mexique. C'est un Evêché, Gouvernement & Capitainerie generale ; la Capitale est Sainte Foy de la nouvelle Marato. Dans l'étendue prodigieuse que contient ce nouveau Royaume, sont dix-huit Provinces, dont voici les noms : *Los Piros, Xacona, Galistheo, Theguas, Queris, Pecos, Hemex, Las Salinas, Thaxique, Thanos, Sugni, Cibola, Asoma, Moqui*, & les sept Villes, *Picurries, Thoas, Marsos & Humanas*. C'est un terroir froid & situé au 37. degré & demi de latitude Septentrionale, mais fertile & abondant particulièrement en toutes especes de bétail grand & petit, & en cotton dont on y fait une infinité de toiles, de tapisseries, & mêmes de tapis. Il est peuplé des Indiens qui y resterent de maladie & de lassitude, lorsque le
premier

premier Mortegsuma fortit de Theguajo fa patrie pour aller conquerir le Royaume du Mexique , & de cela font foi non-feulement les traditions du païs, mais auffi le nom de la Province qu'ils appellent Theguas, de celui de leur patrie dont ils étoient sortis en armes , & même la langue que parlent encore à present ceux du Faux-bourg S. Michel de la Ville de Sainte-Foi , qui constamment étoit la naturelle de Mortegsuma, & qu'il établit generale de son tems dans toute l'étendue de son Empire. Ces peuples transplantez s'arrêterent & s'établirent sur les bords du grand fleuve qu'on appelle du Nord , ou autrement , Rio-bravo, à cause de l'abondance & de la rapidité de ses eaux. Il est navigable & a de largeur dans les moindres endroits une portée de mousquet pour le moins , &

quelquefois plus d'un quart de lieuë. Il s'y pesche de très-beaux poissons , comme des Truites , Congres , Alofes , Dorades , & autres. Ce qu'il faut particulièrement remarquer au sujet de ce fleuve , c'est que presque toutes les Cartes font venir sa source d'un grand lac ; mais c'est une opinion fausse , puisqu'il ne se trouve point d'étang ni de lac à plus de 300. lieuës de lui ; le lieu où il prend naissance est une des plus hautes montagnes & des plus inaccessibles qui soient dans le nouveau monde , à six vingt lieuës au-delà du Bourg de Los Tahos , vers le Nord. - On ne sçauroit monter à cheval cette montagne , tant elle est escarpée ; & de l'autre côté est le Teguaje , d'où sortit , ainsi que je l'ai dit , le premier Mortegsuma , lorsqu'il entreprit la conquête du Mexique. Il descend un

grand nombre de ruisseaux des montagnes circonvoisines. Ces ruisseaux joints à la fonte des neiges , quelques lieuës avant que d'arriver au Bourg de Los Tahos, forment tous ensemble ce fleuve fameux , lequel acrû de toutes leurs eaux , coule un tems entre ces monts comme un canal, mais si profond & si étroit , qu'il n'a pas alors une aulne de large , & l'on entend à peine le bruit de son courant ; mais venant ensuite à s'étendre dans une des plus belles & des plus étenduës plaines qui se puissent voir , après qu'il a passé le bourg que j'ai nommé , il se mêle avec cinq ou six rivières considérables qui passent à Picuries , à Zama, Sainte-Foy, & autres lieux, ce qui l'augmente de telle sorte , qu'on le voit s'enfler au printemps , & comme un second Nil inonder & fertiliser toutes les

campagnes des environs. Après qu'il a continué son cours fort long-temps vers le Midi, il tourne enfin à l'Orient; & par ce détour perdant son nom de fleuve du Nord, il acquiert celui de Rio-bravo, ou du grand fleuve; il entre de là dans la Province des Patarabuyes, où il se joint au fleuve salé qui est très-large & qu'il honore de son nom. Passant ensuite au milieu du nouveau Royaume de Leon, à près de trente lieuës des mines de Quavila, il entraîne avec lui les rivières de Nombre de Dios, de la Floride, de S. Pierre & de Las Conchas, & tous ensemble sous le celebre nom de Rio-bravo, vont se décharger dans le Golfe de Mexique par une embouchure qui a plus de trois lieuës de large, même avant que d'arriver à la Guasteca.

Quelques autres Geographes

prenant tout le contrepied , mar-
quent son embouchure de l'autre
côté dans la mer rouge de Califor-
nie ; ce qui est contraire à ce qu'en
a remarqué par lui-même Don
André de Figueroa de la Province
de Pecuries, & à tout ce qu'il s'en
est fait rapporter par les gens du
païs. Ce Gentilhomme pour s'en
éclaircir encore davantage aussi-
bien que pour être en droit d'au-
toriser cette verité & de l'assurer
à tous ceux qu'il appartiendrait
pour le service de Sa Majesté Ca-
tholique, forma le dessein en 1662.
de faire construire à ses dépens 20.
barques , afin de pouvoir achever
avec elles de découvrir le païs , &
de soumettre à la Couronne d'Es-
pagne le reste de ces Indiens qui
s'étoient établis sur le bord de ce
fleuve. Mais le Marquis de La-
drada Comte de Bagnos , qui
étoit alors Viceroy de la nouvelle

Espagne, s'opposa à cette entreprise, alleguant que sans une permission speciale du Roy, il ne pouvoit pas donner les mains à cette expedition. Ce Seigneur étoit occupé de plus grands soins dans ce temps-là. Il avoit à surmonter par une conduite delicate les traverses que ses ennemis lui suscitoient. C'est ce qui l'empêcha de fournir à Don André les munitions de guerre & de bouche necessaires pour le succez d'une entreprise si importante, & sans lesquelles Don André & ses gens se seroient imprudemment exposez à devenir les victimes des peuples qu'ils vouloient subjuguier. Les necessitez du dedans étant preferables à celles du dehors, le Comte de Bagnos se crut obligé de courir au plus pressé, & il ne pouvoit alors faire autrement, puisqu'il lui falloit songer avant toute chose à

dissiper l'orage qu'avoient excité dans toute l'étendue de son Gouvernement les emportemens de ses deux fils Don Pedro & D. Gaspard de Leyva. Ces jeunes Seigneurs fiers du pouvoir de leur pere , & ne suivant que l'impetuosité d'un sang bouillant , exerçoient dans Mexique une espece de Duumvirat par des excès que les mécontens qualifioient de crimes & de cruautéz intolerables. Effectivement ils en firent tant , que les plaintes des peuples , & sur tout des personnes de distinction portées à la Cour , y mirent le Viceroy en si mauvaise posture , qu'il fut dépossédé de son emploi ; & en attendant l'arrivée du Marquis de Mansera qui fut nommé pour lui succeder , l'administration des affaires se donna par *interim* à Don Diego Osorio de Escobar Yllamas , Evêque de la

Puebla , qui par l'aversion qu'il avoit toujours eüe par le Comte de Bagnos , avoit plus contribué que personne à sa dépossession. Les choses neanmoins n'en allèrent guere mieux par ce changement ; Don Diego ne se fit pas plus aimer que le Comte ; mais je m'apperçois que je fors des bornes que je me suis prescrites.

Dans la nouvelle Espagne , & toutes les Provinces qui sont comprises sous ce nom , il y a plus de quarante mille Eglises , 85. Villes considerables , 58. petites , & un nombre infini de Bourgs & de Villages. On y compte trois Archevêchez , qui sont : S. Dominique , Primatie des Indes , & dont le revenu est de dix mille patagons : Mexique qui en vaut trente mille , & Manilha six mille. Il y a quinze Evêchez : La Puebla appelée Tlaxala de soixante &

dix mille écus de revenu, Oaxaca de 12, Chiapa de 10, Guatimala de 13, Honduras de 5, Nicaragua de 8, Michoacan de 35, Xalisco de 15, Durango de 8, le nouveau Mexique d'autant, la Havana en l'Isle de Cube de 10, Puertorico, Sibuyan, Cagayan, & Camarines, chacun de trois mille.

Il y a de plus dans ce Royaume une inquisition generale établie à Mexique, outre les particulieres qui sont répandues dans toutes les Villes, grandes ou mediores; cinq Universitez Royales, où il y a des Compagnies de toutes les Facultez des Sciences, & des Arts, sans compter plusieurs Colleges particuliers. On y voit les mêmes Tribunaux & Magistratures que dans le Perou; toute la difference qui s'y rencontre, c'est que les appointemens des Magistrats & autres Officiers de Ju-

stice sont plus forts dans ce dernier que dans le Mexique : on y compte cinq Audiances , celle de Mexique ; celle de Guatimala , celle de Guadalacara , celle de S. Domingue & celle de Manille ; les Gouverneurs & Capitaines Generaux en sont les Presidens , & par leur mort ou en leur absence le plus ancien des Conseillers. Il y a un grand nombre d'Officiers qui ne sont nommez que par le Roy , comme certains Gouverneurs , Grands Prevôts , Generaux de Flotes , ou Amiraux Colonels , Gouverneurs de Fortereses ; mais le Viceroy ne laisse pas d'y pourvoir par *interim* , lorsque les places deviennent vacantes. Voici quels ils sont : Le Gouverneur & Capitaine general de Guatimala* , des Filipines, d'Yu-

*Les Villes après lesquelles il y a des * sont celles dans le terroir desquelles il y a des mines d'argent.*

catan, de la nouvelle Biscaye*,
du nouveau Mexique, de Hon-
duras, de San Domingo, de Costa-
rica, de la Havana, & celui de
Puerto-rico. Plus le Gouverne-
ment sans titre de Capitaine Ge-
neral de Soconusco, de Nicara-
gua, de Xalisco, de Nueva-vera-
Cruz, de Cuba, les Gouverneurs
des deux Fortereſſes de la nouvel-
le Eſpagne, de San Juan de Ulva,
& d'Acapulco; des trois qui ſont
à la Havana: ſçavoir, ceux du
Morro, de la Punta, & du vieux
Fort, & des trois de Manilha. Il
y a douze grandes Prevôtez auſ-
quelles le Roy ſeul nomme: ſça-
voir, Mexique, Sacatecas*, Me-
tepeque, Las Amilpas, Tacuba,
Chucitepeques, Chiapa, Tabaf-
co, San Salvador, la Trinité, Te-
guſigalpa, & la Vera-Cruz.

Il y a quatorze Villes où l'on
a établi des Caiſſes Royales, ou

Tresoreries , ce sont : Mexique ; Sacatecas* , Vera-Cruz , Yucatan , Guadalajara , Guatimala , Chiapa , Durango , Saint Loüis , Tasco , Manilha , San Domingo , Havana , & Puerto-rico , sans parler de plusieurs moindres où il y a un Tresorier particulier qui rend compte aux Tresoriers Generaux des quatorze Villes que je viens de nommer , lesquels ont Jurisdiction sur eux , & par ce moyen grande occasion d'enrichir leurs parens , amis & domestiques , & de ruiner les personnes les plus considerables , quand ils les prennent en averfion.

Les Villes où le Viceroy établit des Grands Prevôts & Chefs de Justice & de Police de fa propre autorité , & fans que la Cour s'en mêle , font au nombre de 135. En voici les noms : La haute Ville de S. Ildefonse , Xigayan , Me-

xapa, Tlapa, Tlaxcala, ou la Puebla de Los Angeles, Michoacan*, San Luis*, Tasco*, Xiquilpa la grande, Chilchota, Tanfitaro, & Pintzardaro, Colima, Sayula, Chametla, Motines, Amula, Zamora, Xacona, Aguatla, Mia-guatlan, Tinguindin, Salaya, S. Michel, & S. Philipe, Guana-quato*, Cinaloa, Mestitlan, Queretaro, Alamillo*, Sombrerete*, Cholula, Chalco, Suchimilco, Atrisco, Guascofingo, Zapotlan, Sacatula, Tutepec, Tequantepec, Tepeaca, Teguacan, Tulanfingo, Chichicapa, Oaxaca, Xilotepeque, Panuco, Itampico, la Ville de Los Valles, Villa-rica, & l'ancienne Vera-Cruz, Xalapa, Mexicalfingo, Tacubaya, Coantnavac, Teutitlan, Acatlan, Serrogordo, El Saltillo, Aquapulcos, Sultepec*, Tlafafalou, Yftepec, Izucar, Yapotlan, Gua-

fulco, Titzla, Chant la de la Sal, Tetela*, Itmiguilpa, Xiguilpa, la Ville de los Lagos, celle de Leon, Pachuca*, Totonicap*, Guadalcazar*, Xiquipila, Teutila, Orisaha, Xalofingo, Papantla, Quantitlan de los Jarros, Teseuco, San Juan de los Llanos, S. Jacques de Tecaliautlan, Saint Antoine, Guatisco, Tulpa, Petaltepec, Zapotitlan, Cuiguacan, Xasoitremendo, Yurirapundaro, Topila, Teuficalco, Marabatio, Taximaroa, Gausfacalco, Xitotepec*, Zumpango*, Guauchinango*, Simatlan, Xiquipilco, Otumba, Saint Christophe, Chacalluta, Compuala*, Yautitlan, La Misteca, Teutitlan du chemin, Tepalotiflan, Culiacan, Sapotecas, Petatlan, compostela, Quatagualpa, Cosamaluapa, & les autres dont je ne puis me souvenir.

Outre toutes ces Villes, il y en a six autres où le Gouverneur & Capitaine general nomme seul les Magistrats & les autres Officiers qui sont : El Parral, Sonora, Indehen, Guancame, S. Jacques & Sainte Barbe ; & dans toutes celles-là, c'est-à-dire, dans leur territoire, il y a de riches mines d'or & d'argent.

Au Gouvernement de chaque Province de la nouvelle Espagne s'employe d'ordinaire un Noble suivant sa naissance & le rang qu'il tient dans le monde ; parce que tous les Gouvernemens ne sont pas d'égale importance, ni de pareil revenu. Il y en a de si lucratifs, qu'en moins de deux ans ils rapportent deux cens mille écus à celui qui a été assez heureux pour les obtenir. Il en est de cent mille, de cinquante mille, de 40, de 30, de 20, de 10, de 6, & d'autres si

mediocres , qu'ils ne vont pas jusqu'à quatre mille , & dans quelques-uns de ces derniers s'entre-
tiennent quelquefois des gens de
merite , qui n'ayant ni rentes ni
fonds, y demeurent pour subsister,
& souvent par leurs épargnes &
par les petits profits casuels que
leur emploi leur procure , ils se
mettent peu à peu en équipage &
en état d'aspirer à des Gouver-
nemens plus considerables. Ce
Royaume n'est pas moins abon-
dant que le Perou en choses ne-
cessaires à la vie , à l'exception du
vin qui ne se fait que dans le Par-
ral , encore est-il mauvais & en
petite quantité ; mais on y en por-
te d'Espagne & du Perou. Il man-
que aussi d'huile. Il y a environ
quarante ans qu'on commença d'y
planter des oliviers ; ils rapportent
peu, mais le fruit en est bon. Pour
ce qui est des mines, il s'y en trou-
ve

ve un grand nombre & de fort riches : mais parce que le païs, comme j'ai dit, manque de vif-argent qui ne s'y porte que d'Allemagne & d'Efpagne ; elles ne font pas d'un auffi grand rapport que celles du Perou. Si Sa Majesté permettoit qu'on y en apportât de ce dernier Royaume, elle épargneroit bien de la dépense, & retireroit un plus grand profit ; mais pour des raisons qu'il n'est pas permis de penetrer, tout le vif-argent qui vient du Perou est arrêté avant qu'il arrive au Mexique, & confifqué comme Marchandise de contrebande. En vertu d'une somme de huit mille ducats que la contractation de Seville paye chaque année au Roy, elle a fermé la correspondance des Ports du Perou avec ceux de la nouvelle Efpagne. Ce qui fait perdre à Sa Majesté plus de trois cens

mille ducats de droits qu'elle en retireroit , si elle y laissoit la liberté du commerce. Ces Royaumes voisins qui s'incommodent aujourd'hui tous deux , s'aideroient mutuellement des marchandises qui manquent dans l'un & abondent dans l'autre.

La nouvelle Espagne est un terroir fertile & riche , non seulement par les grains & autres fruits qu'y produit l'art & le travail des peuples, mais encore par ceux que la terre y produit sans être cultivée , comme l'écarlate ou cochenille , l'Agnil ou Pastel, le bois de Campesche , le Mollé , & le Cacao. La cochenille est une espece de petite araignée blanchâtre qui naît sur certains figuiers d'une espece particuliere : ces figuiers sont de petits arbres fort bas de tige , mais dont les feüilles sont en grand nombre & d'une prodigieuse gran-

deur. Personne n'ignore l'estime & l'usage qu'on fait de la couleur d'écarlate dans tous les Royaumes de l'Europe ; cependant c'est de cette petite araignée seulement qu'elle se tire. Le Pastel se fait d'une herbe semblable à du chanvre , elle est excellente pour les belles teintures bleuës ; & chacun sçait que les Teinturiers aussi-bien que les Peintres ne peuvent s'en passer. Le bois de Campesche est si renommé dans l'Europe , que c'est une des principales marchandises dont se chargent les Navires qui font le commerce d'un monde à l'autre , & l'industrie des hommes l'a trouvé propre à teindre 22. couleurs différentes. Le Mollé est un grand arbre feüillu dont la feüille verte teint en jaune ; ses petites branches appliquées entre la tête & le chapeau passent , selon la commune opi-

nion, pour un refrigeratif, & preservent des ardeurs du soleil. La gomme blanche qui en coule est un baume qui guerit toute sorte d'ulceres & de blessures ; son tronc sert pour du bois de charonnage ; son fruit, qui sont de petites grappes approchantes de nos groseilles rouges pour la grosseur, la forme & la couleur, est de bon goût & d'une odeur agreable quoiqu'un peu forte, & l'on en tire une espece de vin fort doux qui enivre. Le Cacao est un arbre de moyenne hauteur qui ne se trouve gueres qu'à l'ombre, & se couvre presque toujours de quelque autre arbre plus élevé pour se garantir des ardeurs du soleil ; il produit depuis la surface de la terre jusqu'à ses plus hautes branches une espece de Coco grenu de la forme d'un grand concombre d'un gris brun, lequel étant ou-

vert laisse voir au dedans environ cent grains plus ou moins couverts chacun d'une petite écorce cottoneuse de très-bon goût & pleine de suc. Lors qu'on a mangé cette écorce, vous trouvez dedans un grain roux couvert d'une autre écorce plus mince & presque noire, & ce grain qu'elle renferme est ce qu'on appelle le Cacao : l'usage en est à présent commun dans toute l'Europe, quoique depuis quelques années celui du Café semble l'avoir emporté sur lui, sur tout en France, en Angleterre & en Hollande. Ce grain sert de monnoye dans le commerce, on en donne soixante pour sept sols : dans les marchez publics on en achete les menus ustenciles de cuisine & de ménage, & l'on s'en sert aussi à faire l'aumône aux pauvres. Lors qu'on l'a moullu & qu'il est réduit en paste, il s'en

tire une espece de pomade blanche qu'on appelle pomade de Cacao ; elle est d'une odeur fort agreable ; elle sert utilement en plusieurs sortes de maladies , & quelques-uns l'appliquent avec succès sur les blessures nouvellement faites. Il y en a de petit, de moyen & de gros ; mais sa bonté ne consiste point en sa grosseur , ni en sa couleur, mais en l'excellence de son goût qui provient de la qualité du terroir. Le meilleur de tous est celui de Nicaragua, & ensuite celui de Guatimala qui est presque le même climat , puisque celui de Varacoa en l'Isle de Cuba , & ce dernier est le plus roux. Après ceux - là c'est celui de S. Domingue , qui est menu & excellent pour son suc ; celui de Caracas qui est plus gros est le moins estimé de toutes les Indes. Il y en a aussi dans le Perou , mais il

ne croît que dans le Guyaquil ; il y est fort gros & excellent tant qu'il ne sort pas du Royaume ; mais lors qu'on le veut transporter ailleurs, il change de goût en passant la mer & se moisit. C'est ce qui fait que plusieurs personnes le recherchent avec plus d'empressement que les autres, parce qu'il fait plus de mousse & d'écume que celui du Mexique, & il y a bien des gens qui n'aiment du Chocolat que l'écume, & n'en voudroient pas boire s'il n'étoit fort moussé.

Le Maguey est une plante de la forme de l'Artichaud ; il croît dans les champs, & il y croît sans culture, mais semblable à la vigne, il n'a jamais tant de force & de qualité que quand il est cultivé. Ses feuilles sont beaucoup plus grandes que celles de l'Artichaud. Il y en a d'une aulne de

longueur & qui sont larges à proportion ; mais communément elles ont trois quarts de long. Elle est très-large par en bas & va en diminuant jusqu'au haut où s'élève une espece de tuyau de la grosseur & de la forme d'une plume à écrire & qui aboutit en épine. Cette feuille est épaisse de deux doigts, & a une écorce assez dure qui peut servir de papier dans un besoin, de même que son tuyau taillé avec un canif peut servir de plume. Le corps de la feuille qui est dessous cette écorce étant cuit au four a tout le même goût que des pâtes de Coin ; lors qu'elle est verte il en sort un suc qui est merveilleux pour les blessures & pour ranimer la vigueur des chevaux recrus de fatigue ; & quand elle est sèche elle sert de thuille pour couvrir les maisons. Lors qu'on la lave, ou qu'elle demeure

meure quelque tems dans l'eau , elle s'amollit de telle sorte , qu'on en file du fil très-fin dont on fait toutes sortes de toiles & de cordages , suivant la grosseur dont on le tire. La tige d'où sortent ces feüilles est grosse comme la cuisse par le bas, & va en diminuant en pointe jusqu'à la hauteur d'environ vingt pieds ; elle pousse des fleurs jaunes dont on fait des syrops & des purgations souveraines pour les maux veneriens & pour toutes sortes de pustules. Le bois en est pliant , mais d'une nature peu sujette à se corrompre , & pour cette raison on s'en sert à couvrir les toits. On en fait aussi des fourreaux d'épées & de pistolets, des jalousies pour les fenestres, des enclos de jardin ; & le cœur qui est plus tendre s'employe d'ordinaire à faire des images & representations de Saints , à quoi il

est fort propre. C'est de cette plante que les habitans du païs tirent le vin qu'on y boit. Voici de quelle maniere : Ils y font une petite ouverture , laquelle neanmoins est profonde , puisqu'elle va jusqu'au cœur du tronc , à l'endroit où les feüilles s'en séparent, & de cette ouverture coule une liqueur qu'ils recueillent quatre fois le jour, & ils en tirent le poids de deux livres chaque fois. De cette liqueur se fait d'excellent miel, de l'huile, du vinaigre, & de cette espece de vin que les Indiens nomment Pulqué, & dont ils s'enivrent. Il est fort bon pour plusieurs incommoditez & particulièrement pour la gravelle. L'usage en est si excessif par toute la nouvelle Espagne, qu'un des plus considerables emplois auxquels le Viceroy pourvoyoit autrefois, étoit celui de Juge du Pulqué ;

mais depuis quelques années on l'a mis en parti , & il rend aux cofres du Roy quarante mille écus par an dans la feule Ville de Mexique , fans compter une pareille fomme qui fe paye aux Gardes & Commis qui font continuellement par voye & par chemin pour empêcher qu'on ne fraude le droit des entrées , lequel toutefois n'est que de fept fols pour chaque charge de cheval ou de mule ; & il y a un profit fi confiderable à faire dans cet emploi , qu'un certain François de Cordoüe homme rond & de bonne confcience , ayant eu le bonheur d'y parvenir , de petit Mercier qu'il étoit , courant par les marchez pour vendre fa marchandise , il y a amaffé de fi prodigieufes richesses , qu'on l'a vû premier Juge de Police à Mexique. Il est à present Tresorier General dans la Chambre des

Comptes de cette Ville, c'est-à-dire, un des hommes de conséquence du Royaume & de ceux que les Viceroisménagent le plus. Il étoit si bien avec le Comte de Bagnos, & ensuite avec le Duc d'Alburquerque, que les femmes de ces Seigneurs alloient tous les ans chez lui prendre du Chocolat & voir passer la Procession le jour de la Fête-Dieu. Le balcon qu'il leur faisoit préparer est si magnifique, & d'un travail si prodigieux, qu'il a coûté plus de vingt mille écus, quoiqu'il ne soit que de fer. Sa maison située dans la rue S. François, & sans contredit la plus belle & la mieux bâtie de tout Mexique, est estimée trois cens mille ducats, ce qui a donné lieu à ce bon mot qu'on dit d'elle, que c'est un édifice, *pulcherrimo*, à cause qu'il doit son origine au Pulqué.

On fait aussi en plusieurs en-

droits de ces Provinces, & sur tout dans celle de Colima, d'excellent vin blanc d'une espece de Cocos que portent certains Palmiers qui ressemblent à ceux qui portent des dattes , quoiqu'ils ne soient pas tout-à-fait si hauts. Les Espagnols, Criolles & Indiens en font usage. Ce vin pour la couleur & pour la faveur est peu differët de celui qui croît en Allemagne sur les bords du Rhein , & on ne le croit pas moins bon que lui pour ceux qui sont sujets à la gravelle. Les cannes de sucre sont fort communes dans lepaïs; & il s'y trouve aussi un grãd nombre d'eaux chaudes & minerales. Dans le Bourg de Guadalupe on en voit une très-froide qui guerit de la fievre lors qu'on en boit , & qui ne sort jamais de son lit , quoiqu'elle bouillonne continuellement plus haut que ses bords , ce qui est regardé com-

me une merveille.

Il se nourrit beaucoup de bétail dans toute la nouvelle Espagne, à cause de la bonté & de l'étendue des pâturages. Il y a des particuliers qui sont très-riches en cette nature de bien, comme Don Geronimo Magdaleno de Andrade, Chevalier de l'Ordre de S. Jacques, qui sortant de Mexique pour aller en ses Domaines de Guarachí situez dans les Provinces de Xiquilpa & de Michoacan éloignées de 80. lieuës de cette Capitale, pendant tout son voyage ne découche point de dessus les terres; mais c'est peu de chose encore en comparaison de D. Prudencio de Armentia, qui marche sans discontinuation sur les siennes l'espace de deux cens lieuës depuis Mexique jusqu'à Durango; & l'abondance de ses haras est si prodigieuse, que pour ne pas consumer

ses pâturages, il est obligé de faire precipiter toutes les années plus de quatre mille pieces de chevaux, de cavales, & de poulains. Cet homme peut se vanter d'être le plus riche particulier de toute la nouvelle Espagne.

L'insigne & celebre Ville de Mexique fut fondée par Morteguma Premier, lequel l'embellit de superbes édifices durant tout le cours de son regne, & l'augmenta jusqu'à la grandeur de deux fois comme Seville d'Andalousie. Elle est bâtie sur un terreplein situé aux bords d'un lac, qui par sa vaste étendue forme une espece de mer, & entouré des autres côtez de quatre autres plus petits qui ne font separez les uns des autres que par de larges chaussées pavées & revêtues de pierre de taille. Fernand Cortez qui fut depuis Chevalier de l'Ordre de S. Jacques,

Marquis del Valle, & Viceroy de la nouvelle Espagne en fit la conquête avec mille Espagnols, & deux cens mille Indiens habitans des Provinces de Tlaxcala & de Tescuca, & qui étoient sujets de Rois ennemis du dernier Mortegsuma. Il attaqua cet Empereur avec cette grosse armée, & lui livra la premiere bataille, qu'on appella celle de la nuit triste, & où resterent sur la place trente mille Mexiquains d'un côté, & de l'autre quatre cens cinquante Espagnols avec quatre mille Indiens de leur parti. Cortez lui-même en sortit blessé, & se retira à Tacuba distant de deux lieux de Mexique, quoiqu'à vrai dire, ce ne soit qu'une habitation continuée de l'une à l'autre par le grand nombre de maisons qui se suivent le long d'une des chaussées dont je viens de parler. Cette

chauffée est large d'environ trois toises & toute de niveau, c'est-à-dire, égale & droite dans toute son étendue. Elle est traversée d'espace en espace par un grand nombre de ponts sous lesquels passent plusieurs canaux qui se rendent d'un lac dans un autre, & ce fut à l'endroit d'un de ces ponts que les Mexiquains avoient coupé, qu'un nommé Alvarade fit cette étonnante action qui l'a rendu si celebre dans les Indes, de sauter le canal en appuyant au fonds le bout de sa pique, quoiqu'il eut vingt pieds de large en cet endroit, & que cet Espagnol fut blessé & fatigué du combat & du poids de ses armes. Pour en conserver la memoire l'on a toujours appelé depuis & l'on appelle encore aujourd'hui ce pont, *le pont du sault d'Alvarade.*

Le succès de la seconde bataille

fut encore plus avantageux pour Cortez , puisqu'il causa la prise de Mexique , & qu'il n'y eut que cinquante Espagnols de tuez avec dix mille de leurs Indiens ; & les Auteurs qui en ont écrit , conviennent tous que les Mexiquains y perdirent plus de cent mille hommes. Ce que j'en ay oüi dire aux gens du païs suivant la commune tradition , & ce que j'en ay vû moi-même dans les tableaux qui représentent cette insigne victoire ; c'est que le canal qui coule entre Sainte Anne & S. Jacques de Tlatilulco l'un des Fauxbourgs de Mexique , servit ce jour-là de pont aux Espagnols pour entrer dans la Ville par le grand nombre de corps morts dont il étoit comblé , & sur lesquels passa la Cavalerie aussi bien que l'Infanterie. Ce qu'ils n'auroient jamais pû faire autrement. Car on n'avoit point en-

core trouvé alors, comme on a fait depuis, des moyens prompts & faciles de faire passer les plus grands fleuves aux armées les plus nombreuses. Beaucoup de gens murmurerent en ce tems-là contre Fernand Cortez : & quoique ce genereux Capitaine, instruit des mauvais offices qu'on lui rendoit, s'efforçât par grandeur d'ame d'honorer & de servir ceux qui l'offensoient, au-lieu de s'en vanger, comme il en avoit le pouvoir, on ne laissa pas d'entreprendre de le noircir à la Cour & de lui imputer plusieurs crimes. Mais faut-il s'en étonner ? Quand est-ce que le courage & la vertu ont manqué d'envieux ? Et ne suffit-il pas pour en avoir, de s'élever au-dessus des autres par un merite distingué.

Le plan de cette Babilone Indienne est uni : Elle a trois lieuës de longueur à prendre depuis

Guadalupe jusqu'à S. Antoine , & presque autant de large depuis l'Arsenal & l'Hôpital de S. Lazare jusqu'à Tacuba. Les ruës semblent être tirées au cordeau, tant elles sont droites ; & elles sont si larges , que six carrosses de front y peuvent passer sans embarras. Quelques-unes sont divisées en trois parties égales, dont celle du milieu est le lit d'un des cinq canaux qui sortent d'un des lacs , & qui arrosent par plusieurs détours cette grande Ville dans ses differens quartiers. C'est par le moyen de tous ces canaux que ses habitans se fournissent en abondance de tous les vivres, munitions, marchandises & denrées nécessaires pour l'établissement d'un grand commerce, les voiturant & transportant dans des canots d'un lieu à l'autre , & chaque jour de la semaine a ses différentes marchan-

difes ; mais le Samedi se fait distinguer de tous les autres : Car on y voit arriver de tous côtez un printems portatif, si j'ose me servir de cette expression, c'est-à-dire, une flotte de fruits & de fleurs qui ne font ce jour-là de tout Mexique qu'un jardin continu. La grande Place y est d'une si grande étendue, que le peuple en peut à peine remplir la troisième partie les jours destinez pour les courses de Taureaux & jeux de Canes. La grande Eglise bâtie de pierre de taille mêlée avec la brique, & de la forme que je dirai en son lieu, borne le milieu d'une de ses faces du côté du Septentrion, & à l'opposite de celui du Midi, sont la Maison de Ville, celle du Juge de Police, & celle des Greniers publics avec la Prison. A chacune de ces Maisons est un grand portail de pierre de tail-

le, soutenu de deux piliers de même matiere & tout d'une piece. Ensuite sont plusieurs grandes boutiques & magasins de riches Marchands de draps. Du côté du Couchant on voit une grande quantité de maisons comme celles dont je viens de parler. Elles sont à des particuliers, mais ce sont les plus riches & les plus considérables gens du Royaume. Elles tiennent presque toute cette face, & après elle sont cinq ou six grands magasins de riches étofes d'or travaillées en Europe. Du côté du Soleil levant sont le Palais du Viceroy, la Royale Audiance, l'Université, & le College des Religieux de S. Dominique avec la Maison de l'Inquisition ou Saint Office attenant; & dans des encognures est la maison de la Monnoye, de laquelle on peut dire par excellence qu'il ne s'y fit jamais rien de faux.

Le Palais du Viceroy fut bâti par Fernand Cortez; tous ceux qui l'ont vû demeurent d'accord qu'il est plus grand & plus magnifique que celui de Sa Majesté à Madrid; la cour en est fort spacieuse & toute ornée de riches balcons de fer, de même que la Place; & il y a dans le milieu un Cheval de bronze posé sur un large pied d'estal & fort bien travaillé. Les cinq rues par où l'on entre dans la grande Place, sont toutes larges & bien pavées, un carosse à six chevaux y peut tourner sans peine. Sur le portail de la principale Eglise est une espece de petite tour où le Duc d'Albuquerque fit poser un fanal de cristal, dans lequel on allume tous les jours à l'entrée de la nuit un flambeau de cire blanche pour la commodité de ceux qui passent par la Place à des heures induës, & il y a

un fond établi pour son entretien. Au milieu de la Place est un très-beau pilier de marbre, sur lequel est élevé un aigle de bronze que chacun admire pour la beauté de son travail ; & l'on voit alentour quatre rangs de petites boutiques de bois fort propres, où se debite en abondance tout ce qui se peut vendre de curieux en soye, or, linge, dentelles, rubans, coëffures, gazes, & autres marchandises.

En sortant de la Place par le côté opposé à la grande Eglise, on entre dans la rue des Orfèvres, qui est extrêmement longue & riche, & de là dans une grande Aulnaye dont les arbres sont excessivement hauts & disposez à plusieurs rangs en forme d'échiquier ; & au milieu est une très-belle Fontaine d'une eau vive & pure. C'est un lieu délicieux.

Il y a dans Mexique deux très-
spacieux & très-beaux Amphi-
theatres destinez pour les Specta-
cles & Comedies : l'un près l'Hô-
pital de S. Jean , & l'autre dans
la ruë de S. Augustin. Dans l'en-
droit où est à present la Maison
Professe de la Compagnie de Je-
sus, étoit autrefois le Palais du der-
nier Mortegsuma ; & pour n'en
pas perdre entierement le souve-
nir, on y conserve encore un mor-
ceau de l'ancien édifice avec la
fenêtre où cet Empereur fut tué
d'un coup de pierre jettée au ha-
zard , & qui le frappa au front
dans l'instant qu'il s'y mettoit
pour voir de là le combat. Cette
fenêtre peut avoir six pieds de
hauteur , elle est en arc & soute-
nuë d'un pilier de marbre blanc.
Cette insigne Capitale de la nou-
vellè Espagne est toute remplie
d'illustre Noblesse , de gens con-

siderables, qui par leur naissance, leur merite, & par leurs services se distinguent des autres; les principaux de ceux-là sont : Don Fernando Altamirano Comte de S. Jacques de Calimaya, & Senéchal des Philipines, Don Garcie de Valdez Osorio, Chevalier de l'Ordre de S. Jacques, Comte de Pegnalva & Vicomte de S. Michel. Don Nicolas de Bivero Peredo Comte de Orizaba; & outre cela il demeure dans Mexique plus de cent Chevaliers de differens Ordres militaires, non seulement de Castille, comme S. Jacques, Calatrava & Alcantara, mais aussi de ceux de S. Jean, de Montesa, de Christ, & Davis. On comptoit en cette grande Ville quatre mille carosses, dix-sept Convens de Religieuses, un College pour élever la jeunesse, avec une prodigieuse quantité de gran-

des & fomptrueufes Eglifes, toutes bâties de pierres de taille & de brique ; j'en nommeroïs bien 89. fi je ne craignois d'ennuyer le Lecteur, fans parler de celles des Religieux Mandians qui font moins fuperbes, mais fort propres. La beauté des maïfons eft incomparable, tant pour l'étendue, que pour la matiere, l'agreable figure & la commode difpofition des apartemens ; les plus hautes n'ont pas plus de trois étages, & toutes les murailles font incruftées par dehors de petits cailloux de diverfes couleurs, & taillez les uns en cœurs, d'autres en foleils, en étoiles, en rouës, en fleurs de toutes les efpeces & autres figures dont la varieté infinie eft très-agreable à la veuë. Les portes en font fort grandes & fort hautes ; on y voit des balcons de ferrurerie prefqu'à toutes les fenêtres,

& ces balcons sont quelquefois d'une telle étendue, qu'ils tiennent toute la face du logis. Ils sont ornez en tout tems d'un grand nombre de quaiſſes d'orangers & pots de fleurs de toutes fortes ; car il s'y en voit toute l'année ; & le climat y est si doux & si temperé, que la chaleur n'y devient jamais incommode, ni les rigueurs du froid n'y obligent en aucun tems d'y allumer du feu. On peut dire sans s'écarter de la verité qu'on y jouit d'un printems perpetuel. L'eau y est pure & saine ; elle y vient d'un village appellé Sainte-Foi, à trois lieues de Mexique, par le moyen d'un grand Aqueduc soutenu de 365. arcades de pierres de taille & qui passe au travers d'un des lacs dont la Ville est entourée, ce qui forme une très-belle perspective.

Il y a dans Mexique cinq Pa-

roiffes d'Efpagnols, & douze d'Indiens, douze mille Bourgeois Efpagnols qui y font établis avec leurs familles, fans parler d'environ vingt mille autres qui n'y font que pour un tems, & trente mille Efpagnolles qui y font toutes généralement belles & d'une magnificence à furprendre : car il n'y a pas une femme du commun qui ne porte des étofes d'or. On y compte quatre-vingt mille Indiens Bourgeois, outre les paffagers qui font en plus grand nombre, & plus de cent mille efclaves tant blancs que noirs de l'un & de l'autre fexe, ce qui fait plus de quatre cens mille ames, fans compter les enfans. Le licencié Pedro Ordoñez de Cevallos dans fon Livre du Voyage autour du monde, af- fure dans la page 241 qu'il y avoit de fon tems à Mexique deux cens mille Indiens & un plus grand

nombre d'Indiennes ; vingt mille noirs & plus de noires ; trente mille Espagnols , & plus d'Espagnolles.

Enfin cette belle Ville est abondamment fournie des plus riches marchandises , d'étofes d'or & de foye , de velours , de satin tant pleins & unis , que brodez au métier , de damas , tafetas , écharpes , draps de laine , en un mot de tout ce qu'on peut fouhaiter pour la parure , & dont on se sert dans les autres païs pour entretenir le luxe. Joignez à cela toutes les choses qui viennent d'Europe par le moyen de deux Galions d'Espagne qui y arrivent régulièrement chaque année avec une espece de Fregate legere qu'on appelle la Patache du Roy , & plus de quatre-vingt Vaisseaux Marchands qui la fournissent en abondance de tout ce qui se voit de plus pre-

cieux dans cette partie du monde. Ce n'est pas tout encore, une autre flote partie des Philipines lui apporte de l'autre côté par la mer du Sud, tout ce qu'on estime de plus rare dans la Chine, le Japon, la Perse, & dans les Indes qu'on nomme en Europe Orientales, & que ceux du nouveau monde appellent d'Occident.

Les Mexiquains ont la taille belle, le visage agreable, le naturel doux; ils sont dociles, très-bons Catholiques & presque tous riches, parcequ'ils s'appliquent extrêmement à trafiquer d'une Province dans l'autre. Il y en a plusieurs parmi eux pour qui l'on a la même consideration & les mêmes égards que pour les Espagnols naturels. Il n'est resté personne à Mexique du sang de Mortegsuma que Don Diego Cano Mortegsuma, Chevalier de l'Or-

dre de S. Jacques , son fils Don Juan , & ses deux neveux Don Diego & Doña Leonor enfans de Don Antoine Mortegsuma. Ils jouïssent tous de pensions assignées sur la Caisse Royale ; & quoique ces pensions soient modiques par rapport au sang illustre dont ils sont sortis , elles ne laissent pas de les faire subsister avec honneur.

C'est une tradition dans le païs, qu'il y a eu autrefois des geants à Tescuco petite Ville située à cinq lieuës de Mexique. J'y ay vû du tems du Duc d'Alburquerque des ossemens & des dents d'une grandeur prodigieuse ; entr'autres une dent de trois doigts de large & de quatre de long. Le Viceroi fit faire sur elle une consultation Anatomique par les plus habiles Philosophes, Medecins & Chirurgiens de toute la nouvelle Espagne.

Efpagne. Ils rapportèrent tous d'un commun avis, que fuivant la grandeur de la dent, la tête devoit avoir à proportion une aulne & demi de large. Ce qui paroît fabuleux à raconter, & néanmoins il ne falloit pas qu'elle fût plus petite pour y pouvoir placer les feize dents dont chaque mâchoire doit être garnie. Le Duc fit faire deux portraits de cette énorme tête fuivant les proportions marquées par les Anatomiftes ; il en envoya l'un au Roi & garda l'autre chez lui par curiosité.

On a auffi trouvé en divers tems au Perou des offemens de Geant dans l'Ifle appellée Sainte Helene. Plusieurs Auteurs en ont écrit ; les uns ont simplement rapporté la chofe, & les autres l'ont traitée en Phificiens. Pendant que le Comte de Chinchon y étoit Viceroy, on lui amena à

Lima un Geant , jeune homme âgé de vingt-quatre ans , Mestice Criolle de la Ville de Guamanga , & nommé Juannico , c'est-à-dire, Jeannot. Je l'ai vû, & je puis assurer qu'il étoit plus haut d'une coudée qu'Arnao Segarra qui étoit le plus grand homme de toute la Ville , & qui passoit sous son bras étendu sans le toucher. Il mourut dans l'Hôpital de S. André dans un lit qu'on avoit été obligé de lui faire faire exprès. Après sa mort les gens de l'Hôpital gagnoient de l'argent à montrer seulement un de ses souliers, tant on le trouvoit hors de la mesure ordinaire. Ce Jeannot étoit assurément très-grand , mais non pas de la hauteur démesurée des Geans qu'on croit avoir été autrefois dans le païs, & qui, selon qu'il paroît par leurs ossemens, passe toute exagération.

Il y a encore plusieurs autres choses très-remarquables dans la nouvelle Espagne, & très-singulieres, comme les deux Volcans de Guatimala. J'ai déjà marqué la prodigieuse hauteur & la vaste circonference de celui qui ne jette que de l'eau. L'autre vomit sans cesse des tourbillons de flammes jusqu'à la hauteur d'une pique. On les apperçoit de loin, & la fumée qui les surmonte semble avoir de la continuité avec les nuës, tant elle s'éleve dans les airs ; de quart d'heure en quart d'heure plus ou moins, il part de cette effrayante fournaise un bruit pareil à celui d'une coulevrine, ce qui cause des étonnemens, & même quelque sorte d'épouvante à ceux qui n'y sont pas accoutumés.

Le grand lac de Nicaragua a, comme je l'ay dit, quatre-vingt

lieuës de circuit ; les Vaisseaux y peuvent naviger commodément ; mais ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'étant par tout d'une eau très-douce & bonne à boire, il ne laisse pas d'avoir son flux & son reflux comme la mer. Une chose encore qui est assez extraordinaire, c'est que dans la grande Isle qui se voit au milieu, & où j'ay dit cy-dessus qu'il y avoit un si grand nombre de fruits délicieux de toutes les especes, est un volcan de feu qui jette des flammes en quantité & presque autant que celui de Guatimala. Ainsi l'on peut dire qu'elles sortent en quelque maniere du sein des eaux, puisque ce volcan est tout environné de celles du lac. Il y en a un autre à Colima qui jette des cendres de tems en tems avec une épaisse fumée, & ces cendres sont poussées si loin qu'el-

les font du tort aux biens de la terre à plus de trente lieuës aux environs.

La nouvllle Espagne voit couler sur ses terres un grand nombre de fleuves navigables ; les plus confiderables font ceux de Griksalva , de la Chuluteca , d'Alvarade, de la Vera-Cruz , de Guasqualco , de la Barca , de Panuco , de Conchos , & celui dont j'ay déjà fait mention , le grand fleuve du Nord.

Les arbres y font d'une hauteur & d'une groſſeur ſurprenante , mais ceux de la forêt d'Oaxaca ſituée à un grand quart de lieuë de la Ville qui porte ce nom, paſſent de beaucoup tous ceux qu'on voudroit faire entrer en comparaifon avec eux. Ils font extrêmement touffus & toujourns verds ; la fleur en eſt rouge comme du couleur de feu , le bois en eſt très-leger

& facile à travailler. La nature ou le temps en a creusé le tronc à quelques-uns , & lors qu'on coupe ceux-là par le pied , ce tronc creux forme une espece de pavillon sous la concavité duquel peuvent contenir 20. hommes armez de lances & d'écus. Dans l'année 1654. Dom Juan de Tabora , jeune Gentilhomme qui étoit Grand Prevost de la Ville de ce nom , & fils d'un Tabora qui avoit été Gouverneur des Philipines , donna un grand repas sous un semblable pavillon à Dom Juan Lazo de la Vega Evêque de Guatimala & à plusieurs autres Seigneurs & Chanoines de Guatimala qui accompagnoient l'Evêque. Il y avoit dessous une table où s'assirent dans des fauteüils douze personnes servies par autant de valets , & deux buffets garnis de toutes sortes de va-

ses d'argenterie & autres commoditez pour une pareille fête. On peut concevoir par là quelle est la grosseur de ces sortes d'arbres.

Depuis Guatimala jusqu'à Teguantepeque s'observe un ordre admirable établi pour la commodité des gens de consideration qui voyagent. Les Officiers Royaux, les Chevaliers des Ordres militaires, & tous les Ecclesiastiques tant seculiers que Reguliers, sont pourvus par les Communes des lieux où ils passent, de toutes bêtes de monture & de charge dont ils peuvent avoir besoin suivant leur qualité, de valets même pour les servir, de vivres & de rafraîchissemens en abondance ; & le tout sans qu'il leur en coûte rien que ce qu'ils veulent bien donner de gratification aux muletiers & à ceux qui conduisent les radeaux sur les rivières qu'il faut passer. Voici com-

me la chose se pratique. La première journée, vous présentez au Gouverneur de la Province ou de Guatimala , ou de Teguantepèque, suivant le côté d'où vous venez, le mandement que vous avez obtenu de la Royale Audiance ou du Gouverneur de la Province que vous venez de quitter, & aussi-tôt en execution de l'ordre vous êtes logez dans des maisons destinées seulement à ces usages, bien meublées , & pourveuës de toutes les choses nécessaires aux voyageurs. On prend soin de vos valets & de vos chevaux , sans que vous soyiez chargé du moindre embaras ; on vous donne du Chocolat & ensuite à souper avec beaucoup de propreté. Ils s'informent de vous à quelle heure vous voulez partir le lendemain, de combien de chevaux, de mules , & de valets vous avez be-

soin , & sur le champ ils envoient au Bourg suivant une es-
pece de courier y porter votre
mandement , & donner avis de
tout ce qu'il vous faut. Ainsi
de l'un à l'autre jusqu'à ce que
vous soyez sorti de l'Audiance de
Guatimala pour entrer en celle
de Mexique , & avant que de
partir de chaque lieu , on vous
présente un livre de compte où
un de vos valets écrit par votre
ordre : *La Commune de ce Bourg*
a dépensé pour la reception de Mon-
sieur tel la somme de . . .
ce . . . jour du mois de . . .
de cette présente année . . . Il si-
gne ensuite , & le seing seul suffit
pour la décharge de la Commune.
Tout cela s'exécute avec le plus
grand ordre & la plus exacte fide-
lité du monde. Grandeur cer-
tes digne d'être admirée , & qui
peut servir de témoignage de la

richesse & de la fertilité de cette Province.

Teguantepèque est une grande Ville également peuplée d'Espagnols & d'Indiens, mais ils y ont leurs quartiers séparés. Il s'y tient deux fois le jour un très-grand marché de toutes les marchandises du païs, & principalement de fruits & de marées ; il commence depuis dix heures du matin jusqu'à une heure après midi, & depuis six jusqu'à neuf heures du soir ; & il s'y trouve ordinairement deux à trois mille personnes. Ce climat est le plus fécond de toute la nouvelle Espagne en beaux visages ; car les femmes de cette Ville y passent communément pour les plus belles du Mexique. Il s'y fait un grand trafic de chemises, & on les teint de toutes sortes de couleurs suivant la coutume du païs.

On voit auprès de Mexique à Mexicalfingo un étang d'une vaste étendue, & sur lequel on voit un grand nombre de maisons & de jardins flotans ; ce qui cause un excès d'admiration à ceux qui les voyent pour la première fois. Voici de quelle manière les Indiens les fabriquent. Ils étendent sur trois ou quatre grosses cordes une infinité d'oziers les uns sur les autres de la longueur de 60. pieds en carré & d'un demi pied de hauteur. Ils attachent ensuite les bouts de ces cordes aux aulnes, saules, & autres arbres qui sont sur les bords de l'étang, pour assurer davantage le fondement de la machine, ils couvrent ces oziers de gazons sur lesquels ils répandent de la terre & du fumier par dessus pour l'engraisser. Après quoi ils y sement toutes sortes de fleurs & de légumes qu'ils vont vendre à la Vil-

le de Mexicalsingo. De toutes ces différentes matieres jointes ensemble il se fait un composé qui devient avec le tems une masse épaisse & solide sur laquelle ils bâtissent de petites maisons qui fussent pour les loger eux & leurs familles , & dans la plûpart desquelles il y a des poulaillers & d'autres endroits pour y élever des pigeons. Il arrive quelquefois que le Maître d'une de ces petites Isles flotantes allant à la Ville dans son canot avec sa femme & ses enfans pour y vendre ses denrées, ne retrouve plus à son retour son habitation au même lieu où il l'avoit laissée ; parce que les cordages qui l'arrêtoient venant à s'user par le temps & & à se pourrir par l'humidité, se rompent enfin & l'abandonnent au gré du vent & du courant. Alors le jardinier demande à ses voisins s'ils n'ont point vû par ha-

ard passer son isle de leur côté, & sur leur rapport, l'ayant suivie comme à la piste, ils la remorquent avec des cordes dans le même endroit d'où elle étoit partie; ce qu'ils font à l'aide de leurs amis qui les assistent en ce besoin à la charge d'autant.

Je finis ce petit ouvrage par une observation que j'ai oublié de faire, lors que j'ai parlé des Gouvernemens & des autres emplois. Il faut sçavoir que dans le Mexique, ainsi que dans tous les autres Etats de la Couronne d'Espagne, c'est un usage établi, que tous les Gouverneurs & les Juges tant grands que petits, tant Souverains que subalternes, sont obligez de rester dans les lieux de leur Jurisdiction un certain tems après que celui de leur emploi est fini, pour répondre aux accusations de tous ceux qui voudront se plaindre de leur admi-

nistrations. Il s'en dresse des informations qui sont faites pardevant des Juges nommez spécialement pour cet effet. Ces Juges qu'on appelle Juges de résidence envoient ces informations à la Cour, qui statue des peines ou des récompenses suivant la nature du rapport. Cet usage se nomme communément la résidence, loi certes très-prudemment établie, & qui produiroit des biens infinis, si elle étoit aussi exactement & sincèrement exécutée qu'elle a été judicieusement prescrite; mais les abus presque infinis qui se sont glissés dans l'exécution par la facilité que les Juges commis à cet examen ont à se laisser corrompre, en rendent l'effet entièrement inutile pour le bien des peuples & pour l'honneur du Gouvernement.

F I N

265

Teguaio

270

S

NOUVEAU MEXIQUE

Nacossari

Naguerachi

Real
Nueva

30

5. ^tYeand

Villa

S.^t Miguel

A. Coquart Sculp.

00Σ

1824

орно

M E R

51

*Ou
Est*

ERRATA.

TErRAIN, *lisez* terroir, pag. 210 lig. 23.
rayes, *lis.* Reyes, pag. 255 lig. 6.
Cálao, *lis.* Callao, pag. 255. lig. 8.
meurs & verts, *lis.* meurs; & verts, &c.
p. 260 lig. 4.
de Cagno, *lis.* du Cagno, pag. 272. lig. 20.
substanter, *lis.* substenter, pag. 287. lig. 22.
se tite, *lis.* se tire, pag. 318. lig. 20.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé , *Les Voyages de Lionnel Vvaffer* , & je n'y ay rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce 25. Avril 1705.

POUCHARD.

Privilege du Roy.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU , Roy de France & de Navarre : A nos Amez & Feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement , Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand Conseil, Prevôt de Paris , Baillifs , Senéchaux leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : Salut. CLAUDE CELLIER Libraire à Paris, Nous ayant fait exposer qu'il desireroit faire imprimer un Livre intitulé, *Les Voyages de Lionnel Vvaffer traduits de l'Anglois* , s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires ; Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Cellier de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge , caractère & autant de fois que bon lui semblera , & de le vendre & faire vendre par tout notre Royaume pendant le temps de quatre années consecutives , à compter de la datte desdites Presentes : Faisons défenses à toutes per-

sonnes de quelque qualité & condition qu'elles
puissent être, d'en introduire d'impression étran-
gère dans aucun lieu de notre obéissance, & à
tous Imprimeurs-Libraires & autres d'impri-
mer & contrefaire ledit Livre en tout ni en par-
tie sans la permission expresse & par écrit du-
dit Exposant ou de ceux qui auront droit de
lui, à peine de confiscation des exemplaires
contrefaits, de quinze cens livres d'amende
contre chacun des contrevenans, dont un tiers
à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'au-
tre tiers audit Exposant, & de tous dépens,
dommages & intérêts; à la charge que ces
Présentes seront enregistrées tout au long sur
le Registre de la Communauté des Imprimeurs
& Libraires de Paris, & ce dans trois mois de
la date d'icelles; que l'impression dudit Livre
sera faite dans notre Royaume & non ailleurs,
& ce en bon papier & en beaux caractères con-
formément aux Reglemens de la Librairie; &
qu'avant que de l'exposer en vente il en sera
mis deux exemplaires dans notre Bibliothèque
publique, un dans celle de notre Château du
Louvre, & un dans celle de notre très-cher &
Feal Chevalier Chancelier de France le Sieur
Phelypeaux Comte de Pontchartrain Com-
mandeur de nos Ordres; le tout à peine de nul-
lité des Présentes: du contenu desquelles vous
mandons & enjoignons de faire jouir l'Expo-
sant ou ses ayans cause pleinement & paisible-
ment, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun
trouble ou empêchemens. Voulons que la co-
pie desdites Présentes qui sera imprimée au
commencement ou à la fin dudit Livre, soit te-
nuë pour deuëment signifiée, & qu'aux copies

collationnées par l'un de nos Amez & Faux
Conseillers & Secretaires foi soit ajoutée com-
me à l'Original : Commandons au premier no-
tre Huissier ou Sergent de faire pour l'execu-
tion d'icelles tous actes requis & nécessaires,
sans demander autre permission, & non obstant
Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres
à ce contraires ; C A R tel est notre plaisir.
Donné à Versailles le vingt-unième jour de
Juin, l'an de grace mil sept cens cinq : Et de
notre Regne le soixante-troisième, Par le Roy
en son en son Conseil. Signé, Lecomte.

*Registré sur le Registre de la Communauté des
Libraires & Imprimeurs de Paris, nombre 4.
page 3. conformément aux Reglemens, & no-
tamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust mil
sept cens cinq.*

Signé, GUERIN, Syndic.

SPECIAL 75-B
9218

ALBERT W. K. R.